DT
549.27
.B39
1888
AFA

VOYAGE

EN

SENÉGAMBIE

HAUT-NIGER, BAMBOUCK
FOUTA-DJALLON ET GRAND-BÉLÉDOUGOU

1880-1885

Par le Dr Jean BAYOL
Lieutenant-Gouverneur du Sénégal

PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN ET Ce
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
30, Rue et Passage Dauphine, 30

1888

تَعَلَّمُوا لِكَيْ تُعَلِّمُوا

JOHN RALPH WILLIS

60 fr.
100
6659

VOYAGE

SÉNÉGAMBIE

VOYAGE

EN

SÉNÉGAMBIE

HOMMAGE AU GÉNÉRAL FAIDHERBE

ANCIEN GOUVERNEUR DU SÉNÉGAL

SMITHSONIAN
LIBRARIES

VOYAGE

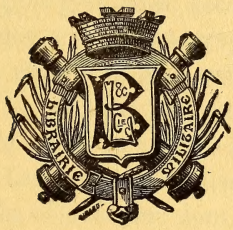
EN

SÉNÉGAMBIE

HAUT-NIGER, BAMBOUCK
FOUTA-DJALLON ET GRAND-BÉLÉDOUGOU

1880-1885

Par le Dr Jean BAYOL
Lieutenant-Gouverneur du Sénégal



PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN ET Ce
IMPRIMEURS-ÉDITEURS
30, Rue et Passage Dauphine, 30

1888

Extrait de la **Revue maritime et coloniale**

(Années 1887 et 1888)

VOYAGE EN SÉNÉGAMBIE

HAUT-NIGER, BAMBOUCK, FOUTA-DJALLON ET GRAND BÉLÉDOUGOU

1880-1885

Il est peu de sciences qui, depuis le commencement du siècle, aient subi des transformations plus profondes, accompli des progrès plus merveilleux et plus rapides que la géographie. Longtemps mal apprise et mal enseignée, réduite le plus souvent à des nomenclatures arides et superflues que ne tempérait aucune description générale et précise, elle a enfin acquis sa vraie méthode et s'est perfectionnée en s'enrichissant. Les grandes découvertes de notre époque la rectifient et l'éclairent. La colonisation dont le développement toujours croissant semble résumer toute l'histoire des nations européennes durant les vingt dernières années lui apporte des éléments nouveaux et féconds. Aujourd'hui que la souffrance des industries nationales, conséquence inévitable du progrès industriel des pays voisins, entraîne le ralentissement du commerce, il faut de nouveaux débouchés. Les grandes puissances les recherchent avec une activité continue et jalouse ; il n'est pas jusqu'aux nations secondaires qui, soit pour satisfaire une ambition parfois légitime, soit pour obéir à l'esprit d'imitation qui les tourmente, ne se croient obligées d'entrer en scène et d'accomplir çà et là quelques annexions bruyantes.

L'Angleterre, il faut le reconnaître, a, la première, donné aux autres peuples l'exemple de cette politique avide et insatiable que chacun s'est ensuite efforcé de pratiquer. Maîtresse de son immense et prospère colonie des Indes que les efforts de Dupleix et de Lally-Tollendal n'ont pu conserver, elle a achevé en soumettant les Mahrattes et les Seykhs la conquête de ce vaste territoire; depuis 1857, elle a mis a profit la révolte des Cipayes pour rattacher l'Inde à la couronne par des liens plus étroits, mais que la puissance moscovite parviendra peut-être un jour à briser. Les côtes de l'Indo-Chine lui sont en grande partie soumises du Brahmapoutre à Singapour; mais c'est en vain que depuis 1866 les expéditions anglaises ont tenté en remontant le Brahmapoutre, l'Irouaddy, le Salouen, de pénétrer en Chine, et d'attirer vers les possessions britanniques les riches produits des provinces méridionales du Céleste-Empire. L'attention de l'Angleterre a, d'ailleurs, depuis quelque temps été détournée vers l'Asie centrale par les progrès menaçants des Russes, et c'est là, vers les steppes du Turkestan, vers les passes de l'Hindou-Kouch ou le pays accidenté de Hérat que se décidera un jour, par les armes, l'importante question de la conservation ou de l'abandon de l'Inde.

En Afrique, prévenue par nous dans la vallée du haut Niger, l'Angleterre essaye de commander le cours inférieur du fleuve par ses établissements de la côte de Guinée. Le Cap et ses annexes lui assurent une situation prépondérante dans l'extrême sud de l'Afrique; mais l'extension de cette colonie anglaise semble déjà à tout jamais condamnée par l'hostilité des Boers et les nouveaux établissements de l'Allemagne. Chacun sait quel coup terrible ont porté à l'orgueil et à la domination britanniques la triste fin de Gordon et l'abandon forcé du Soudan égyptien. Mais, repoussée d'un côté, l'Angleterre se relève d'un autre, et prévoyant peut-être déjà des pertes probables pour l'avenir, elle semble sur la Côte orientale d'Afrique convoiter la riche succession du sultan de Zanzibar. L'Australie est devenue entre ses mains, en moins d'un siècle, une colonie prospère; l'annexion des îles Fidji, des anciens comptoirs hollandais de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Zélande ont étendu l'influence britannique, extension jugée cependant insuffisante, par les colonies australiennes puisque dans leur avidité vraiment choquante, elles auraient voulu la voir s'étendre à tous les archipels océaniens inoccupés jusqu'à ce jour. Si l'on joint à ces immenses conquêtes l'incorporation dans le

Dominion of Canada de toutes les colonies britanniques de l'Amérique septentrionale, il est facile de voir combien l'influence anglaise, déjà attaquée, mais non anéantie, prédomine encore sur les différents rivages des diverses parties du monde.

Tout autre a été la politique moscovite. Loin de s'établir un peu partout à la surface du globe, la Russie, poussée par l'obligation fatale de substituer aux contrées glacées qu'elle occupe des pays plus favorisés au point de vue du climat et des productions, fidèle d'ailleurs aux principes de Pierre le Grand qui inspirent encore ses agrandissements de chaque jour, la Russie cherche à grouper autour de ses possessions européennes des parcelles destinées à former un jour un vaste empire asiatique. Dans le siècle, elle a franchi le Caucase, occupé les vallées du Kour et de l'Arat, réprimé la révolte de Schamyl dans le Caucase, démembré l'Arménie dont elle réclame encore quelques lambeaux. Aux villes maritimes de la Sibérie orientale que les glaces bloquent pendant six à huit mois de l'année, elle a joint le fertile territoire de l'Amour et les ports déjà meilleurs de Nicolaiewsk et de Wladwostok.Enfin, depuis un demi-siècle, dans le Turkestan, sa marche est foudroyante. La prise de Tachkend, de Khokand, de Samarcand, de Khiva, de Géoktépé en marque les étapes. Hier les Russes occupaient Merv; aujourd'hui, ils veulent Saraks et Pendjeh; demain ils réclameront Hérat, la clef de l'Afghanistan, puis l'Afghanistan le boulevard de l'Inde.

En présence de cette extension continue et menaçante de deux grandes nations, la Russie et l'Angleterre, des puissances même secondaires n'ont pas cru devoir se désintéresser de ce grand mouvement d'expansion coloniale dont l'activité redouble chaque jour.

L'Espagne, malgré ses pertes du commencement du siècle non encore oubliées, réduite aujourd'hui à quelques débris de son ancienne domination maritime, surveille avec une avidité jalouse le Maroc sur lequel elle suppose, grâce à ses possessions des présides, avoir acquis des droits. Le Portugal, réduit, lui aussi, dans ses possessions extérieures, s'efforce de faire revivre d'anciens droits contestables sur le cours inférieur du Congo, tandis que la Hollande se contente du fructueux commerce de ses colonies de Malaisie. Frustrés de la Tunisie et n'osant encore s'établir à Tripoli, les Italiens occupent à grand bruit Assab, Massaouah et engagent avec le royaume de Choa des négociations peu désintéressées.

Enfin, l'Allemagne elle-même, qui semblait jusqu'à présent se tenir, pour ainsi dire à l'écart, a voulu en s'associant à cette politique coloniale, ouvrir un champ immense à ses émigrants. Chaque occupation qu'elle accomplit semble d'ailleurs destinée à gêner ses voisins. Par Porto-Seguro elle a pris pied sur la côte de Guinée à côté de l'Angleterre. D'Angra Pequeña, elle surveille la colonie du Cap. Cameroons lui permettra de pénétrer dans les régions encore peu connues de l'Afrique centrale ; les événements à venir nous montreront quel doit être son rôle au Congo, sur la côte orientale d'Afrique et à Zanzibar dont elle semble vivement se préoccuper.

Ce mouvement de conquêtes pacifiques, d'expansion à l'extérieur, a eu naturellement son écho en France, et il a rencontré dans notre pays beaucoup d'adversaires, bien des sceptiques et quelques partisans. Les uns se désintéressant absolument de ce qui se passe à l'étranger, estiment que l'idée de la revanche doit empêcher toute intervention active au dehors : les luttes politiques et les questions intérieures leur semblent moins dangereuses que des agrandissements jugés par eux inutiles ou funestes. D'autres, sans condamner en principe des acquisitions dont le but est de modérer l'influence des nations voisines et de relever notre commerce, ne croient point au succès de cette politique : les événements, il faut bien l'avouer, semblent parfois leur donner raison, lorsqu'ils allèguent la lenteur de la colonisation dans l'Algérie à peine pacifiée, les erreurs de l'expédition tunisienne, les dépenses faites pour le Sénégal, les difficultés que nécessitent la sauvegarde de nos droits à Madagascar, le protectorat de l'Annam et l'occupation du Tonkin. Sans doute, des fautes ont été commises et l'histoire de ces conquêtes qui est encore à faire, attribuera un jour à chacun sa juste part de responsabilité. Mais la France ne doit pas rester stationnaire, sous peine de déchoir, au moment surtout où se révèle l'activité de tous les peuples civilisés. Sans poursuivre de parti pris des annexions stériles ou exagérées, sans même acquérir des droits nouveaux, elle doit pour son honneur, pour son commerce, soutenir au moins ceux qu'elle possède, et par une politique prudente, modérée, mais ferme et résolue quand les circonstances l'exigent, assurer le développement pacifique de son influence extérieure. Telle est l'opinion de quelques-uns qui, mieux inspirés selon nous, et guidés par une appréciation plus judicieuse de nos intérêts nationaux, sans préconiser de parti pris les annexions

lointaines, veulent du moins que la France conserve son nom parmi les nations, qu'elle renonce à cette politique d'hésitations et d'atermoiements dont les tristes résultats nous sont aujourd'hui connus et qu'elle arrête enfin par une diplomatie habile, par des occupations sagement préméditées, énergiquement accomplies, quand elles auront été reconnues nécessaires, les progrès singulièrement envahissants de l'Angleterre dans le passé et le présent, de l'Allemagne dans l'avenir.

Les différents gouvernements qui se sont succédé depuis 1815, dans notre pays, se sont associés, plus souvent par nécessité politique que par ambition personnelle, au grand mouvement colonial qui est devenu un des faits généraux les plus importants de notre siècle. La Restauration avait, par la prise d'Alger, commencé l'acquisition d'une colonie nouvelle : la Monarchie de Juillet a continué et étendu cette conquête : grâce à elle aussi le protectorat français a été imposé à plusieurs archipels océaniens. Le second Empire, malgré ses expéditions stériles ou funestes, nous a donné la Cochinchine, région malsaine, mais position d'une importance capitale autour de laquelle se forme aujourd'hui le vaste empire colonial que Dupleix avait jadis rêvé d'établir dans l'Inde. Nos possessions du Sénégal ont commencé à se développer sous l'intelligente administration du colonel Faidherbe. Enfin, la Nouvelle-Calédonie occupée a remplacé la Guyane comme colonie pénitentiaire.

Mais c'est surtout depuis quinze ans que les entreprises coloniales ont passé pour ainsi dire à l'ordre du jour : des questions nouvelles sont nées, quelques-unes résolues aujourd'hui à la satisfaction de la France; d'autres attendent une solution qui s'impose et que l'on s'efforce vainement d'éviter en la retardant.

Le Tonkin, déjà pris en 1873 et si misérablement évacué à cette époque, vient d'être reconquis, à quel prix, il est vrai ! mais d'une façon définitive : le Cambodge annexé, l'Annam a subi notre protectorat; la Chine elle-même, longtemps hostile, a dû reconnaître l'établissement de notre influence dans ces régions. L'occupation de la Tunisie a donné à l'Algérie son annexe naturelle : les intérêts français ont été sauvegardés au Maroc. Notre colonie du Gabon, grâce aux entreprises pacifiques de M. de Brazza, s'est étendue jusqu'à l'Ogooué et au Congo, et nous assure une position importante dans l'Ouest africain. Au débouché de la mer Rouge, Obock, situé sur la

route des Indes, peut, si nous le voulons, devenir un port rival d'Aden. A Madagascar, où le drapeau français a été planté pour la première fois il y a deux siècles et demi, la France a constamment hésité et hésite encore. Elle a sans cesse fondé sur ses côtes des comptoirs évacués ensuite, puis réoccupés pour être abandonnés encore. Aujourd'hui que nous en occupons les ports, il nous appartient d'établir à peu de frais, sur une île tant de fois conquise, un protectorat définitif. A toutes ces questions du Tonkin, de la Tunisie, du Congo, de Madagascar, est venue s'en ajouter une autre, celle du Sénégal, ou pour mieux dire, du Soudan, à laquelle se rapportent toutes les expéditions et tous les voyages du docteur Bayol. Dans cette partie de l'Afrique, nous avons prévenu l'Angleterre qui, par ses missions envoyées de Sierra-Leone, a vainement essayé de dominer dans la vallée du haut Niger. Notre pavillon flotte aujourd'hui à Bamakou, et une canonnière française va descendre le fleuve. Mais, avant d'obtenir ce résultat, que d'hésitations, que de fautes commises ! que de découragement succédant à des espérances brillantes ! Et finalement, que d'efforts à accomplir encore pour arriver au bout et pour faire de notre colonie ce qu'elle doit être, le débouché naturel des produits du Soudan !

C'est à Colbert que remonte l'origine de notre colonie du Sénégal, mais il n'est pas de comptoirs qui aient été plus délaissés et traités avec plus d'indifférence. Longtemps la domination française ne s'est étendue qu'à quelques stations maritimes telles que Saint-Louis et Gorée. Perdu en partie au désastreux traité de Paris (1763), le Sénégal nous fut rendu à celui de Versailles (1783); repris par l'Angleterre pendant les guerres de la République, il nous fut restitué en 1814, mais pour être plus négligé encore qu'auparavant. En vain de hardis voyageurs, pénétrant dans l'intérieur, exploraient les régions qu'arrosent la Gambie, la Falémé et le Niger : Mungo-Park atteignait Ségou et descendait le grand fleuve soudanien où il devait rencontrer une fin si déplorable; Caillié, parti du Rio-Nunez, s'avançait jusqu'à Tombouctou et, traversant le Grand-Désert, atteignait le Maroc après un long et pénible trajet. Ces voyages n'attirèrent point l'attention du gouvernement sur le Sénégal et, jusqu'en 1854, aucun effort sérieux ne fut fait pour développer cette colonie. Aussi sa situation était-elle déplorable. Depuis 1818, dix-sept gouverneurs et quinze intérimaires s'étaient succédé trop rapidement à coup sûr pour pou-

voir exécuter une entreprise durable ou former un projet sérieux : les rares colons menaient une existence précaire ; les Maures cantonnés au nord du Sénégal franchissaient fréquemment le fleuve et pillaient sans cesse nos comptoirs ; aucune sûreté autour des villages ; l'anarchie était à son comble. Les chefs indigènes, profitant de la terreur qu'ils inspiraient, prélevaient des impôts humiliants dont les moins vexatoires n'étaient certainement pas les tonneaux d'eau-de-vie qu'ils demandaient pour eux et leur famille. Enfin, danger plus terrible, un immense effort était fait par le marabout sénégalais El Hadj Omar pour détruire avec toutes les forces fanatisées de l'Islam les États nègres encore idolâtres, et jeter à la mer les Européens des côtes.

Un homme énergique en même temps que patriote convaincu, — il devait le prouver plus d'une fois dans sa carrière, — Faidherbe, entreprit de mettre fin à une situation intolérable, d'arrêter les invasions menaçantes et, loin de céder du terrain, d'étendre nos comptoirs sur les côtes et dans le Haut-Fleuve vers le Niger, but de nos efforts, où flotte enfin aujourd'hui le pavillon de la France. Par sa lutte contre les Maures et les Toucouleurs, par les fondations et les annexions accomplies, par la conduite qu'il a tracée à ses successeurs, Faidherbe est et doit être considéré comme le véritable fondateur de notre colonie du Sénégal.

Bakel était, en 1854, notre dernier poste sur le Haut-Fleuve, et son état ne permettait guère d'envisager avec confiance l'éventualité d'un siège : une enceinte dégradée autour du fort, une garnison indigène peu sûre, les affûts hors de service, des approvisionnements insuffisants ; pas de chirurgien ; la population du village était en proie à l'épouvante, car El Hadj Omar venait de massacrer les habitants d'une bourgade voisine ; les corps sans tête étaient charriés par les eaux du fleuve devant Bakel, et les bandes ennemies apparaissaient à une petite distance, le fusil sur l'épaule, psalmodiant les versets du Coran d'une voix sinistre. On sait quel courage montra en cette difficile circonstance le capitaine Faidherbe. L'eau du fleuve baissait rapidement et le commandant du bateau *le Basilic* était obligé de redescendre à Saint-Louis. Faidherbe, invité à le suivre, répondit : « Partir d'ici en un pareil moment serait pour moi quitter un champ de bataille lorsque la lutte va s'engager ; nous ne serons pas partis de vingt-quatre heures que le poste sera enlevé et notre domi-

nation fortement compromise. Je vais vous donner une lettre pour le gouverneur et je reste. Si vous pouvez remonter le fleuve et amener les renforts que je demande, je redescendrai avec vous à Saint-Louis, sinon je partagerai le sort de la garnison[1]. »

Faidherbe mit le poste en état de défense, et par sa fière attitude, rassurant la garnison, il empêcha El Hadj Omar d'attaquer Bakel jusqu'à l'arrivée des renforts.

Devenu gouverneur du Sénégal, Faidherbe résolut l'année suivante (1855), pour étendre la domination française, d'établir un poste fortifié à Médine, à 260 lieues de la côte. Le fort était à peine achevé et armé qu'El Hadj Omar, exalté par ses succès, vient l'assiéger avec 25,000 hommes aguerris. On connaît les émouvantes péripéties de ce siège mémorable qui dura quatre-vingt-dix-sept jours et qui a peut-être égalé, mais sans le dépasser, le siège récent de Tuyen-Quan. Les ennemis firent des brèches énormes qui furent bouchées par leurs propres cadavres : le 18 juillet 1856, les défenseurs de Médine n'avaient plus guère qu'un coup de fusil à tirer chacun et une vingtaine de gargousses ; les vivres étaient complètement épuisés ; le commandant du fort Paul Holle, un vieux traitant mulâtre énergique et intelligent, avait tout préparé pour faire sauter le fort avec les gargousses qui restaient.

Tout à coup des détonations retentirent vers l'Ouest. C'était le gouverneur du Sénégal lui-même qui, profitant de la première crue du fleuve, avec un bateau d'un faible tirant d'eau n'ayant que 10 centimètres d'eau sous sa quille, mais chauffé à toute vapeur, bravait tous les obstacles pour atteindre le poste qu'il avait créé et dont il était sans nouvelles depuis plusieurs mois. Médine était sauvé ; El Hadj Omar, vaincu dans un sanglant combat, se retira vers le Bambouk et renonça bientôt à lutter contre nous.

Délivré de cet adversaire, le colonel Faidherbe fit aux Maures une rude guerre et les cantonna sur la rive droite du fleuve. Il fit construire les postes de Matam, Kufisque, Portudal, Joal, le magnifique port de Dakar avec les trois phares qui en éclairent les approches. Il soumit le royaume de Cayor pour assurer les communications entre Saint-Louis et Gorée, et mit en bon état nos comptoirs des rivières du Sud. Des améliorations nécessaires : routes, ponts, phares, lignes

[1] Faidherbe, *Le Soudan français*, Ire partie.

télégraphiques, communications régulières avec l'Europe, furent établies dans la colonie. On fit des plantations d'arbres, des jardins d'essai et la production de l'arachide commença à se développer. Enfin, Faidherbe inaugurait l'exécution du projet qu'il avait formé de relier le Sénégal au Niger par des postes dont il indiquait l'emplacement. Le lieutenant de vaisseau Mage et le docteur Quintin, envoyés en mission à Ségou, sur le Niger, furent bien accueillis par le fils et successeur d'El Hadj Omar, le sultan Ahmadou.

La situation était donc bien changée lorsque, en 1864, Faidherbe ayant reçu un avancement mérité, dut revenir en France. Ses deux premiers successeurs maintinrent la colonie dans le *statu quo*, se bornant à réprimer quelques révoltes dans le Cayor et les rivières du Sud.

En 1876, le colonel d'infanterie de marine Brière de l'Isle fut nommé gouverneur du Sénégal et, secondé par l'amiral Jauréguiberry, ministre de la marine, prit à cœur l'importante mission qu'on lui confiait. C'est le moment où l'ingénieur Duponchel et l'explorateur Soleillet venaient de former le projet hardi mais chimérique, et certainement prématuré, de réunir par une voie ferrée l'Algérie au Niger et au Sénégal.

Tandis que des expéditions partaient d'Algérie et n'aboutissaient, après bien des efforts, qu'au désastre douloureux de la mission Flatters, M. Legros, inspecteur général des travaux maritimes, était chargé d'étudier les moyens d'étendre notre domination jusqu'au Niger, et des expéditions s'organisaient pour rechercher les itinéraires les plus favorables à l'établissement d'une voie ferrée dans les contrées du Haut-Sénégal. Nous touchons ici au rôle actif et brillant que joua le Dr Bayol dans les missions qui furent alors formées. Il convient donc de dire quelques mots de l'éminent explorateur dont les voyages font le sujet de ce livre, et qui a consacré son activité, ses efforts, son existence à la solution de cette question du Sénégal et du Soudan.

Jean-Marie Bayol est né le 24 décembre 1849 à Eyguières (Bouches-du-Rhône). Il fit toutes ses études au lycée de Nîmes, où, quoique bien jeune encore, il sentit se révéler ses goûts pour la géographie et les voyages. Il eut d'ailleurs la bonne fortune de suivre les leçons d'un excellent maître, qui a formé depuis d'excellents élèves, M. Brunel, aujourd'hui inspecteur d'académie en rési-

dence à Lille. Devenu élève de la Faculté de Montpellier, il suivit les cours de médecine et obtint le grade de docteur. En 1869, il était nommé médecin de la marine, et c'est en cette qualité qu'il fit, de 1875 à 1877, à bord de la *Vénus*, une campagne sur la côte occidentale d'Afrique. Il visita le Sénégal et les comptoirs de la Guinée septentrionale, le Gabon, le Congo et la Guinée portugaise. Après avoir exploré le cours du Como et du Romboé, qui se déversent dans l'estuaire du Gabon, il remonta presque jusqu'à sa source la rivière O'Bélo, et animé déjà de ces sentiments humanitaires et pacifiques qu'il a toujours montrés, il sauva sur ses bords une jeune fille accusée de sortilège, que l'on allait exécuter.

Arrivé au Sénégal en mars 1879, il fut bientôt nommé résident à Bamako, sur le Niger, et partit, en 1880, avec la mission Gallieni pour occuper son poste. Le combat de Dio modifia les plans primitivement adoptés. Bayol dut revenir à Saint-Louis apprendre au gouverneur le guet-apens dont l'expédition avait failli être victime. Il explora en 1881 le Fouta-Djallon, et, après de longs palabres, il fit accepter par l'almamy, à Timbo, un traité de protectorat. En 1883, il reçut la mission de traiter avec les différents chefs du Grand Bélédougou, mission délicate et dangereuse, car elle inaugurait un revirement de politique. On renonçait désormais à l'alliance des Toucouleurs qui nous avait joués, pour acquérir celle des Bambarras, qui nous avaient combattus. Le Dr Bayol s'acquitta de sa tâche avec un entier succès. Il s'avança jusqu'à Mourdia et parvint, non sans difficulté, à faire accepter aux chefs Bambarras le protectorat de la France. En récompense de ces brillants services, il fut nommé (1884) lieutenant-gouverneur du Sénégal avec la haute surveillance sur toutes les rivières du Sud. Telle est, dans sa plus grande simplicité, le résumé de cette carrière si courte et déjà si bien remplie.

Au physique, le Dr Bayol est de petite taille, très brun comme un vrai méridional. L'œil est vif et cependant très doux; sa physionomie exprime à la fois la bienveillance et l'énergie; affable avec tous ceux qui l'approchent, il ne cherche qu'à leur être utile.

A Lille, où j'ai eu l'honneur de le connaître et où des rapports d'affectueuse sympathie l'unissent au digne président de la société de géographie, M. Paul Crépy, et à sa famille, le docteur ne compte que des admirateurs et des amis. Causeur agréable et spirituel, il a cette finesse et ce naturel qui dissimulent le vrai talent sous une simpli-

cité aimable et sous une franche gaieté! Par-dessus tout, il a le culte de la famille; c'est d'ailleurs, il faut le dire, une qualité qui se retrouva chez tous ces éminents explorateurs. Quand, en 1882, M. de Brazza vint dans le nord de la France réclamer l'appui de l'opinion publique pour la mission qu'il brûlait d'accomplir, il répondait aux félicitations méritées qui lui étaient adressées de toutes parts, en reportant tout l'honneur de son succès sur sa mère vénérée qui l'avait soutenu de sa fortune et de ses encouragements; et après sa conférence, il nous priait de lui faire connaître, sans retard, l'accueil enthousiaste qui avait été fait à son fils dans la grande cité du Nord. Chez le Dr Bayol nous retrouvons la même sensibilité familiale, la même affection pour les siens, sentiment si louable d'ailleurs et qui vient tempérer d'une façon si heureuse l'énergie de l'explorateur. Il semble que tous les grands voyageurs, exilés au loin, exposés aux privations et à des dangers sans nombre, soient amenés à se reporter par un retour nécessaire et constant de la pensée vers ceux qui leur sont chers, et à trouver dans ce souvenir délicieux comme un allègement à leurs fatigues et un encouragement pour leurs travaux.

Vers la fin de l'année 1879, la construction de lignes ferrées au Sénégal était chose résolue : de nombreuses missions furent immédiatement organisées pour étudier leur futur tracé.

On s'occupa d'abord de la section de Saint-Louis à Dakar, de beaucoup la plus nécessaire. Le Sénégal est obstrué à son embouchure par une barre dangereuse qui, en se déplaçant, force les navires à attendre souvent plusieurs semaines avant de pouvoir remonter à Saint-Louis ou descendre de ce port jusqu'à la mer. A Dakar, la rade est, au contraire, magnifique et sûre : c'est là que s'arrêtent les paquebots de France. La ligne qui doit joindre ces deux points a été reconnue d'une exécution facile. Un traité, signé le 10 septembre 1879, avec le damel du Cayor, a autorisé sa construction que n'ont guère interrompue les troubles survenus, il y a peu de temps, dans la contrée. Les travaux poussés avec activité ont permis d'inaugurer, il y a peu de temps, toute cette voie si importante et depuis si longtemps désirée.

Trois missions furent chargées d'étudier le tracé de Saint-Louis à Médine, le long du fleuve, et dans l'intérieur du pays. M. Piétri

explora un pays plat, d'un accès facile, dont la population très clairsemée se montrait favorable à nos projets.

Le plateau du Ferlo fut visité par M. Monteil, et le projet de construction d'une voie ferrée à travers cette contrée pauvre, couverte de mares et dépourvue de bois de construction, fut vite écartée.

M. Jacquemart traversa, en longeant le Sénégal, une plaine inondée périodiquement par les eaux du fleuve et d'une fertilité extrême : le bois ne manque pas. Les habitants du Toro sont favorables; leur chef, qui a visité l'exposition de 1878, professe pour nous une sincère amitié; mais l'hostilité se manifeste à mesure qu'on avance vers Médine; chez les Toucouleurs, c'est de la haine; un chef osa déclarer à la mission que tous les habitants émigreraient si l'on songeait à construire un chemin de fer ou un télégraphe.

Ces difficultés déjà sensibles devaient devenir plus grandes encore pour les expéditions qui ont sillonné le pays entre Médine et le Niger. A la fin de 1879, le capitaine Galliéni, accompagné du lieutenant Vallière, remontait le Sénégal et, un peu plus tard, des ouvriers amenés de Saint-Louis commençaient le fort de Bafoulabé, au confluent du Bafing et du Bakoy; une route fut même entreprise afin de le relier à Médine. Pour la première fois depuis Faidherbe, la domination française faisait un pas nouveau; on résolut de pénétrer jusqu'au Soudan, de passer des traités avec les différents chefs indigènes, depuis Médine jusqu'au Niger, et surtout avec le roi du Ségou, Ahmadou, dont l'influence avait été jusqu'alors prépondérante.

M. le capitaine d'infanterie de marine Galliéni fut placé par M. le gouverneur Brière de l'Isle à la tête de l'expédition. Il avait avec lui MM. Piétri et Vallière, déjà connus par d'utiles explorations dans le Haut-Sénégal; M. le Dr Toutain, aide-médecin de la marine. M. le Dr Bayol, médecin de 1re classe de la marine, accompagnait l'expédition en qualité de médecin-major, et, arrivé à Bamakou, devait y résider comme représentant du Gouvernement français.

La mission partit le 30 janvier 1880 de Saint-Louis et se compléta à Bakel : elle comprenait 132 hommes, dont 5 officiers. Elle passa à Médine, Bafoulabé, fut bien reçue dans le pays de Kita, où un traité fut signé, après de longues négociations, avec le chef principal de la contrée. Tout semblait donc présager une marche heureuse et rapide, lorsque le 11 mai, vers le village fortifié de Dio, à 45 kilomètres

environ du Niger, se produisit la désastreuse attaque qui faillit compromettre singulièrement le sort de la mission. Les Bambarras, qui habitent le Bélédougou, faisaient depuis longtemps une guerre acharnée aux Toucouleurs. Quand ils surent qu'un convoi considérable de plus de 200 bêtes de somme traversait leur pays, chargé de présents pour Ahmadou, leur ennemi mortel, ils ne purent résister au désir de l'enlever. Tous les membres de la mission firent courageusement leur devoir. Le capitaine Galliéni, après avoir vu tomber la moitié de ses hommes armés, malgré les pertes terribles que nos fusils perfectionnés infligeaient aux assaillants, prit le parti de leur abandonner son convoi et de se retirer vers le Niger en combattant. La poursuite des Bambarras dura sept heures, à travers un pays accidenté et mal connu.

Au passage d'une rivière, le docteur Bayol faillit périr et fut sauvé par son domestique nègre. Enfin, après une marche des plus pénibles, on atteignit, le 12 mai, à 2 heures de l'après-midi, les bords du Niger; on n'avait pas mangé depuis trente heures.

Le capitaine Galliéni croyait trouver bon accueil à Bamakou; mais la partie guerrière de la population s'était laissé entraîner dans la prise d'armes pour l'enlèvement du convoi; on ne rencontra donc dans ce village qu'hostilité et malveillance. Le docteur Bayol fut chargé de regagner Saint-Louis le plus rapidement possible et d'apprendre au gouverneur l'attaque de Dio et le départ de la mission pour Ségou. Le 15 mai, accompagné de six hommes, il se dirigea vers le S.-O. dans les montagnes, traversa le Manding, le Birgo, visita sa capitale, Mourgoula, et, le 30 mai, il parvenait à Bafoulabé, où la réception cordiale de M. Marchi et de ses officiers lui fit oublier les fatigues du dangereux voyage qu'il venait d'accomplir.

Pendant que le docteur Bayol descendait le Sénégal et rentrait à Saint-Louis, le capitaine Galliéni traversait le Niger et, après une marche de cinq jours le long de la rive droite du fleuve, se dirigeait vers Ségou-Sikoro. Ahmadou, le voyant arriver les mains vides, ne reçut pas immédiatement la mission et lui assigna une résidence près du Niger, dans les environs de sa capitale. Après de longs pourparlers, il consentit à signer un traité qui approuvait nos actes et nous accordait l'autorisation, à l'exclusion des autres nations, de faire le commerce sur le Haut-Niger. Ce traité est resté lettre morte, et l'on s'est aperçu plus tard que, par une mauvaise foi familière à ces

peuples perfides, les articles du traité rédigé en langue arabe, ne correspondaient en aucune façon aux conditions rédigées en langue française. Jusque dans ses concessions apparentes, Ahmadou nous montrait ainsi sa malveillance et sa duplicité.

Entre le Haut-Sénégal, où la France domine aujourd'hui, et les provinces anglaises de Sierra-Leone, sur un espace de plus de 900 kilomètres, s'étendent des contrées très populeuses et qui ont été peu parcourues, telles que le Bambouk et le Fouta-Djallon. Le ministre de la marine ne pouvait se désintéresser de l'étude de ces pays, et, le 12 mai 1881, il chargea M. le Dr Bayol de pénétrer dans ces régions et de négocier avec les chefs qui les gouvernent des traités les plaçant sous le protectorat de la France.

La mission commença à s'organiser à Paris. En firent partie : un de mes excellents camarades, M. Billet, le même qui, plus tard, devait périr si misérablement avec la mission Crevaux, un jeune dessinateur, M. Noirot, et M. Moustier qui avait déjà, en 1879, accompli avec M. Zwerfel un voyage aux sources du Niger. Le docteur Bayol s'arrêta à Dakar où, pour compléter le personnel de son expédition, il dut faire appel à tous les mauvais sujets de l'endroit; le 10 mars, il atteignait Boké, sur le Rio-Nuñez; c'est là que commençait le voyage d'exploration.

Le 17 mai, la mission quittait Boké et pénétrait dans les montagnes du Fouta-Djallon, cette Suisse africaine, comme l'appelle le Dr Bayol : la pluie tombait sans interruption, et les accidents du terrain devenaient de plus en plus nombreux.

Bayol traversa la région déserte qui précède Bambaya, atteignit le pays pittoresque et ravissant de Bourleré; puis, après avoir franchi le Téné, affluent du Bafing, il entra dans Fougoumba, la ville sainte des Peuhls, où il eut le plaisir de rencontrer un compatriote, M. Gaboriau, qui se rendait à Timbo pour faire une convention commerciale avec l'Almamy.

A partir de Fougoumba, le pays devient de plus en plus peuplé et riche. Le Bafing fut franchi et, le 1er juillet, la mission entrait à Douhol-Fella, grand village appartenant à l'almamy Ibrahima Souj, qui venait de quitter le pouvoir. Celui-ci, après de longs palabres, consentit avec une entière bonne foi à placer son pays sous notre protectorat. Bayol se rendit ensuite à Timbo où, bien reçu par l'Almamy Hamadou, qui était alors au pouvoir, et il fut heureux

d'obtenir la ratification complète de ce traité, le jour même où, en France, on célébrait la fête nationale (14 juillet 1881).

L'Almamy lui confia plusieurs de ses parents et quelques notables, qui devaient suivre la mission en France. Cette politique, inaugurée par Bayol et que, sur un autre théâtre, pratique en ce moment un de nos consuls, devrait être suivie par tous les explorateurs qui pénètrent dans les contrées inconnues. Les indigènes transportés pour quelque temps dans un pays étranger, comprennent peu à peu la supériorité de notre civilisation, l'utilité de nos inventions de toute nature : ils apprennent ainsi à aimer et à respecter la nation qui les accueille et, revenus chez eux, ils sont presque toujours les partisans les plus dévoués de cette influence étrangère qu'ils ignoraient et dont ils ont apprécié les avantages.

Bayol revint à Fouhol-Fella, séjourna à Toustouroux, d'où M. Noirot alla explorer les sources de la Gambie et du Rio-Grande et pénétra dans la région aurifère du Bambouk. Il y découvrit un placer qui donne $0^{k},640$ d'or et $0^{k},040$ d'argent à la tonne de minerai, ce qui fait de ce pays une contrée bien supérieure au Bouré. Des traités d'amitié et de protectorat furent signés avec tous les chefs qui gouvernent entre la Gambie et le Sénégal. Ainsi se trouva ouverte au commerce du haut fleuve une route nouvelle vers le Fouta-Djallon.

Le 17 novembre, la mission arrivait à Médine, où l'accueil cordial du capitaine Combes, du Dr Colin et de M. Catier dédommagea le Dr Bayol des privations supportées pendant un parcours de 1300 kilomètres, accompli pendant la saison des pluies, la plus désastreuse pour les Européens.

L'attaque de la mission Galliéni, à Dio, et les études du chemin de fer projeté, vers le Niger, avaient fait comprendre combien il était nécessaire de nous établir solidement dans la vallée du haut Sénégal et de fonder ces postes jadis réclamés par Faidherbe et dont, le premier, il avait indiqué l'emplacement. Aussi, dès 1880, en même temps que Galliéni se dirigeait sur Ségou, une expédition, composée de six compagnies de tirailleurs sénégalais et d'une compagnie auxiliaire d'ouvriers d'artillerie, sous les ordres du lieutenant-colonel Borgnis-Desbordes, devait aller créer de nouveaux postes au delà de Bafoulabé; en même temps, des officiers d'état-major, sous la direction du commandant Derrien, accompagnaient le colonel pour dresser la carte du pays et faire les études du tracé du chemin de fer.

Dans sa première campagne, le colonel Borgnis-Desbordes s'établit solidement à Kita, où un fort fut élevé, et il détruisait le village de Goubanko, peuplé de Peuhls hostiles qui se livraient au brigandage et pillaient les caravanes. Dans le combat, le lieutenant d'artillerie, Pol, de Douai, qui avait sauvé la vie au Dr Bayol, près de Médine, périt en faisant courageusement son devoir.

L'année suivante, malgré la terrible épidémie de fièvre jaune, à laquelle succomba le nouveau gouverneur du Sénégal, M. de Lanneau, et qui retarda les préparatifs de l'expédition, le colonel remonta le Sénégal, ravitailla notre fort de Kita (janvier 1882) et se dirigea vers le Niger, où un nouveau prophète, Samory, avait surgi, étendant chaque jour son influence par ses massacres et entraînant à sa suite une armée de musulmans fanatisés.

La petite troupe passa à Mourgoula, traversa le Niger et se porta au secours de Kemera; mais elle arriva trop tard. Samory avait, depuis cinq jours, pris cette place et l'avait entièrement détruite. Le colonel brûla plusieurs camps de Samory et rentra à Kita le 11 mars; les travaux du fort furent achevés et, en mai, la colonne redescendait vers Saint-Louis.

Dans la troisième campagne, le colonel Desbordes avait à remplir des instructions précises : il devait s'établir sur le Niger vers Bamakou, village le plus rapproché de Kita et dominant le cours supérieur du Niger à l'endroit où le grand fleuve commence à être navigable même aux plus basses eaux.

Le 21 novembre 1882, la colonne atteignait Kita; elle comprenait 515 combattants dont 35 officiers et possédait quatre pièces de canon. Elle se dirigea vers Mourgoula, dont le chef s'était déclaré pour Samory. Le colonel le força à émigrer vers le Kaarta avec toute la population du village, puis, s'engageant dans le Petit-Bélédougou, il détruisit Daba, où le chef qui avait été le principal instigateur de l'attaque de Dio opposa aux Français une résistance désespérée. Enfin, après avoir exigé des chefs les plus compromis des amendes et reçu leur soumission, la colonne expéditionnaire débouchait dans la vallée du Niger, et le 8 février 1883 était posée solennellement la première pierre du fort de Bamako. Samory ayant essayé d'en troubler les travaux, le colonel lui livra dans les premiers jours d'avril trois rudes combats, fit brûler Rafadié et, après une poursuite des plus vives, le rejeta dans le Sud.

Pendant que l'expédition principale, partie de Kita, atteignait ainsi les bords du Niger, des missions importantes avaient été organisées par le colonel Desbordes pour étudier et pacifier les pays placés à droite et à gauche de la route qu'il avait suivie. C'est ainsi que M. le capitaine Delanneau visita le Birgo et le Gadougou; les capitaines Bounier et Brisse explorèrent le Petit-Bélédougou et le pays de Bamako. Enfin, M. le Dr Bayol, chargé d'abord d'une mission dans le Kaarta, que les circonstances ne permirent pas d'accomplir, devait pénétrer dans le Grand-Bélédougou et s'avancer jusqu'à Mourdia et Ségala.

Les instructions données par le colonel Desbordes marquaient un revirement de la politique française dans ces régions. Ahmadou et les Toucouleurs nous avaient trahis, malgré leurs promesses : il fallait maintenant se concilier les Bambarras, les frères de ceux qui, en 1880, nous avaient attaqués à Dio et qui, en 1883, avaient défendu héroïquement Daba. M. le lieutenant Quinquandon fut adjoint à la mission Bayol et chargé plus spécialement de dresser la carte du pays.

Le docteur avait auprès de lui Tchati, fils du chef de Koumi, et Serki, frère du chef de Mourdia ; un interprète médiocre et quelques musulmans, venus de Saint-Louis, complétaient le personnel de la mission.

Parti de Bamakou le 16 avril, le Dr Bayol passa à Nossombougou, Koumi, Manta, Boro, Damfa, et arriva le 4 mai à Mourdia ; dans tous ces villages, il fit accepter aux chefs, quelquefois après une courte entrevue, souvent après de longs et pénibles palabres, des traités qui les plaçaient sous le protectorat de la France. Puis, il étudia avec soin l'état politique de ces pays, les ressources militaires qu'ils pouvaient nous fournir un jour pour combattre Ahmadou ou Samory ; il recueillit enfin les renseignements géographiques et statistiques sur toutes ces contrées visitées pour la première fois par des Européens.

Bayol aurait voulu pénétrer dans le Dronkoloni et le canton de Ségala ; mais des troubles venaient d'éclater dans le premier de ces deux pays, le chef de Mourdia avait rappelé son frère qui avait jusque-là conduit la mission, et les autres guides refusaient d'aller plus loin. Il fallut donc s'arrêter à Douabougou et prendre le chemin de retour. Bayol visita quelques villages qu'il avait laissés sur ses flancs, et, le 27 mai, il était de retour à Bamako.

La mission avait obtenu des résultats précieux dans ce voyage de

quarante et un jours. Elle avait relevé 313 kilomètres d'une région inexplorée et réussi à faire accepter les traités auxquels le colonel Desbordes attachait une importance considérable pour le rôle futur de la France dans le Soudan occidental.

C'est par ces expéditions multiples, par ces tentatives laborieuses et patientes que nous a été ouvert peu à peu l'accès des régions du haut Niger. Aujourd'hui, notre pavillon flotte à Bamako, et le fort construit par le colonel Desbordes atteste notre ferme intention de nous installer définitivement sur le grand fleuve dont la navigation peut nous appartenir. Comme l'a prouvé l'expédition du commandant Borlève en 1884, le ravitaillement de nos postes les plus récents et les plus avancés vers l'Est peut désormais s'accomplir sans difficulté sérieuse. Une canonnière française flotte sur le Niger qu'elle se prépare à descendre. Le sultan de Tombouctou a envoyé récemment en France une ambassade qui atteste son vif désir de nous accueillir favorablement et d'engager avec les Européens des relations commerciales empreintes de la plus sincère amitié. Il ne nous appartient pas ici d'exposer les nombreux avantages que la France est appelée à recueillir des grands sacrifices qu'elle a faits et auxquels elle doit consentir encore pendant quelques années. Dans l'histoire de tout peuple, les colonies exigent de sérieuses dépenses avant de produire le plus petit revenu. Les documents publiés par le général Faidherbe, les considérations si précises présentées par le Dr Bayol dans le récit de ses différents voyages, enfin l'émotion si vive provoquée tout récemment à Freetown chez nos voisins les Anglais de Sierra-Leone par notre présence dans la haute vallée du Niger, suffisent à démontrer que nous accomplissons une œuvre utile pour le présent, fructueuse pour l'avenir.

Ce sera l'honneur du Dr Bayol d'y avoir contribué et d'avoir, en qualité de lieutenant-gouverneur du Sénégal, soutenu l'influence française au Sénégal et surtout dans ces rivières du Sud, où il vient de passer deux années et qu'il se propose plus tard, par une publication spéciale, de faire connaître à tous ceux que peuvent préoccuper l'affermissement de notre puissance extérieure et les intérêts de notre commerce sur les différents points du globe.

Paris, 1885.

E. Guillot,

Professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne.

LA SÉNÉGAMBIE

La Sénégambie comprend une vaste contrée de l'Afrique occidentale située entre le 8e et le 17e parallèle de l'hémisphère nord, bornée à l'Ouest par le littoral de l'Atlantique, au Nord par le fleuve Sénégal, à l'Est et au S.-E. par le Bafing et le massif montagneux du Fouta-Djalon, au Sud par la Mellacorée.

Une possession anglaise, Sainte-Marie de Bathurst sur les bords de la Gambie, et les établissements portugais de Boulam et de Cacheu (archipel des Bissagos) rompent l'homogénéité de cette colonie française, la plus ancienne de toutes et la plus rapprochée de la métropole.

Le Sénégal et ses dépendances (c'est le nom officiel de notre colonie africaine) comprennent une population de presque 200,000 habitants. Le commerce en est considérable. Le chiffre des importations et des exportations atteint 40 millions de francs.

Le Sénégal est divisé en deux arrondissements [1]. Les chefs-lieux sont Saint-Louis, ville de 15,000 habitants, capitale de la colonie, dont le trafic annuel s'élève à plus de 60,000 tonnes métriques, et Dakar, dont la rade magnifique n'a pas de rivale à la côte occidentale d'Afrique.

Le fleuve qui fait la richesse de ce pays, comme le Nil fait celle de l'Égypte, vient des montagnes du Fouta-Djallon.

A partir de Bafoulabé, confluent du Bafing et du Bakhoy, il descend pendant 1000 kilomètres en fertilisant des contrées qui nous sont presque toutes soumises ou sympathiques.

Sur la rive droite habitent les Maures, dont l'influence jadis prépondérante dans la Sénégambie est venue se briser contre nos armes, à l'époque où M. le général Faidherbe était gouverneur. Sur la rive gauche trois races se partagent le pays. Ce sont, en allant de la côte vers l'intérieur, les Oualofs qui habitent le Oualo, le Cayor, le Djolof; les Peuls et les Toucouleurs, résultat du croisement des premiers avec les Oualofs, qui sont disséminés dans une vaste région appelée Fouta.

[1] Le 2e arrondissement est aujourd'hui désigné sous le nom de rivières du Sud, et placé sous l'autorité d'un lieutenant-gouverneur.

Les Malinkès sont les habitants du haut fleuve entre Bakel et Bafoulabé.

Les Soninkès des provinces Guoye et Kaméra sont de la même origine que les Malinkès. Rivaux des Maures, ils sont presque tous marchands et vont porter en pleine Nigritie les produits achetés dans nos comptoirs.

Plus on s'éloigne de Saint-Louis, plus la population devient dense. Seuls dans le haut fleuve, les Toucouleurs du Bosseia, excités par un ambitieux nommé Abdoul-Boubakar, nous sont franchement hostiles. C'est au nom de l'islam qu'il entraîne ses talibés contre nous. Au fond, il ne redoute qu'une chose, c'est de voir les populations qu'il trompe se mettre en rapport avec nous, car elles connaîtraient alors, ce qu'il sait, lui, pertinemment, que la France dans sa marche vers le Soudan, n'a qu'un but : pacifier d'abord; civiliser ensuite. Or la paix serait la ruine de ces chefs qui ne vivent que de rapines journalières.

De Bafoulabé au Niger, c'est-à-dire sur un espace de 450 kilomètres en ligne droite, deux races, intimement mêlées, se partagent le sol; ce sont les Peuls, très peu nombreux, et les Malinkès. (Je comprends, ainsi que le général Faidherbe, les Bambaras et les Mandingues sous la dénomination de Malinkès : *Mali'nké*, homme de *Mali*.)

Ils forment une population de 100,000 habitants disséminés dans le quadrilatère formé par Bafoulabé, Marcoia, Kangaba et Ségou. Opprimés, il y a peu de temps encore, par les Toucouleurs qui ont conservé au milieu d'eux la place forte de Mourgoula, ils commencent à relever la tête.

Ils manquent de chef et ne savent malheureusement pas faire taire leurs jalousies de village à village. Le jour où ils comprendront que, réunis, ils seront les maîtres du Soudan qui appartenait jadis à leurs pères, la puissance Toucouleur aura vécu. L'impulsion doit venir d'ailleurs. Ce peuple fétichiste a pour nous de la sympathie. Il sait que le Français a toujours combattu les Toucouleurs et les Maures, il se rappelle la défaite infligée à El Hadj Omar par le vaillant général Faidherbe, et nous voit avec plaisir nous rapprocher d'eux. Travailleurs et marchands, ils ne désirent que la tranquillité. C'est le but que poursuit la France. Il est digne de remarque que les noirs qui ont accepté la religion musulmane sont réfractaires à notre civilisation.

Le commerce du Sénégal et de ses dépendances augmente chaque année.

Les principaux produits sont : la gomme, l'arachide, le beref ou graine de melon, le sésame et autres plantes oléagineuses, l'amande et l'huile de palme, le mil et le coton.

En 1840, le Sénégal exportait 1210 kilogrammes d'arachides, aujourd'hui Rufisque seule en expédie 21 millions de kilogrammes.

Le riz est aussi beau que le riz de l'Inde.

Le coton croît partout à l'état sauvage. Il est d'une remarquable finesse et d'une grande force, bien que beaucoup plus court que le coton américain. On le classe dans les sortes moyennes des États-Unis.

Les bois de construction abondent dans la Casamance et le Haut-Niger.

L'arbre à beurre, très commun dans le haut Sénégal et le haut Niger, dont l'amande contient, en forte proportion, une matière grasse analogue à la stéarine, sera un jour utilisé par l'industrie, quand on pourra l'obtenir à bas prix.

Dans le bassin de la Falemé, l'or existe en abondance. Il résulte des analyses de M. Fieux, ingénieur civil, que les alluvions aurifères ont une teneur de 10 à 20 francs par mètre cube. En Californie, la teneur moyenne est inférieure à 4 francs. A Kénieba, la teneur des schistes aurifères, qui nécessitent un travail plus coûteux que les alluvions, est de 60 francs environ par mètre cube.

Le Bouré qui est une petite contrée arrosée par le Tankisso, affluent du Niger, est plus riche encore. C'est sans doute dans le massif du Fouta-Djallon, point central d'où sortent la Falemé et le Tankisso, que se trouve le point de départ de tous les filons aurifères. Les voyages que j'ai entrepris m'ont permis de vérifier ce fait si important au point de vue commercial.

Le Sénégal exporte des peaux, de la cire, des plumes de parure, de l'ivoire, du mil, des arachides, des bérefs, des sésames, de la gomme, des bois de teinture, de l'or de Galam.

Le commerce de la gomme, qui a fait la richesse de Saint-Louis, est aujourd'hui en décroissance; la culture de l'arachide n'a pas tardé à compenser le déficit.

Ce changement de commerce a fait que nos relations avec les Maures récolteurs de gomme sont moins intéressantes, pour nous,

que celles que nous pouvons avoir avec les habitants du Cayor, cultivateurs d'arachides. Les arachides d'un pays voisin du Khasso, le Niagala, pourront, quand on le voudra, rivaliser avec celles du Cayor. Elles sont aussi belles sinon plus riches que ces dernières.

D'après les tableaux publiés annuellement par l'administration des douanes de France et les états de la douane coloniale, il résulte que la valeur des importations et des exportations au 1er janvier 1878 se chiffre par 18,562,430 francs, rien que pour Saint-Louis.

Les exportations en France seulement des denrées et des marchandises du fleuve ou des pays limitrophes se répartissent en différents articles dont les principaux sont :

	Kilogr.	Valeur en francs.
Les peaux brutes	33,190	95,742
Plumes de parure	684	30,780
Arachides	7,113,617	2.114,085
Gommes pures	2,399,159	3,190,881

Le commerce du fleuve fournit en outre de la cire, de l'ivoire, du mil, des bois de teinture pour 102,783 francs.

Les exportations pour les colonies et pêcheries françaises ont été de 599,514 francs comme valeur des différentes marchandises parmi lesquelles 3,876 grammes d'or de Galam valant 11,628 francs.

A la même époque, les importations et exportations donnent pour Gorée le chiffre de 13,325,225 francs.

Nous voyons que pour Saint-Louis et Gorée seulement, la valeur total du mouvement commercial est représentée par 31,887,655 francs.

Or, le commerce du Sénégal et de ses dépendances atteint un chiffre plus considérable. Rufisque, Joal, le Saloum, les rivières du Sud donnent des résultats qui augmentent chaque année.

A Rufisque seulement on traite pour 25,000,000 de kilogrammes d'arachides. Le Rio-Nunez en exporte pour 4,809,154 kilogr. et le Rio-Pongo pour 2,226,165 kilogr.

Notre arrivée sur le Haut-Niger sera un bien, car elle amènera la suppression de la traite des noirs et le développement du commerce licite.

La grande chose à entreprendre, c'est, en s'inspirant de l'idée grandiose du général Faidherbe, de fonder un établissement sur les

bords du grand fleuve de la Nigritie, et pousser notre colonie du Sénégal à 1,300 kilomètres de la côte.

La Chambre a voté dernièrement un crédit considérable pour la construction d'un chemin de fer de Kayes à Bafoulabé. C'est le premier tronçon de la grande voie ferrée qui, partant des environs de Médine, point où le Sénégal cesse d'être navigable, doit se diriger sur le Niger, probablement en suivant la vallée du Bakhoy.

On peut étudier l'établissement d'un chemin de fer à un triple point de vue : technique, commercial et politique. Au point de vue technique, il résulte de l'avis des hommes compétents, avis basé sur les rapports remarquables de MM. Pietri et Vallière, que la construction de la voie sera facile. Le pays à traverser de Bafoulabé au Niger forme un plateau immense avec des reliefs géographiques insignifiants (montagne de 200 mètres au-dessus de la plaine). La différence d'altitude entre Bafoulabé et Bamako ne dépasse pas 200 mètres.

Au point de vue commercial, la question mérite un examen sérieux.

Je dirai tout d'abord que le chemin de fer du Sénégal au Niger sera plus facile à établir que celui d'Alger à travers le Sahara. La route est de moitié plus courte et traverse des régions qui, bien que peu habitées, le sont encore plus que le Sahara ; les produits d'échange y sont nombreux.

M. le Dr Lenz estime le commerce du Soudan par Tombouctou comme représenté par un mouvement de caravanes composées de 50,000 chameaux, chargés à 150 kilogr. chacun.

M. le Dr Nachtigal, le célèbre président de la société de Berlin, pense qu'une fois le chemin de fer construit, il trouvera à s'alimenter tout d'abord, mais que les matières à transporter s'épuiseront bien vite, le pays n'en produisant pas assez. A l'encontre du célèbre professeur, je pense que le chemin de fer *ne trouvera rien* et décidera par sa seule présence les noirs à travailler et à produire. Leur sol est assez riche, leurs forêts assez belles (forêts de Karités), les minerais d'or et de fer assez abondants pour qu'on soit rassuré sur le résultat final, lorsque ces régions du Haut-Sénégal seront pacifiées et que la population, aujourd'hui très clairsemée, sera devenue plus dense, chose qu'il est permis d'espérer, eu égard à la nature prolifique de la race nègre. Qu'on n'oublie pas que c'est au Sénégal, à la côte occidentale d'Afrique, que l'on a fait et que l'on fait encore des fortunes sérieuses. La concurrence qu'amènera la création du chemin de fer

et de sociétés nombreuses n'aura pas à se plaindre. On obtiendra, une fois le mouvement commercial établi, des bénéfices très considérables.

Le Maroc, l'Égypte et la Chine peuvent fournir les travailleurs qui manquent au Sénégal. Les Chinois, dont l'Amérique craint l'activité et la multiplication trop rapide, trouveront dans le Soudan un champ immense et pourront servir de courtiers aux Européens qui redoutent un climat fiévreux. Avant même l'achèvement du chemin de fer, la région du haut Sénégal sera transformée. On n'a pas à s'inquiéter de la trop grande production de graines oléagineuses. Le débouché se trouvera toujours.

Au point de vue politique, le chemin de fer est d'une utilité absolue. Toutes les puissances européennes, surtout l'Angleterre, cherchent à pénétrer au cœur du continent africain ; il est superflu de dire que notre patrie, qui possède l'Algérie et le Sénégal, a plus que tout autre pays le devoir de ne pas se désintéresser de la lutte et de continuer sa marche essentiellement pacifique vers le haut Niger.

Le commerce du Soudan par caravanes est en décroissance partout. Les noirs viennent chaque jour davantage faire le commerce aux factoreries de la côte. Le chemin de fer du Sénégal au Niger répond à un besoin réel. Le jour où il sera construit, la France aura un vaste champ ouvert à son activité.

Si plus tard, ce que j'espère, nos ingénieurs parviennent à construire une ligne reliant l'Algérie au Niger; si, pour nous servir de la phrase classique, Alger donne la main à Saint-Louis, à travers le Sahara, en passant par Tombouctou, nous posséderons un empire colonial immense ; mais je reste profondément convaincu que, même dans ce cas, les marchandises du Niger prendront la route du Sénégal et des rivières du Sud et que les steamers continueront à porter à la métropole les riches produits de la Nigritie.

La route maritime qui unit la Sénégambie à la France sera toujours la plus commode et la plus pratique.

HAUT-SÉNÉGAL ET NIGER

A l'époque où M. le général Faidherbe était gouverneur du Sénégal, la question de la jonction de notre colonie au Soudan avait vivement attiré l'attention de son esprit patriotique.

La mission confiée à Mage avait pour but de traiter avec le chef incontesté à cette époque du bassin du Haut-Niger, le fameux El Hadj Omar, contre lequel nos troupes avaient si longtemps combattu. Un traité d'amitié avec le prophète Toucouleur devait assurer l'accès de ces régions inexplorées au commerce français que des forts échelonnés entre Bafoulabé et Bamako protégeraient contre les attaques des tribus insoumises.

Le 1er août 1879, M. Legros, inspecteur général des travaux maritimes, présentait devant la sous-commission du transsaharien, au nom de l'amiral Jauréguiberry, ministre de la marine, un projet destiné à relier le Haut-Sénégal au grand fleuve du Soudan.

Le ministre, ancien gouverneur du Sénégal, devait plus que tout autre s'intéresser à une entreprise dont le but grandiose, une fois atteint, aurait pour résultat d'attirer sur le marché français les riches produits que les caravanes vont porter aux factoreries de la Gambie et de Sierra-Leone. 560 kilomètres environ séparent Médine du pays de Bamako. Une mission partant au commencement de la saison sèche pouvait parvenir au Niger avant l'hivernage, envoyer en France des renseignements précis concernant les pays parcourus et permettre aux brigades topographiques de se livrer à une étude définitive du meilleur tracé à suivre pour relier par une voie ferrée le Haut-Sénégal au bassin du Niger.

C'était M. le colonel Brière de l'Isle, alors gouverneur de notre colonie, qui le premier avait proposé au ministère d'envoyer une mission chargée de passer des traités avec les différents chefs indigènes des pays conquis entre Bafoulabé, point où se réunissent le Bafing et le Bakhoy pour former le fleuve « Sénégal » et le Haut-Niger que l'on devait s'efforcer d'atteindre à Bamako. Un voyage préalable à Bafoulabé, accompli par MM. Galliéni et Vallière, officiers d'infanterie de marine, avait donné l'assurance que la route du

Soudan nous était ouverte à travers des populations sympathiques. Sur la réponse favorable du département de la marine, l'expédition fit à Saint-Louis ses préparatifs de départ, acheta sur place les cadeaux destinés aux chefs dont on allait rechercher l'alliance, et surtout au roi du Ségou, Ahmadou Cheikhou, dont l'influence sur la vallée du Haut-Niger a été prépondérante jusqu'à ce jour. Grâce à l'énergique activité de M. le colonel Brière de l'Isle, secondé par tous les chefs de service de la colonie, la mission était prête à partir au commencement de l'année 1880.

ORGANISATION DE LA CARAVANE.

M. le capitaine d'infanterie de marine Galliéni, que plusieurs voyages dans le Haut-Sénégal avaient fait justement apprécier, fut placé par M. le gouverneur à la tête de la mission, qui se composait, en outre, de MM. Piétri, lieutenant d'artillerie de marine, qui venait d'explorer le pays compris entre M'Pal et Guédé; Vallière, lieutenant d'infanterie de marine, compagnon de M. Galliéni dans son voyage à Bafoulabé et qui avait rapporté une carte très remarquable de cette région, ainsi que des renseignements techniques précieux pour la voie future, et de M. le Dr Tautain, aide-médecin auxiliaire; le Dr Bayol, médecin de 1re classe de la marine, accompagnait l'expédition en qualité de médecin-major, et, une fois parvenu à Bamako, devait y résider comme représentant du gouvernement français.

Le 30 janvier 1880, la mission s'embarquait sur l'aviso colonial le *Dakar*, pour remonter le Sénégal jusqu'à Mafou, point en amont de Podor, à partir duquel le fleuve cesse d'être navigable pour les vapeurs pendant la saison sèche. Tous les bagages avaient été placés sur des chalands qui furent remorqués par l'aviso.

Après un jour passé à Podor, le *Dakar* nous conduisit à Mafou et nous laissa ensuite remonter le fleuve par nos propres moyens. Ceux qui ont navigué sur les fleuves tropicaux pourront se figurer les fatigues endurées pendant un pareil voyage. Il nous fallut vingt-trois jours pour atteindre « Bakel ». C'est dans ce fort que l'expédition se compléta, et, le 9 mars, la mission quittait la voie fluviale pour prendre la route de Médine. Elle se composait de 5 officiers; 2 interprètes, Alpha-Sega et Sory, et 5 chefs indigènes : Ibrahima et Ibrahimané, fils du chef du Kita; Daramané, neveu d'un chef de Bamako;

Koumo, neveu du chef de Niagassola, et Mamady-Ciré, chef bambara.

L'escorte comprenait 7 spahis du Sénégal et 20 tirailleurs sénégalais. Le train avait fourni 10 hommes, commandés par Sambo, ancien maréchal des logis. Le convoi, divisé en 5 sections, comprenait 82 âniers; en tout, 132 personnes et 19 chevaux (10 de l'État, les autres indigènes); 11 mulets et 236 ânes devaient assurer le service et transporter notre matériel.

I.

De Médine à Bafoulabé.

Après avoir franchi les immenses plateaux de grès qui continuent le barrage du Félou, la mission, quittant le territoire de Médine (Khasso), traversa les plaines fertiles du Logo, couvertes de villages peuplés, et arriva, après plusieurs jours de marche, à Boukaria, non loin de la vallée de Mansonnah, à travers laquelle passe la route qui conduit aux mines d'or du Bambouk, exploitées aujourd'hui par une maison française du Sénégal, la maison Merle. Nous entrions dans le Natiaga, dont la capitale est Mansonnah, résidence d'Altiney Kéfi, le chef de cette contrée.

A partir de ce moment, la région devient accidentée, la route monte jusqu'aux chutes de Gouina, où le fleuve atteint une largeur de 600 mètres. Il coule sur un lit de grès noir, où il creuse des puits (comme les *Marmites du Diable*, dans les Pyrénées et dans les Alpes) remplis de cailloux roulés (noirs, jaunes, rouges), et vient se précipiter d'une hauteur de 14 mètres pour continuer son cours dans la direction de Boukaria, dont on aperçoit les hauts plateaux dans le lointain.

Foukara est le dernier village du Natiaga. Le pays est toujours montagneux. Le marigot de Balougo et le mont Moumania franchis, on entre dans le Barinta, pays inhabité, sauf Makhina, village de 200 habitants, situé à 4 kilomètres de Bafoulabé. Nous y arrivons le 30 mars.

La distance entre Médine et notre poste avancé sur le Haut-Sénégal est de 120 kilomètres (route levée à la boussole de poche et à la montre).

GÉOLOGIE.

En partant de la côte, aux environs de Saint-Louis, on rencontre une alluvion très récente où l'on trouve des bancs entiers de coquilles qui, en certains points du littoral, fournissent une chaux assez médiocre, du reste.

La proportion de l'argile va sensiblement en augmentant à partir de quelques kilomètres des rives côtières. La pente du sol est très faible jusqu'à Bakel, où émerge le premier massif rocheux correspondant à un premier plateau et à des rapides dans le fleuve.

Les terrains antérieurs à l'alluvion qui constitue le sol ont laissé un certain nombre de témoins s'elevant subitement au-dessus du plan général et qui devaient former, dans la mer où s'est effectué le dépôt, une série d'îlots ou de récifs.

De Bakel à Médine, l'aspect du pays est encore une immense plaine avec des pitons isolés. L'alluvion est plus ancienne que la précédente. L'argile domine. Cette formation appartient à une période qui ne doit pas descendre au-dessous de la fin du quaternaire.

A Médine, un nouveau plateau se présente, d'où le fleuve se précipite par la tranchée du Félou et les rapides de Soutoukoulé. La plaine supérieure, argilo-sableuse encore, paraît être un dépôt formé dans un immense lac supérieur, limité par le massif du Félou, les montagnes de la rive droite et de la rive gauche du Sénégal, et le massif de Gouina, où commence un troisième plateau.

A une époque qu'il est impossible actuellement de déterminer, le lac du Logo et du Natiaga s'est ouvert un passage dans la barrière ouest, et les eaux s'étant écoulées, le fleuve Sénégal s'est creusé un lit. La formation de ce lac doit être du commencement de la période quaternaire. Le pays continue à s'élever ainsi par gradins successifs. Les lignes de démarcation rocheuse et les pitons isolés sont généralement des grès ou des argiles tubulaires métamorphiques. En certains points, on rencontre des lentilles de porphyre ou d'autres formations évidemment ignées.

Si l'on prend Dakar comme point de départ, on trouve immédiatement un terrain de formation ignée (basaltes du cap Manuel, basaltes de Gorée, dépôt de laves et de cendres de la pointe de Dakar, calcaire ancien de Rufisque). Le pays semble appartenir à la même formation

volcanique que les îles du Cap-Vert. Mais c'est là un point isolé; au delà, à travers le Cayor et le Ferlo, on ne retrouve les mêmes caractères qu'en remontant le Sénégal.

Les grès métamorphiques et les argiles tubulaires du Félou semblent indiquer l'existence d'un centre volcanique dans l'Afrique, qui aura déterminé, à une époque qui n'est pas très éloignée de nous, les mouvements des différents plans constituant le bassin du Niger et du Sénégal.

En résumé, le sol, depuis la côte jusqu'au Niger, peut se représenter par une série d'alluvions de plus en plus anciennes, à mesure qu'on s'éloigne, les dernières étant de formation lacustre.

Deux catégories de cours d'eau traversent la région qui nous occupe et vont se jeter dans le Sénégal.

La première comprend les marigots et se rencontre plus spécialement entre Médine et le cirque de Mansonnah. Ils ont une largeur médiocre, 40 mètres au plus, un cours irrégulier, fond de sable ou de vase, courant peu rapide, rives de consistance peu solide. Desséchés pendant la saison sèche, ces marigots se remplissent pendant l'hivernage, non seulement des eaux venant des hauteurs dont ils descendent, mais encore de celles provenant du trop-plein du fleuve, qui se déverse ainsi par de nombreuses branches latérales dans les vallées qu'il arrose et féconde au moment de la saison des pluies. Les principaux sont ceux de Laoutou, de Kounda, de Farakatousou, de Fanella et de Diatama.

La deuxième catégorie comprend des torrents, qui ont leur origine dans la chaîne principale qui sépare ce pays du Bambouk. Ces cours d'eau, qui durant la saison des pluies sont de véritables rivières d'une largeur moyenne de 100 mètres, présentent le plus souvent un lit profond, parsemé d'énormes blocs de grès. Les principaux torrents sont ceux de Diamon, du Bagouko, du Balougo et du Moumania. Ces deux derniers constituent au moment de l'hivernage deux affluents importants du Sénégal.

Au système hydrographique de la contrée se rattachent les mares ou fondrières, qui couvrent le pays pendant la saison des pluies. C'est dans ces plaines boueuses que les indigènes cultivent le riz.

Les vallées du Logo et du Natiaga, la plaine comprise entre le Moumania et Bafoulabé, ainsi que les rives du fleuve, soumises à l'influence des inondations périodiques de l'hivernage, forment l'une

des contrées les plus riches du bassin du Sénégal. Le sorgho, le riz, le maïs, le tabac, le coton y viennent très bien. Les arachides sont pour les habitants du Logo et du Natiaga une source de richesse depuis que ce pays, tranquille sous notre protection, fait transporter ses récoltes à Médine et les échange dans nos comptoirs. L'agriculture, mieux encore que l'exploitation des mines d'or du Bambouk, sera pour cette région la source de sa prospérité.

Son voisinage de Médine et la facilité d'arriver à Boukaria, une fois les roches du Félou franchies, permettent d'espérer la création d'une route; d'autre part, la voie du fleuve peut être utilisée en toute saison entre ce point et la chute du Félou. Comme le Guoy et le Kaméra, le Logo et le Natiaga ne tarderont pas à se peupler, et si les habitants se livrent à la culture des arachides, cette région deviendra un des points les plus importants du Haut-Sénégal.

Il résulte des travaux exécutés par M. Vallière entre Médine et Bafoulabé, qu'il y a entre ces deux points une différence de niveau de 62 mètres, ce qui donnerait une pente moyenne de $0^{m},0005$ par mètre pour la région. Médine est à une hauteur de 36 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Les montagnes suivent la rive gauche du Sénégal. Dans le Natiaga, elles présentent un aspect très curieux. Ce sont des pitons isolés, formés par des assises de grès. Leur sommet est un plateau uni, dénudé; tandis que leurs versants sont, l'un nettement taillé à pic, l'autre doucement incliné et couvert d'une végétation luxuriante. Le pic le plus élevé est le Moumania, qui a 225 mètres d'altitude.

On trouve de nombreux minerais de fer dans cet endroit, et les traces des forges prouvent que les Malinkès ont connu et utilisé les ressources métallurgiques de cette région.

La végétation est très riche par moment. Les baobabs, les fromagers, les tamariniers, les ficus, les karités (arbre à beurre), les acacias, les cailcédrats, les rhat (*combretum glutinosum*), dont l'ecorce bouillie donne une couleur jaune qui sert à teindre les étoffes fabriquées par les Malinkès, les pandanus, les dattiers sont les principaux représentants de la flore.

La faune comprend des éléphants assez nombreux, mais qui tendent chaque jour à gagner le massif montagneux du Bamboux, des antilopes, des gazelles, des lions, des tigres, des girafes. Les hippopotames, en nombre très considérable dans le fleuve, dévastent les

plantations des indigènes. L'ivoire contenu dans les défenses de ces animaux pourrait former une branche importante du commerce. Les serpents sont peu nombreux. Les oiseaux, perruches, merles métalliques, pintades, perdrix grises, tourterelles, se rencontrent surtout au voisinage des lieux cultivés (lougans).

La région qui borde la rive gauche du fleuve entre Médine et Bafoulabé faisait partie de l'ancien royaume de Khasso, qui formait, il y a cinquante ans, un État compact et puissant, conquis par les Peuls du Bakhounoua sur les Malinkès du Bambouk. Sa capitale était Koniakary. Les tribus peuls qui avait envahi le pays et qui l'habitent encore aujourd'hui sont les Diallo, les Sidibé, les Diakité et les Sankharé. Ils parlent généralement un idiome malinké. Ils se sont tous plus ou moins mélangés avec les individus de cette dernière race.

Le royaume du Khasso, désorganisé par ses guerres avec les Bambaras du Kaarta et les Toucouleurs d'El Hadj, a perdu aujourd'hui toute unité, et se trouve divisé en provinces indépendantes les unes des autres, savoir : le Khasso proprement dit, avec Médine pour capitale. Il s'étend jusqu'au marigot de Farakatousou. Il est habité par des Peuls, des tribus Diallo et Sidibé, dont les familles détiennent toute l'autorité du pays ; le reste des habitants se compose de castes inférieures, telles que celles des griots, des forgerons, des tisserands et des captifs. Le Khasso comprend une population de 5,000 habitants.

Le Logo, compris entre le marigot de Farakatousou et celui de Diatama, auprès de Dinguira, est habité par des Malinkès presque purs. Leurs villages sont indépendants les uns des autres. Le chef du Logo s'appelle Badon ; il a succédé à Niamody, tué à l'attaque du village de Sabouciré par nos troupes. Population de 3,000 habitants.

Le Natiaga, habité par des Peuls Diakitès, mélangés de quelques Malinkès, s'étend du marigot de Diatama au torrent de Moumania, sur une longueur de plus de 50 kilomètres. Le Natiaga formait, il y a soixante ans, la province la plus importante du Khasso. Elle était commandée par Sémounou, qui résidait à Mansola, non loin de l'emplacement de Mansonnah, la capitale actuelle. A cette époque, les forgerons préparaient le fer qu'ils allaient vendre dans le Bambouk. Les villages étaient nombreux. Les habitants faisaient un grand

commerce d'or, d'ivoire, de cire, et produisaient du riz en grande abondance. A la mort de Sémounou, une guerre survenue entre les deux familles qui aspiraient à lui succéder, et que représentent les deux chefs actuels de cet État, Mamadou Oury et Altiney Kefi, commença la ruine du Natiaga, qui fut complétée par les dévastations d'El Hadj Omar. Les habitants de ce pays sont très braves. Ils forment une population de 3,000 habitants.

Le Barinta, qui va du Moumania à Bafoulabé, est désert, sauf le village de Makhina. Les six autres villages ouverts qui existaient ont été détruits par les gens de Gara, fils de l'ancien chef du Kundian et ses alliés, qui ont dernièrement anéanti Oualiha, forteresse amie des Toucouleurs de Ségou et que commandait Tiécoro, qui en a été réduit à s'enfuir vers ses amis du Natiaga. J'arrive ainsi au chiffre approximatif de 11,200 habitants, répartis sur les 120 kilomètres qui séparent Médine des rives du Bafing.

J'ai déjà parlé des ressources agricoles et métallurgiques. Quant au bétail, il est peu nombreux. Les chameaux, les bœufs porteurs ne sont pas employés grâce à la nature rocailleuse du terrain et à l'absence de route; les chevaux sont également très rares et résistent difficilement pendant la saison des pluies. Il leur faut les brises de N.-E. pour les remettre. Les ânes sont très nombreux et d'excellente qualité. Ils rendent des services pour les transports, quelle que soit la saison. L'importation dans le Logo et le Natiaga comprend principalement le sel, la poudre, le tabac, les cotonnades blanches ou jaunes, l'eau-de-vie, la guinée (étoffe anglaise), les verroteries, etc. Le sel est d'une extrême rareté.

Comme dans toute la Sénégambie, deux saisons se partagent l'année : la saison sèche et l'hivernage ou saison des pluies qui est d'autant plus précoce qu'on avance vers le Niger.

Pendant notre séjour à Médine, du 10 au 22 mars, nos observations, d'après le thermomètre du poste placé à l'ombre et en plein courant d'air, nous ont donné un minimum de 29° à sept heures du matin et un maximum de 36° 2 à cinq heures du soir. Le baromètre à varié entre 759 et 755 millimètres. Il régnait une légère brise d'Est. Le temps était lourd; le ciel était couvert de cumulus grisâtres.

De Médine à Bafoulabé nous avons observé, le 27 mars, à Gouina, jour de pleine lune, un halo lunaire magnifique. Le ciel était très

pur, les constellations nettes. Le thermomètre marquait 25°8 à neuf heures du soir, le baromètre 754 millimètres ; pas de brise. Notre maximum de température 39°8 a été observé à Goulongo, à trois heures après midi. Le baromètre est descendu à 751 millimètres, le 31 mars, auprès de la mare de Tala-Ari.

Le poste de Bafoulabé est placé sur la rive gauche du Bafing à 9 mètres au-dessus du niveau de l'eau, au point où cet affluent se confond avec le Sénégal. On commençait la construction du poste définitif au moment de notre arrivée.

Les essences de toutes sortes abondent dans la magnifique forêt environnante, mais les vivres sont rares. Les bœufs qui servent à la ration sont achetés dans le Tomora, sur la rive droite du Sénégal. Autour du fort les ressources sont très faibles ; le pays, sauf Makhina, est désert ; il faut aller à 21 kilomètres, sur la rive droite du Bafing, pour trouver un point habité : c'est Kalé, où réside le chef du Makadougou.

II.

De Bafoulabé à Kita.

Le 2 avril, la mission passait le Bafing, et vers les quatre heures du soir nous prenions la route de l'Est en suivant à peu de distance la rive gauche du Bakhoy.

La mission arriva le 11 à Fangalla. Elle traversa le Bakhoy ou Ba-Ouandan au gué de Toukoto, non loin de la rivière de Sidibé. C'est à quelques kilomètres en aval de ce barrage que le Bakhoy n° 2 de Mage ou Ba-Oulé mêle ses eaux au Bakhoy n° 1.

M. Piétri fut chargé d'explorer le Ba-Oulé ; il devait nous rejoindre à Kita.

La vallée du Bakhoy jusqu'à Fangalla, sur une longueur de 93 kilomètres, offre la plus grande analogie avec celle du haut Sénégal entre Médine et Bafoulabé. Elle est peu large ; sa direction, d'abord Sud-Est, devient ensuite Est.

Sur certains points elle est très rétrécie par des massifs montagneux : les monts Douka, Besso, Balou, Diati, Souloun, Sama.

A Kalé, le mont Besso vient tomber à pic sur le Bakhoy. Un étroit sentier très difficile à franchir pour un convoi est tracé à travers les

roches sur le versant qui regarde la rivière. Cette montagne est formée par des assises de grès.

Dans le Barinta qui finit au marigot de Farakhollé, jusqu'au mont Besso, la vallée est large; il en est de même dans le Farimboula jusqu'au gué de Toukoto.

L'ascension des monts Besso et Souloun (le premier est dans le Makadougou, le deuxième dans le Bétéa) a été accomplie par MM. Piétri, Vallière et Tautain. Leur hauteur, calculée d'après les observations barométriques faites, est de 160 mètres pour le mont Besso et de 186 mètres pour le second. Ils ont pu donner des renseignements sur la région qui sépare le Bakhoy du Bafing. L'intérieur du pays ne présente pas de points culminants. C'est une contrée ondulée à dépressions et à élévations peu accusées, couverte d'une maigre végétation. Elle est généralement inhabitée. Il est à remarquer que les marigots, qui dans cette région se déversent dans le Bakhoy, sont tous courts et s'enfoncent très peu dans l'intérieur.

Le Bakhoy entre Bafoulabé et Fangalla présente un régime général semblable à celui du Sénégal entre Médine et Bafoulabé; en certains points, sa largeur est supérieure à 300 mètres et sa profondeur à plus de 10 mètres; dans d'autres endroits au contraire, c'est un ruisseau large d'une centaine de mètres au plus et coulant sur une profondeur de $0^{m},50$ sur des dalles de grès.

En somme, c'est toujours une série d'étages successifs, dont les principaux sont marqués par les barrages de Demba-Dioubé, Baka (Kali), Besso, Dioulé-Ba, Soukoutaly, Badoumbé, Fangalla.

Quelques-uns sont très importants : celui de Kalé, par exemple, n'a pas moins de 6 à 7 mètres. Des considérations tirées de l'examen de ces barrages d'une hauteur moyenne de 3 mètres, permettent de donner, pour la différence de niveau entre Bafoulabé et Fangalla, le chiffre approximatif de 40 mètres. Cette estimation répond aux observations barométriques qui ont été faites tout le long de la route.

Le niveau de la rivière varie nécessairement suivant les saisons. Au moment de l'hivernage les eaux montent. Il y a à Fangalla, entre les hautes et basses eaux, une différence de 5 mètres. Ce fait résulte clairement de l'examen des rives et des terrains voisins des rives du Bakhoy, qui sont marécageux et inondés à la saison des pluies.

La route pour atteindre Fangalla présente quelques passages difficiles, entre autres celui de Kalé qui a 1100 mètres et le défilé de Balou à travers le massif où passe la route du Bétéa. Partout ailleurs, les pentes sont généralement faibles.

Bien que la voie terrestre soit pénible, il ne faudra pas songer à utiliser le cours du Bakhoy pour transporter des vivres et assurer le ravitaillement du poste que l'on est appelé à créer à Fangalla.

Notre mission arriva en ce point le huitième jour de son départ de Bafoulabé; un convoi d'ânes bien conduits pourrait faire le trajet en sept jours, tandis qu'il faudrait quinze ou seize jours à des pirogues chargées à 500 kilogrammes et montées par quatre hommes solides. De plus, les vivres traînés à terre, chargés et déchargés à chaque barrage, arriveraient forcément très avariés.

Le lit du Bakhoy, nous l'avons dit, présente pendant la saison sèche une grande quantité de barrages, de points à sec qui rendent la rivière innavigable (sauf pour les besoins locaux entre quelques villages); pendant la saison des pluies, le courant est excessivement violent, les remous de l'eau à travers les roches sont considérables, et la navigation n'est pas moins impossible.

De Fangalla à Toukoto, la route traverse un plateau uniforme qui limite à 10 kilomètres environ le massif entre Bakhoy et le Bafing. La végétation est maigre (baobabs, rhats, karités, bambous sur les bords des marigots). Le sol est de nature argileuse, couvert de conglomérats ferrugineux.

En amont de Fangalla se trouve le barrage de Billy. C'est le même aspect qu'à Gouina. Cette chute présente une hauteur totale de 16 mètres environ. La rivière, large de 60 mètres, s'écoule entre deux murailles de grès noirs brûlés par le soleil.

De Toukoto à Goniokory, la route, passant sur la rive droite du Bakhoy, longe celui-ci d'assez près en courant sur le versant Sud des hauteurs qui le séparent de son affluent, le Ba-Oulé. Il y a quelques passages rocheux et le grand marigot de Kobaboulinda à franchir avant de parvenir à la capitale du Fouladougou, Goniokory.

Au-dessus de ce village, le Bakhoy, qui prend la direction du S.-E., roule ses eaux dans une gorge étroite et rocheuse (100 à 150 mètres de largeur) pendant 15 à 20 kilomètres. Ses rives présentent des parois verticales de 6 à 15 mètres d'élévation, formées de roches énormes qui semblent sur le point de se détacher du plateau.

A partir de Goniokory, la configuration spéciale de la vallée force les voies de communication à se diriger vers l'intérieur et à s'éloigner du Bakhoy. Les massifs rocheux, les hauts plateaux se succèdent, comme une série d'étages successifs, jusqu'au marigot de Sirinafata, où commence un immense plateau argileux qui descend en pente légère vers Kita.

En résumé, de Bafoulabé à Fangalla, de Fangalla à Kita, la vallée du Bakhoy présente, pour atteindre le Niger, une voie qui paraît supérieure à celle du Bafing et du Gangaran, suivie par Mage. Elle est plus courte, évite le massif du Gangaran et traverse une région qui, bien que peu habitée, l'est cependant plus que la contrée voisine. Le sol est très fertile. L'arachide, le beurre du Karité, la cire, l'ivoire formeront un jour des articles d'échange importants, lorsque ce vaste pays aura retrouvé, sous le protectorat de la France, la tranquillité nécessaire pour se livrer aux travaux de l'agriculture.

De Bafoulabé à Kita, en effet, la crainte des Toucouleurs paralyse les efforts des habitants, qui ne produisent que juste pour leurs besoins journaliers. Ce sont des Malinkés, appartenant à la branche des Kétas, qui habitent la région comprise entre la pointe de Bafoulabé et la rivière de Sidibé, frontière du Fouladougou.

Elle comprend :

Le Makadougou (pays de Maka, le fondateur de tous ces villages) s'étend depuis la pointe de Bafoulabé jusqu'à la montagne de Dokou. Très peuplée autrefois, cette contrée, qui possédait vingt-huit villages, détruits à l'époque des guerres d'El-Hadj, n'en compte plus que trois : Kalé, Niakalé-Ciraya, Tuba, avec une population maxima de 2,000 habitants.

Le Bétéa s'étend jusqu'au marigot de Kédougou-Kollé et renferme les villages de Touroukoto, Tintilla, Solinta, Sapaho, Soukoutaly, comprenant 2,500 habitants.

Le Farimboula, où existaient les nombreux villages des îles Fangalla, détruits par Alpha Ousman, l'un des lieutenants les plus redoutés d'El Hadj Omar, possède seulement le village de Badumbé, qui contient 350 habitants.

Après ce point habité, c'est un pays entièrement désert qui se présente pendant un espace de 85 kilomètres. De la pointe de Bafoulabé à Koré, premier village du Fouladougou, c'est-à-dire sur un parcours de 160 kilomètres, il n'y a que 4,850 habitants.

Le Fouladougou commence au gué de Toukoto et se termine au marigot de Kéniéko. Koré, Badougou, Ouokoro, Gassi, Goniokory, Berbala, dans les montagnes, Manambougou, sont les villages du premier Fouladougou. Ils comprennent une population maxima de 3,000 habitants.

Ce sont des Peuhls de la famille des Diakités, mélangés avec des Malinkès et des Bambaras, qui l'habitent.

Ils peuplaient autrefois tout le bassin du Bakhoy et du Ba-Oulé, couvrant de leurs villages le pays qui s'étend entre ces deux rivières; leurs troupeaux étaient nombreux et, au dire de Mungo Park, la contrée était riche et bien cultivée (1805). Les guerres d'El Hadj ont apporté ici comme dans tout le Soudan occidental des modifications profondes.

Le Fouladougou fut détruit, et ce ne fut que plusieurs années après, vers 1765, que ses débris essayèrent de se reconstituer, formant trois groupes séparés les uns des autres par des régions désertes.

Le village de Manambougou est le seul de tout le Fouladougou où l'on pratique l'islamisme. Partout ailleurs, la religion est nulle. « Dieu existe peut-être, me disait le frère de Donikoro, chef de Badougou; mais nous ne l'avons jamais vu. Morts, nous disparaissons pour toujours, abandonnant patrie et famille que nous ne devons plus revoir. La terre nous prend et nous garde. » Malgré des idées philosophiques aussi pratiques, les Peuhls ne dédaignent pas les gris-gris ou talismans. Au fond, ce peuple, dont le type remarquable se rapproche le plus de la race blanche, ne pense qu'à satisfaire ses appétits. Cultivateurs et chasseurs, les gens du Fouladougou ne cultivent et ne chassent que pour leurs besoins. Rarement ils vont porter quelques défenses d'éléphants à Kita pour les échanger au passage des caravanes contre les verroteries et les tissus; jamais, jusqu'à ce jour, ils n'ont produit assez d'arachides pour aller les vendre, et le coton, bien que très abondant, ne sert qu'à fabriquer les étoffes (pagnes) pour habiller les habitants. L'exportation est nulle et l'importation se traduit par quelques filières de perles fausses, des fusils à pierre, et quelques morceaux d'ambre que les femmes des chefs seuls possèdent.

Les boucles d'oreilles en or sont moins rares. Cet or vient de Bouré.

C'est à Manambougou que la mission a reçu l'accueil le plus hospitalier de la part du chef Lamin Sissé, marabout très influent qui a visité Sierra-Leone et Bakel. C'est également dans ce village que nous avons pu observer le type peuhl dans toute sa pureté. Parmi les jeunes filles accourues à notre rencontre, quelques-unes étaient d'une beauté parfaite, s'il est permis d'employer ce mot pour une femme de couleur. Une peau d'un noir très clair, un peu rougeâtre, une taille élevée et bien prise, des extrémités fines, un front large, un nez droit aux ailes peu développées, des lèvres minces, des dents d'une blancheur éblouissante, une saillie presque insensible des mâchoires, une démarche pleine de coquetterie, faisaient de ces jeunes filles des types presque européens. Leur costume se composait d'une pièce de cotonnade blanche rayée de bleu, enroulée autour de leur ceinture et tombant jusqu'à hauteur des genoux, un collier de verroterie entourait leur cou et un anneau d'or brillait à leur oreille droite. Leurs cheveux, à peine laineux, formaient deux longues tresses de chaque côté des tempes et une bandelette de cuir sur laquelle on avait cousu des coquillages (cauris) ceignait leur front.

De Bafoulabé à Kita, les habitants attendent avec impatience l'arrivée des Français. Dans le Fouladougou, bien que les villages soient pauvres, ils n'en sont pas moins rançonnés presque chaque mois par les cavaliers toucouleurs de Kouroundingkoto et de Guettala. Son alliance avec nous assure la tranquillité à ce pays et permettra à ses habitants, race travailleuse et âpre au gain, de produire et de s'enrichir.

III.

De Kita au Niger.

Le 20 avril, la mission du haut Niger arrivait à Makandiambougou, le village le plus important du pays de Kita. Un mois auparavant, M. le capitaine Marchi, commandant du poste de Bafoulabé, avait, en compagnie de quelques tirailleurs, poussé une pointe hardie dans cette région pour nous annoncer. Avant cet officier, Mage et le docteur Quintin furent les seuls Européens qui visitèrent cette contrée en 1864. Mungo-Park, en 1805, après avoir traversé le Bakhoy

à Goniokory, s'était dirigé vers l'Est, laissant Kita dans le Sud et ayant Bengassi pour objectif.

Ce pays est enclavé dans le Fouladougou. Il commence non loin de Manambougou au marigot de Kénieko à l'Ouest; il est borné à l'Est par le Badingho ou Bani-Oulé; au Nord et au Sud, ses limites ne sont pas nettes. Il se confond au Nord avec le territoire du Fouladougou compris entre le Bakhoy et le Ba-Oulé, pays inhabité; au Sud, avec le Birgo, dont la capitale Morgoula fait sentir son influence à Makandiambougou.

Il existe actuellement quinze villages placés autour du massif montagneux qui donne son nom au pays. La direction générale de la montagne est Nord-Sud. Elle a une longueur de 8 kilomètres et une hauteur de 270 mètres au-dessus de la plaine, qui est à 250 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les villages les plus nombreux sont au pied du versant oriental, et parmi eux se trouve Makandiambougou où réside Tokonta, l'homme le plus influent de la région. Makhadougou, le vieux chef du pays, habite Nahalla.

Mage dit, dans la relation de son voyage, que « la montagne de Kita est un massif granitique isolé ». Je ne saurais me ranger à l'avis de l'illustre voyageur. La montagne de Kita est formée par des assises de grès de différentes couleurs (les grès jaunes, blanchâtres et rougeâtres dominent); dans quelques endroits, l'enveloppe extérieur du grès est noirâtre, mais l'intérieur est blanc. L'action érosive des pluies torrentielles de l'hivernage a creusé des fissures, des angles rentrants et a fait écrouler des blocs énormes. Non loin de Boudovo, des masses de grès se soutiennent encore par des miracles d'équilibre. Ceci s'explique par l'action des eaux sur les couches horizontales des grès. Ces roches sont bientôt érodées, les parties molles délayées; la couche la plus dure résiste, pour tomber bientôt, faute de support.

La végétation est très pauvre sur la montagne qui est accessible par son versant Est, et présente une muraille à pic sur le versant Ouest.

M. Vallières et le docteur Tautain, qui en firent l'ascension, ne trouvèrent ni champs cultivés, ni citernes remplies d'eau. Il est vrai que nous étions en pleine saison sèche. La température minima pendant tout le séjour (du 20 au 27) a été de 29 degrés à six heures du matin; baromètre, 730; la température maxima, de 40 degrés à

trois heures; baromètre, 728. Ces deux observations ont été faites le 22 avril. Il n'est pas étonnant que l'évaporation des eaux se soit produite.

Nulle part, nous n'avons rencontré de la pierre à chaux; nulle part, des fossiles.

Le village de Makandiambougou est situé à la partie Nord d'un immense cirque, à l'entrée d'une gorge, au pied même du massif de Kita (Kita-Krou). Une plaine très grande, peu boisée, s'étend au sud du village. Elle est traversée du Nord au Sud par un marigot desséché en dehors de la saison d'hivernage. Le sol de la plaine est composé d'une terre meuble, brunâtre (couche peu épaisse), reposant sur une couche d'argile profonde. La pente générale va de la montagne au marigot sur les bords duquel se trouvent des rizières. Tous les vents, sauf ceux de Nord-Ouest, font sentir leurs effets dans la plaine.

La période dangereuse, pendant laquelle les maladies paludéennes existent, ne doit pas durer longtemps. Il est probable que les mares et le marigot doivent être rapidement desséchés à cette altitude et dans cette plaine exposée aux vents si fréquents du Nord, Nord-Est et Est.

D'un autre côté, la hauteur de Kita, au-dessus du niveau de la mer, est une condition favorable. On sait que les maladies ont comme les hommes leurs habitats, et qu'à une hauteur déterminée elles ne trouvent plus un milieu facilitant leur développement.

Pendant l'hivernage, au dire des habitants, les fièvres se montrent assez souvent; pendant la saison sèche, laissant de côté les maladies des yeux qui sont très fréquentes chez les indigènes, l'état sanitaire général est bon.

Il n'y a pas d'écart brusque de température. En résumé, ce pays me paraît relativement salubre.

Le pays de Kita est habité par des Malinkés; mais un grand nombre de Peuhls de Fouladougou sont venus se mêler aux habitants. La population est de 7,000 à 8,000 personnes. Chaque chef est maître de son village; le président des Palabres est le vieux Makhadougou; mais l'homme le plus écouté est Tokonta, Mandingue d'origine, appartenant à la famille des Kétas, dont les membres sont chefs des pays compris entre le Birgo et le Niger.

C'est la position de son village, mieux encore que ses capacités personnelles, qui a fait la fortune de ce chef.

Makandiambougou, en effet, est le point central par lequel passent toutes les caravanes. Placé sur la grande route qui va de Nioro à Mourgoula, au Manding et au Bouré, ce village est constamment et forcément en relation avec les gens de Montaga, chef de Nioro, et de Bassirou, chef de Koniakary, tous deux frères du roi de Ségou.

Tokonta ne peut donc moins faire que de subir l'influence des Toucouleurs qui passent chez lui, lui font des cadeaux, lui achètent des vivres et rehaussent son influence. C'est en cet endroit que viennent aboutir les routes qui vont à Bamako par le Bélédougou et les chemins qui conduisent au Gangaran et à Bafoulabé par le Fouladougou.

C'est donc un point stratégique de premier ordre.

Mage place Makandiambougou par 13°2′56″ nord, altitude observée; 11°44′34″ ouest, longitude estimée.

Les productions du pays sont les mêmes que dans les régions traversées depuis notre départ du haut Sénégal.

Ce ne fut que le 26, après une longue négociation, que Tokonta consentit à signer le traité qui plaçait son territoire sous la protection de la France, et lui cédait un emplacement pour y construire un poste fortifié.

Le 27 avril, M. Piétri arrivait après avoir reconnu le Bakhoy n° 2, de Mage. Le soir même, nous partions pour Bamako, en nous dirigeant vers les Bélédougou, Tokonta n'avait pu nous donner des guides; Abdaramane, qui nous avait décidés à prendre cette route, nous en procura dans un village voisin, appelé Goubanko, habité par des Malinkés et des Bambaras.

M. Galliéni envoya M. Vallière, avec quelques hommes d'escorte, saluer l'almami de Mourgoula et lui expliquer notre passage dans un pays ennemi des Toucouleurs. Il devait ensuite nous rallier à Bamako, par la vallée du Bakhoy.

Partis le 27 avril du pays de Kita, nous avons gagné, en passant sur des immenses plateaux couverts de conglomérats noirâtres et de blocs de grès, la rive gauche d'une rivière importante, qui est le Bakhoy n° 2 de Mage au Ba-Oulé. « A l'endroit ou je traversai le Bakhoy, dit Mage, dans sa route sur le Kaarta, il recevait de l'Est un affluent. » Je crus avoir trouvé la solution d'un problème géographique et avoir un troisième affluent du Sénégal. Mais quand je

questionnai les gens qui nous accompagnaient, ils me dirent que cette rivière sortait du Niger. C'était évidemment une erreur. Je demandai le nom de ce cours d'eau qu'on me dit s'appeler Ba-Oulé. Mais d'où sortait-il ? Enfin, j'appris que ce n'était qu'une branche du Bakhoy qui formait une petite île. S'il venait plus de l'Est que le Bakhoy et parallèlement à lui, on le traverserait en allant de Bengassi au Niger.

M. Piétri, qui fit un crochet pour explorer l'affluent signalé par Mage sous le nom de Bakhoy n° 2, dit que la vallée en est magnifique, mais que c'est un ruisseau où il y a plus de pierres que d'eau. Il s'appelle Ba-Oulé ou Babilé, il vient du Kaarta et reçoit à gauche une autre rivière du nom de Badingho. (Paul Bourde : « La France au Soudan », *Revue des Deux Mondes*.)

Je cite l'opinion de Mage et celle de M. Piétri avant de donner des renseignements positifs que nous devions obtenir plus tard.

Je dirai tout d'abord que le Ba-Oulé ne vient pas du Kaarta, car Mage et Quintin, qui ont traversé et étudié cette région, n'auraient pas manqué de signaler le fait ; le Ba-Oulé vient de l'est, des montagnes du Manding, et nous devions le traverser quelques jours plus tard.

Cette rivière, près de laquelle nous venions d'arriver, serait appelée Badingho ou Balindingho d'après M. Piétri : je croirais plus volontiers qu'elle s'appelle le Bengassi-Koni (marigot de Bengassi), ou mieux le Bani-Oulé ou Ba-Blé (petit fleuve rouge, Ba-Oulé voulant dire fleuve rouge), comme me l'ont assuré les fils du chef de Kita. Quoi qu'il en soit, ce grand marigot, qui prend sa source dans le massif montagneux du Birgo, non loin de Mourgoula, va former un troisième bafoulabé ou confluent en se réunissant au vrai Ba-Oulé ou Babilé, non loin de Guettala, dans le Kaarta-Biné, à la frontière du Fouladougou.

Le Ba-Oulé, qui vient de l'est, est un véritable affluent du Sénégal et ne se confond nullement avec le Bani-Oulé ou Bakhoy n° 2, ainsi que Mage le croyait. Grossi par les eaux du Bani-Oulé et de quelques grands marigots venus du Kaarta, tels que le Baradi-Keni et le Ouassa-da, le Ba-Oulé va se réunir au Bakhoy non loin, mais en amont, de Fangalla.

C'est sur la rive gauche du Bani-Oulé, au milieu d'une superbe forêt de ficus et de kaïl-cédrat, que nous avons campé. Les berges

sont très élevées, ce qui indique combien la crue doit être considérable pendant la saison des pluies, ainsi que le peu de pente du terrain. Les rives sont formées par de l'argile jaunâtre. Le lit du marigot, couvert d'une nappe d'eau de $0^m,50$, est composé de sable et de quelques dalles de grès à surface extérieure noire. Nous étions à 25 kilomètres de Kita.

Le 28 au soir, nous campions devant le tata de Maréna. Bien que de race peuhle, les habitants du deuxième Fouladougou ont les mœurs et le langage des Bambaras du Bélédougou. Formé par huit villages indépendants les uns des autres, ne payant en outre aucune coutume, pas plus au roi de Ségou qu'à leurs voisins, les Bambaras ou Bamanas (c'est Bamana dans la langue du Bélédougou et en Malinké), le pays vit assez paisiblement du produit de la chasse et de la culture du sol (mil, arachides, riz). Je crois cependant que les habitants penchent plutôt du côté des gens du Bélédougou, dont leurs habitudes les rapprochent, que du côté des Toucouleurs d'Ahmadou. J'estime à 3,000 habitants la population de cette contrée.

Le deuxième Fouladougou est un pays montagneux. Les vallées sont très boisées. L'arbre à beurre domine et sera un jour pour cette contrée une source de richesses, lorsque l'industrie utilisera son fruit pour la fabrication des savons.

Le 3 mai, nous étions à Kondou. Ce village, ami du Bélédougou, n'est qu'à 3 kilomètres du Ba-Oulé ou Babilé, sur la rive droite duquel nous campions le soir même, après avoir fait franchir sans difficulté cette rivière à notre convoi, malgré l'élévation des berges.

Le Ba-Oulé prend sa source à quelques heures de marche de Bamako, ainsi que je devais l'apprendre quelques jours plus tard d'un habitant de Sidi-Sibi, dans le Manding.

Il communiquerait avec une grande mare appelée Debou, laquelle mêlerait, grâce à un marigot très grossi pendant l'hivernage, les eaux du Ba-Oulé avec celles du Niger ou Dioliba.

Il est donc positif que le bassin du Sénégal est relié au grand fleuve du Soudan. Le Ba-Oulé doit avoir une largeur de 60 mètres en cet endroit. L'eau était très basse. La hauteur des berges mesurait 10 mètres environ. Le lit de la rivière était formé par du sable duquel émergeaient quelques blocs de grès.

Nous n'avions fait que passer à Kondou. Une fois sur la rive droite du Ba-Oulé, nous entrions dans le Bélédougou qu'Abdaramane

se flattait de nous faire traverser sans encombre. Dans la nuit du 3 au 4 mai, les guides de Goubanko s'éloignèrent sans nous avertir. M. Piétri partit le 4 mai quelques heures avant nous, afin de nous éclairer la route de Guissoumalé où nous le retrouvions à onze heures du matin. Quelques rares habitants se trouvaient en dehors du tata. Le chef reçut froidement M. Galliéni et l'admit avec une grande difficulté dans l'intérieur du village. Il était évident que nous arrivions dans un pays indisposé contre nous, sinon hostile.

Le village de Guissoumalé ou Djidjana est petit, 300 habitants environ; placé au milieu d'une large vallée, il est entouré de lougans où poussent le maïs, le mil et le coton. Le tata est en mauvais état et ne résisterait pas longtemps à une attaque. Pas de rivière aux environs; puits nombreux dont l'eau est un peu lourde. Je pus donner mes soins à quelques malades (maladies des yeux, affections cutanées), mais je rencontrais chez eux une grande méfiance.

Malgré la fatigue de nos animaux et les plaies qui les couvraient, nous partîmes le 5 au matin pour Ouoloni, guidés par des Bambaras du Bélédougou. A côté du village, qui peut avoir 500 habitants, se trouve un tata en ruine. La réception du chef fut plus que réservée.

M. Piétri, accompagné d'Alpha Sega, premier interprète de la mission, d'Abdaramane et de deux hommes, nous avait précédés pour nous annoncer et nous renseigner sur la route. Il avait continué son chemin sur Bamako, nous laissant une lettre où il parlait du bon accueil qu'il avait reçu et nous recommandant deux indigènes qui devaient nous conduire au village prochain, Guinina.

Le fils du chef de Ouoloni, qui devait nous accompagner, refusa au dernier moment. Le 6 au matin nous partions; M. Galliéni laissait le Dr Tautain, un interprète et une dizaine de tirailleurs pour veiller sur une quarantaine de charges que nos ânes ne pouvaient plus porter; le nombre des animaux valides diminuait tous les jours par suite des plaies et de la fatigue. Après une route très dure à travers un pays coupé de marigots, où il fallut construire des ponts provisoires au moyen de fascines, et après avoir gravi des montagnes escarpées, couvertes de blocs de grès roulés, au milieu desquelles notre convoi était arrêté à chaque instant, nous arrivâmes sur un haut plateau d'où l'on apercevait un panorama admirable. Une vallée immense était devant nous, du côté de l'est. De nombreuses

collines qui semblaient parallèles la couvraient, et à l'horizon on distinguait une chaîne élevée, se découpant nettement sur le ciel bleu; c'étaient les montagnes du Manding, les Manding-Krou, d'après le guide; derrière ces montagnes coulait le Djoliba !

Nous descendîmes dans la vallée, couverte par une forêt de karités (arbre à beurre) et nous fîmes halte au marigot de Tenguéré, où des forges abandonnées indiquaient la présence d'un ancien village.

A peine arrivés au campement, tous les âniers et les tirailleurs repartirent pour Ouoloni chercher les bagages que nous avions laissés. — Il ne fallait plus songer aux animaux, la route était réellement impraticable pour eux.

Dans l'après-midi, nous reçûmes la visite du chef d'un petit village voisin, accompagné d'une suite nombreuse. Ils avaient l'air profondément surpris de tout ce qu'ils voyaient. Rien dans leur aspect ne dénotait des gens hostiles; ils nous firent promettre de passer chez eux, nous assurant une bonne réception; mais leur pays n'était pas sur la route de Guinina et nous avions hâte d'avoir des nouvelles de M. Piétri et de marcher rapidement sur le Niger.

Le 7 au matin, M. Galliéni me priait de partir avec les âniers et quelques tirailleurs pour conduire une partie des bagages au village de Guinina, distant de 8 kilomètres d'après l'estime du guide. Quant à lui, il devait rester au campement pour surveiller le reste, avec les spahis, en attendant l'arrivée du Dr Tautain, venant de Ouoloni. Parvenu à Guinina, je devais renvoyer les ânes, donner si c'était possible des nouvelles de Piétri et attendre mes compagnons dans un bon campement, un peu éloigné de l'enceinte du village. En route, je rencontrai trois Bambaras, dont l'un nous avait servi de guide depuis Ouoloni. Ils m'assurèrent que la plus vive fermentation régnait dans le pays; que les Griots parcouraient tous les villages appelant les Bambaras aux armes, et que le jour même nous serions attaqués avant de parvenir à Guinina, où déjà un grand nombre de guerriers se trouvaient réunis. Ils conclurent en m'engageant à retourner sur mes pas pour rallier mes compagnons.

Je les priai d'aller à notre campement, et de raconter tous ces détails au chef de la mission, puis je continuai ma route à travers un pays magnifique, très boisé, et j'arrivai sans encombre en vue du tata de Guinina, devant lequel se trouvait un grand nombre de Bambaras sans armes. Arrivé à la porte du village, un indigène me dit

qu'il avait l'ordre du chef de me conduire à l'endroit qui nous était désigné pour camper. C'était à 600 mètres environ des murs du tata, dans une plaine immense, bornée au nord par une chaîne de collines, et à proximité d'un grand marigot qui coupait la route du côté de l'est. Je fis déposer les bagages au pied d'un magnifique kaïl-cédrat et je retournai au village avec mon interprète, afin de saluer le chef, et l'informer de l'arrivée de M. Galliéni. On me fit arrêter à 100 mètres de l'enceinte et le frère du chef vint à ma rencontre. J'accomplis ma mission, en lui faisant part de mes regrets de ne pas être reçu par le chef du village que j'aurais voulu saluer. — Je lui demandai, en terminant, si M. Piétri n'avait pas laissé une lettre. Il me répondit qu'il n'en savait rien, qu'il allait s'en informer; à son retour, il me répondit que M. Piétri n'avait fait que passer à Guinina, que son frère ne l'avait pas vu et qu'il était très mécontent de ce qu'un blanc avait osé traverser son pays sans le voir et sans lui faire un cadeau.

Revenu au camp, je renvoyai les âniers, avec une lettre pour M. Galliéni, dans laquelle je l'informai de l'attaque qui nous menaçait et de la mauvaise réception du chef du village.

Je fis charger les armes et recommandai au brave sergent des tirailleurs la plus grande vigilance.

Guinina est un grand village, entouré par un tata solide et placé dans une plaine qui lui permet de voir venir l'ennemi de loin. Il a une population de 700 à 800 habitants. Son chef Bandiougou, de la famille des Diara, est un homme âgé, très fin et dont l'influence est considérable dans le Bélédougou. C'est lui qui préside tous les palabres où les intérêts généraux de la nation bambara sont en jeu, et c'est l'ennemi le plus acharné des Toucouleurs. Autour de Guinina, il y a des lougans très étendus où l'on cultive le mil et les arachides. J'ai aperçu quelques troupeaux de bœufs.

Les Bambaras du Bélédougou sont en général d'une taille élevée et bien prise; leurs traits sont durs, leur nez est peu épaté, les lèvres sont assez fines; quelques-uns ont la barbe longue au menton. Les joues sont glabres, la moustache est rasée ou coupée. Le prognathisme varie; très faible chez les vrais Bambaras, il augmente s'il y a un mélange de sang mandingue ou malinké. On retrouve chez eux des Pouls très purs. Les cheveux sont laineux mais longs. Le crâne est dolicocéphale. — La dentition est belle; souvent les incisives

supérieures sont arrachées. Le système pileux est nul sur la poitrine et très rare sur les jambes. Les mollets sont plus vigoureux que ceux des Ouolofs et du nègre en général. La couleur de la peau est d'un noir clair, un peu rougeâtre.

Les femmes rappellent celles du Fouladougou ; elles ont le même costume et les mêmes ornements.

MM. Galliéni et Tautain arrivèrent l'après-midi. Le campement fut militairement installé. Mes craintes au sujet de l'hostilité des Bambaras étaient partagées par mes deux compagnons. Le Dr Tautain avait été suivi par des hommes armés depuis Ouoloni jusqu'aux environs de Tenguéré. Tout annonçait une attaque prochaine.

Vers les cinq heures, j'accompagnai M. Galliéni dans sa visite à Bandiougou. Il nous refusa l'entrée du tata et nous reçut en dehors du village, sur la place des palabres, à côté du tombeau de l'ancien chef de Guinina, le seul monument funèbre que j'aie jamais vu dans mon voyage, les Malinkés et les Bambaras ayant coutume d'ensevelir simplement leurs morts dans une fosse qu'ils recouvrent, en général, de bois épineux pour éloigner les hyènes.

M. Galliéni annonça au chef de Guinina le but de notre mission. Il lui dit que nous allions à Bamako, où l'un de nous devait résider; que bientôt l'on construirait des routes qui faciliteraient le passage des caravanes, que l'on élèverait des postes fortifiés pour protéger les Bambaras du Bélédougou contre les incursions de leurs ennemis les Toucouleurs. Il ajouta que le gouverneur du Sénégal, qui avait rasé la tata de Sabouciré et tué son chef Niamody, roi du Logo, ne pouvait être l'allié du roi de Ségou. Avec l'amitié et la protection des Français, les Bambaras jouiraient bientôt d'une paix profonde et verraient leur richesse nationale s'accroître.

Le chef de Guinina répondit : « C'est la seconde fois que j'entends ce que tu viens de me dire. Un jour, El Hadj Omar a traversé notre pays; comme toi, il nous fit des cadeaux, nous dit que nous étions pauvres et incapables de nous défendre. Il nous promit son amitié et sa protection. Le lendemain, les Bambaras étaient les esclaves de Ségou, et tous les villages anéantis. Il fallut nous réfugier dans les montagnes. Depuis cette époque nous luttons, et aujourd'hui nous venons de montrer, en prenant Guigné, que nous n'avions plus peur des Talibés d'Ahmadou. Qu'est-ce qui nous garantit que les Français ne se conduiront pas comme les Toucouleurs d'El Hadj ? Du

reste, vous traversez mon territoire pour aller porter de riches cadeaux à Bamako, dont le chef est sous mes ordres, et vous devez ensuite aller à Ségou-Sikoro. Je crois que vous êtes des ennemis. Abdaramane, qui accompagnait le blanc qui est passé l'autre jour, ne m'a rien dit. Je suis le chef du pays et je saurai vous empêcher d'aller plus loin ! »

M. Galliéni fit son possible pour dissiper les méfiances du chef, et lui annonça notre départ pour le lendemain en lui demandant un guide.

Nous passâmes la nuit sur le qui-vive et le fusil à la main. De nombreux feux étaient allumés non loin du tata, à la lueur desquels nous apercevions des groupes armés. Une grande agitation régnait dans le village. Des guerriers arrivant en grand nombre à Guinina nous étaient signalés par nos factionnaires. Des âniers bambaras, qui avaient réussi à s'approcher du village, vinrent nous annoncer que l'attaque était imminente, et que Badiougou faisait battre le tamtam de guerre.

C'est ainsi que nous passâmes la nuit. Il fit une légère tornade et notre guide Abdoulaye, Bambara de Dama, partit à la faveur de l'obscurité pour rejoindre M. Piétri, à Bamako, et l'informer de notre situation.

Un vieux Bambara de Guinina, à la physionomie bienveillante et qui n'avait pas quitté notre camp depuis notre arrivée, s'offrit pour conduire Abdoulaye par des sentiers connus de lui seul.

Le lendemain, le vieillard revenait, nous disant qu'il avait accompagné notre guide jusqu'au village de N'Diango, d'où son frère l'avait conduit à Bamako. Ils avaient dû y arriver au point du jour.

Nous devions apprendre plus tard la fin tragique de notre fidèle Bambara.

Le 8 mai, à une heure de l'après-midi, après avoir envoyé un cadeau au chef de Guinina, nous prîmes la route de Dio. Déjà la tête du convoi s'ébranlait, lorsque nos spahis, que M. Galliéni avait envoyés en éclaireurs, vinrent nous dire qu'une très forte embuscade nous attendait au passage du marigot, et qu'ils avaient vu plus de 1000 Bambaras.

L'ordre fut donné immédiatement d'arrêter la colonne et de se former en carré.

Lorsque les habitants qui étaient devant le tata s'aperçurent que

nous ne partions plus, ils rentrèrent dans le village, et nous vîmes bientôt sortir une colonne de 200 guerriers, se dirigeant à la file sur notre campement. En tête marchait un Bambara de haute stature, tenant à la main l'extrémité d'une queue de bœuf.

Une certaine agitation régna parmi nos hommes à la vue des Bambaras. M. Galliéni me pria d'aller en avant avec un interprète et de demander aux hommes de Guinina ce qu'ils voulaient, leur enjoignant de ne pas pénétrer en armes au milieu de nous.

Le chef de la colonne me dit : « que Badiougou avait pensé que nous ne partions pas parce que nos ânes ne pouvaient emporter nos bagages, et qu'il venait se mettre à notre disposition avec ses gens. Il ajouta que le désir du chef du village était de nous voir partir immédiatement, parce que la population craignait de nous voir brûler Guinina avec nos canons. » Nous avions quatre espingoles d'embarcation.

Je vins transmettre ces paroles à M. Galliéni, qui me pria d'aller trouver Badiougou et de lui dire que nous partirions le lendemain matin, s'il nous donnait un de ses parents pour nous conduire.

Je partis sans armes, accompagné de l'interprète Alassane de Thiama, chef de convoi de Mamadou Coumba, interprète qui m'était absolument dévoué. Ibrahima, fils du chef de Kita, se joignit à nous. Arrivés à peu de distance de la place des Palabres, les guerriers bambaras voulurent porter la main sur moi pour me traîner devant le chef. Ils paraissaient exaspérés. Mes gens me firent un rempart de leur corps et je pus parvenir à l'endroit où se trouvait Badiougou, entouré des notables du village. Des hommes armés arrivaient de toutes les directions. Tous étaient furieux, et un malheureux habitant de Bamako, que l'on soupçonnait d'être notre espion, fut, sous mes yeux, frappé de plusieurs coups de poignards et entraîné tout sanglant dans les cachots de Guinina.

Je ne reproduirai pas ici le long palabre qui eut lieu : le discours du vieux Badiougou, véritable réquisitoire contre nous, et les hurlements frénétiques des Bambaras, qui demandaient notre mort. Ma réponse, énergiquement traduite par Mamadou Coumba, ne fit pas grande impression et le chef défendit même à mon interprète de continuer, disant qu'il ne pouvait laisser parler un Toucouleur ; il pria Thiama, Bambara du Kaarta, de le remplacer.

Je repris la parole, disant « que j'étais un ami de la nation bam-

bara, que Dama, l'ancien roi de Kaarta, chez lequel j'avais vécu quelque temps, m'avait appris à les connaître et m'avait autorisé à me servir de son nom auprès des chefs du Bélédougou. La maladie seule avait empêché Gara Monciré, son frère, de nous accompagner dans notre voyage. Je terminai en leur disant que nous allions à Bamako et que nous ne franchirions pas le Niger pour aller à Ségou, ainsi qu'on le leur avait dit. Ils devaient me croire, puisque, désigné pour habiter au milieu de leurs voisins, on pourrait toujours me demander compte de ce que j'aurais avancé. Puisqu'ils craignaient une attaque des blancs, je m'offris comme otage jusqu'au moment de notre départ de Guinina. Ma tête répondrait des actes de mes compagnons. »

Je compris, au sourire du chef des griots, que j'avais touché juste. Le vieux Badiougou, en effet, me dit qu'il prenait acte de ma déclaration et qu'il comptait nous voir partir le lendemain matin. Il me laissait retourner auprès de mes compagnons, confiant dans ma parole.

Je m'empressai de venir rendre compte de ma mission à M. Galliéni, qui veillait à organiser notre camp en vue d'une attaque. Nous ne dormîmes pas de toute la nuit, écoutant les rumeurs et les cris qui nous arrivaient de Guinina, où se trouvait enfermée une véritable armée.

Le 9 mai, après avoir laissé en dépôt chez le chef une grande partie de nos bagages que nos ânes ne pouvaient pas emporter, nous prîmes la route de Dio, sous la conduite d'un habitant de Guinina, guerrier à l'aspect farouche.

Nous parvînmes sans accident au village, où le chef N'Touo, parent de Badiougou, nous fit une réception meilleure et remit à M. Galliéni une lettre dans laquelle M. Piétri lui annonçait l'accueil affectueux qu'il avait reçu à Dio et son départ pour Bamako. Il nous disait que la route était libre jusqu'au Niger, à travers une population sympathique.

Notre camp fut dressé, à 500 mètres des murs du village, sur un plateau déboisé, à 300 mètres environ d'un marigot assez large qui barrait la route de Bamako. Nous étions bien placés en cas d'attaque et nous avions de l'eau en abondance tout près de nous. Notre tente s'élevait, abritée par un karité gigantesque et un superbe benténier. Dio était sur notre gauche, un peu en avant. Sur notre droite, à l'est,

coulait le marigot, qui venait du nord, où l'on apercevait une chaîne de collines. Derrière nous, à 300 mètres, commençaient les hautes herbes.

Le village de Dio est considérable. Placé, comme Guinina, dans une plaine couverte de lougans, il est protégé par un tata solidement construit qui entoure toutes les cases du village. Toute la population (600 habitants environ) vit derrière les murailles. Nous n'avons aperçu que quelques femmes. Depuis le moment de notre arrivée, mères et enfants ne sont plus sortis du tata. Des puits nombreux existent dans le village. L'eau du marigot, que nous buvions, avait un goût ferrugineux très prononcé et donnait une couleur noire à notre vin.

La nuit se passa tranquillement. Le lendemain 10, aucune nouvelle de M. Piétri ni d'Abdoulaye ne nous était parvenue. Nous n'avions plus que pour neuf jours de vivres, nos animaux étaient épuisés et le chef N'Touo refusait de nous donner des guides, à moins de les payer avec de la *guinée-filature*, dont nous n'avions plus.

M. Galliéni, voulant à tout prix savoir ce qu'était devenu M. Piétri et quelles étaient les dispositions du Bamako à notre égard, m'offrit de partir pendant la nuit pour essayer d'atteindre le Niger et de revenir à la tête des guerriers de Biramon Niaré pour lui prêter main-forte en cas de besoin.

Le vieillard qui avait déjà servi de guide à Abdoulaye, s'offrit à me conduire à l'insu du chef de Dio. Il demandait 50 francs payables d'avance, ne nous cachant pas qu'il jouait sa tête pour nous être utile. On lui compta l'argent, puis, en attendant le départ, il retourna au village pour savoir, disait-il, ce qui se passait et pour dérouter les soupçons, qui ne manqueraient pas de naître, s'il restait trop longtemps au milieu de nous.

Le soir, à 9 heures, par une nuit noire, je partis, accompagné de Madamou Coumba et de Yoro Kahn, mon domestique, qui conduisait mon cheval par la bride. Barca, brigadier de spahis, et mon ordonnance, le Bambara Malal Demba, voulurent me conduire jusqu'à une certaine distance du campement.

Nous faisions route au sud. Après dix minutes de marche, nous étions au milieu des hautes herbes. Le guide s'arrêta, nous disant qu'il allait voir si le chemin était libre. Il avait aperçu des cases

devant nous et voulait les reconnaître. Il nous rejoindrait bientôt. Madamou Coumba lui dit qu'il eût à ne pas bouger et qu'il trouvait étonnant qu'il voulût nous faire passer au milieu de quelques cases isolées, lorsque la route était libre sur la gauche. Le guide s'entêta, puis finit par rebrousser chemin, disant qu'il allait nous conduire par une autre route. Nous laissâmes le camp sur notre gauche et nous prîmes la direction de l'est. Cette fois, c'était la route du Dioliba. Nous traversâmes un marigot profond, puis appuyant sur la droite, nous arrivâmes dans un sentier encaissé ; il nous fallut franchir un deuxième marigot (que je fus étonné de rencontrer si vite) et nous nous trouvâmes en pleine forêt. Madamou Coumba marchait derrière le guide, le canon de son fusil braqué sur lui. Je venais ensuite suivi par Yoro. Depuis longtemps, Barca et Malal s'étaient éloignés. Tout à coup, j'entendis distinctement du bruit sur ma droite et crus voir deux formes humaines qui disparaissaient dans les herbes. A ce moment, mon guide se retourna, me disant d'enlever mes bottines pour ne pas faire de bruit et de vouloir bien l'attendre. Il s'élança immédiatement sur la droite, mais Mamadou lui saisit le poignet et l'arrêta. J'eus beaucoup de peine à l'empêcher de le tuer sur-le-champ.

Je calmai mon interprète et je dis au guide que sa demande était ridicule et que mon cheval, qu'il m'avait assuré que je pouvais amener, nous trahirait toujours par le bruit de son sabot. Je lui promis la vie sauve, s'il nous confessait la vérité ; le vieux Bambara, tout tremblant, ne voulut rien répondre. Je lui donnai l'ordre de retourner au campement, l'avertissant qu'au premier cri je lui couperais le cou.

Nous le prîmes, Mamadou et moi, chacun par une main et peu d'instants après nous étions devant la tente où dormaient mes compagnons. Je m'aperçus alors que le guide m'avait fait traverser deux fois le même marigot et qu'il m'avait reconduit au point où il avait voulu m'abandonner une première fois.

J'éveillai M. Galliéni. Depuis quatre jours, ni lui ni moi n'avions fermé l'œil. Je lui racontai les motifs qui m'avaient engagé à revenir, ma conviction absolue que le guide était un traître et lui demandai ses ordres à son sujet. Il me pria de laisser le guide en liberté, ajoutant que le lendemain matin de bonne heure je pourrais repartir. Il me priait de le laisser dormir, étant brisé de fatigue. Je fis relâcher

mon Bambara et envoyai mes deux hommes goûter un repos dont ils avaient grand besoin.

Je ne dormis pas une minute. Je fis de nombreuses rondes autour du camp et au point du jour j'éveillai le chef de la mission pour lui annoncer mon départ, coûte que coûte, pour Bamako.

On chercha le guide qui était retourné au village. Il ne revint qu'à huit heures.

M. Galliéni me pria d'attendre notre arrivée au village voisin de N'Diango d'où je partirai pour rejoindre M. Piétri. Il tenait expressément à me voir voyager de nuit. En outre, le chef de Dio, mécontent du cadeau qu'on lui avait fait, refusait des guides et le vieux Bambara pourrait nous être utile pour conduire la mission à la prochaine étape. Je renouvelai énergiquement mes craintes au sujet du guide, mais M. Galliéni me fit observer, avec raison, que nos vivres s'épuisaient, que nous n'avions personne pour nous diriger et qu'il fallait profiter de la bonne volonté de ce vieillard pour nous rapprocher du Niger.

Le 11 mai, à une heure précise, nous quittions notre campement. Tout était silencieux dans la plaine de Dio. M. Galliéni avait envoyé Sadioka, sergent des tirailleurs et quelques hommes pour reconnaître le passage du marigot et s'assurer qu'il n'y avait rien de suspect aux environs.

En tête marchait le guide, suivi de Thiama et de Barca, puis derrière eux venait le chef de la mission et moi. Derrière nous s'avançait le convoi protégé par les tirailleurs et les spahis.

Après avoir franchi le marigot, le guide appuya sur la droite dans la direction des hautes herbes. A ce moment, Mamadou Coumba vint en courant avertir M. Galliéni que la route véritable était sur la gauche ; il tenait le fait de la femme d'Abdaramane, jeune négresse qui avait traversé ce pays quelques années auparavant et qui voyageait avec nous. Le vieux Bambara soutint que la route était à droite et voulut s'élancer vers les broussailles. Il en fut empêché par Barca, notre brigadier, qui menaça de le tuer. Nous appuyâmes à ce moment sur la gauche dans la direction d'un tata en ruines que nous apercevions à 100 mètres de nous. A l'instant précis où nous tournions le dos aux hautes herbes, une fusillade terrible éclata et le cri de guerre des Bambaras retentissait de tous les côtés. Nous entrâmes dans les ruines, vestiges de l'ancien village de Dio détruit par les

Toucouleurs, et après avoir fait décharger les quelques ânes qui avaient pu arriver, nous nous précipitâmes, sur l'ordre de M. Galliéni, au-devant des Bambaras pour chercher à dégager le Dr Tautain.

Le Dr Tautain, spahis et tirailleurs se conduisirent d'une manière admirable. Mais ce fut dans le marigot que nos pertes les plus sérieuses eurent lieu. Effrayés par la fusillade, les animaux se précipitaient dans la rivière, et s'empêchaient mutuellement d'avancer. Le docteur Tautain, qui était descendu de cheval, pour combattre à pied, épuisa toutes les cartouches de son revolver et vit tomber autour de lui un grand nombre de nos muletiers.

Son cheval s'échappa et fut pris immédiatement par nos ennemis, ainsi que celui du brave Samba Oury Ouolof chargé de diriger le convoi et qui tomba mortellement frappé en faisant noblement son devoir.

L'ardeur de nos assaillants, malgré les pertes cruelles que nos armes à tir rapide leur infligeaient, ne se ralentissait pas; aussi, lorsque le Dr Tautain nous eut rejoints, voyant l'impossibilité de se maintenir dans cet endroit, M. Galliéni donna l'ordre d'abandonner le convoi et de se mettre en marche pour le Niger.

Nous partions sans guide, faisant route à l'est, accompagnés d'une armée de Bambaras qui nous fusillaient sans relâche, et laissant sur le champ de bataille 15 tués; 16 blessés étaient avec nous, 7 hommes avaient disparu; nos bagages, nos ânes, la plupart de nos mulets et de nos chevaux restaient aux mains de l'ennemi. 45 kilomètres nous séparaient de Bamako.

Notre retraite se poursuivit péniblement à travers un pays extraordinairement accidenté; nous eûmes à supporter une nouvelle attaque à bout portant dans un bas-fond; puis, à 4 heures du soir, nous commençâmes à gravir des collines élevées derrière lesquelles nous supposions que coulait le Dioliba.

Avec la nuit qui arrivait, les Bambaras cessèrent leurs attaques. Ils nous croyaient doués d'une vue perçante dans les ténèbres, tandis que chez eux la vision est très mauvaise dans l'obscurité. Nous avions passé devant le tata de N'Diangou. Nous gravîmes successivement une série de collines parallèles à la direction du nord-sud, couvertes de blocs de grès et très boisées sur leurs flancs (bambous nombreux), tandis que leurs sommets étaient formés par des plateaux dénudés couverts de conglomérats. Vers 11 heures du soir, nous

passions en vue d'un village (Tentilla ?) ; les chiens signalèrent notre approche et des cris nombreux se firent entendre sur notre gauche. Devant nous : une grande rivière nous barrait le chemin. Nous y étant bravement engagés, nous y laissâmes plusieurs de nos chevaux. Grâce au dévouement de mes domestiques, Yoro Kahn et Mohammed, je parvins heureusement sur l'autre rive.

A une heure du matin, nous campions sur un haut plateau, où malgré une pluie torrentielle nos hommes brisés de fatigue se couchaient. A quatre heures, nous partions de nouveau, pour arriver à six heures au village de Guinin Goumé, habité par les esclaves de Biramou Niaré, chef militaire du pays de Bamako. Après une réception très réservée et le refus de nous donner des guides, sans avoir pris les ordres de son maître, le chef du village désigna trois de ses parents pour nous accompagner ; enfin, le 12 mai, à deux heures de l'après-midi, nous arrivions sains et saufs sur les rives du Dioliba.

M. Piétri était à Bamako depuis deux jours, et M. Vallière était arrivé la veille par la vallée du Bakhoy : ils connurent l'attaque dont nous avions été victimes en même temps que notre arrivée auprès d'eux.

La mission vint camper à 50 mètres du tata de la ville sous un arbre servant aux palabres, où M. Piétri était venu rejoindre M. Vallière, abandonnant le village où des bruits de mauvais augure couraient à notre sujet.

Nous croyons nécessaire de publier les extraits suivants du rapport officiel de M. Galliéni, ainsi que la lettre du capitaine Piétri, datée de Dio, pour fixer d'une manière définitive l'état des esprits des Bambaras qui ont attaqué la mission française et faire connaître l'opinion des membres de la mission sur ce sujet.

GUININA.

Nango, 12 juin 1880.

« Mon premier soin fut de me rendre auprès du chef qui n'avait pas voulu recevoir M. Bayol dans la matinée. J'étais seul avec cet officier de santé et un interprète. Un groupe de Bambaras, qui se trouvaient assis à côté de l'une des portes du tata, m'empêcha d'entrer dans l'enceinte. Le chef prévenu arriva quelques moments après. Contrairement à ce que j'avais vu jusqu'alors dans le Fouladougou et le Bélédougou, c'était un beau vieillard,

robuste et bien conservé, qui se rappelait, étant tout enfant, avoir entendu parler du passage d'un blanc (Mungo Park) à travers le pays.

« Il répondait froidement à mes salutations, et il me fut facile de voir que j'avais en face de moi un homme déjà prévenu à notre égard. J'insistais donc, encore plus que je ne l'avais fait dans les villages précédents, sur le caractère essentiellement antitoucouleur de la mission que le gouverneur envoyait à Bamako. Je lui montrais avec quel soin j'avais évité depuis mon départ de Bafoulabé, les contrées où le sultan de Ségou pouvait avoir quelque influence ; afin de bien prouver aux Malinkés du Bakhoy et de Kita, aux Peuhls idolâtres du Fouladougou et aux Bambaras du Bélédougou et de Bamako, tous ennemis des fils d'El Hadj, notre désir d'entrer en relations d'amitié avec eux et de les protéger même, eux les propriétaires du sol contre leurs anciens conquérants, qui, incapables de les dominer aujourd'hui, voulaient encore les empêcher de se reconstituer en pillant leurs troupeaux, en dévastant leurs champs et en menaçant sans cesse leur liberté.

« Les méfiances vraies ou fausses que je rencontrais sur mon passage, m'obligeaient à prendre, dès lors, cette attitude franchement anticouleur, sans avoir égard aux conséquences qu'elle pourrait avoir ensuite sur mon voyage de Ségou, auquel j'étais prêt à renoncer, d'ailleurs, s'il était nécessaire, car une grande réserve de ma part dans les circonstances actuelles n'aurait fait qu'augmenter les mauvaises dispositions des Béléris cupides, qui ne cherchaient qu'un prétexte pour faire éclater leur sourde hostilité.

« Le chef de Guinina, répondit à mes paroles, à peu près en ces termes : « Tout ce que tu viens de me dire est très sage, mais qui me prouve que tu ne mens pas? El Hadj aussi est venu, il y a trente ans, dans le pays, nous parlant de délivrance, d'abolition des dîmes, nous promettant de grandes richesses ; mais il nous a trompés, et une fois maître de la contrée, nous a traités en esclaves. Qui nous dit que celui qui t'envoie ne veut pas faire la même chose? Et, d'ailleurs, les chefs du Bélédougou ignorent tes intentions et ne savent encore à qui sont destinés tous ces présents que tu emportes. Abdaramane nous a bien annoncé ton arrivée, mais cela ne suffit pas et nous n'avons pas encore confiance en toi. »

« La mauvaise foi de ce vieux chef était évidente, et certes, il ne me fut pas difficile de lui répondre. Nous ne pouvions être en rien comparés à El Hadj, puisque nous n'avions ni la même couleur, ni la même religion que ce fanatique conquérant. Nous n'avions que faire de leurs dîmes, puisque nous refusions chaque jour les offres de ce genre, que nous faisaient les populations riveraines du Sénégal. Quant à la méfiance que je leur inspirais, n'était-il pas évident que je n'aurais pas choisi la route du Bélédougou, si je n'avais eu des intentions de paix et d'amitié envers les Béléris qui, à coup sûr, souffraient plus que tous ceux que j'avais vus jusqu'alors, de leur état d'hostilité avec les Toucouleurs et qui devaient, dès lors, accueillir avec le plus grand empressement les envoyés du gouverneur, comme l'avaient fait les Malinkés du Bakhoy et du Fouladougou. Au surplus, ne savaient-ils pas que je n'étais entré dans le Bélédougou, qu'après avoir reçu les envoyés des chefs de Guissoumalé et de Ouoloni, qui m'avaient affirmé que je serais le bienvenu dans le pays. Enfin, avant de franchir le Baoulé (ça c'est faux), ne m'étais-je pas fait précéder par l'un de mes principaux officiers et Abda-

ramane, qui avait dû leur raconter tout ce qu'il avait vu et entendu pendant le voyage.

« Pour tout homme de bonne foi, la sincérité de mes intentions ne pouvait être mise en doute ; mais il était clair que je n'avais affaire qu'à des gens dont la cupidité avait été éveillée par la vue de mon convoi (des coffres, des ballots qu'ils se figuraient renfermer des richesses énormes), et qui désiraient certainement avoir une bonne part de ces trésors avant de les laisser échapper de leurs mains. Pour ces Bambaras, habitués à la guerre et vivant surtout de pillage, mon arrivée était une bonne aubaine dont il fallait profiter, et, au lieu de voir en moi un homme venu en ami pour leur offrir une forte alliance, ils ne songaient qu'à s'emparer de mes biens. Ces sentiments suffisent pour montrer le degré de sauvagerie de cette population bambara, qui perd assurément à être examinée de près et qui ne pense qu'à donner carrière à ses mauvais instincts lorsqu'elle n'est pas dominée par un maître puissant, ce qui est son cas le plus fréquent dans le bassin du haut Niger. »

DE KITA A BAMAKO.

Koundou, 4 mai 1880.

« *A Monsieur Aepha Séga, interprète de la mission.*

« Vous partez demain matin avec le jeune Abdaramane pour précéder la mission dans le Bélédougou et annoncer notre arrivée à Bamako. M. Piétri part avec vous, vous ne ferez rien sans le consulter ; c'est à lui que vous remettrez les renseignements que vous auriez à me faire parvenir.

« Dans le Bélédougou, votre mission est toute simple : dire aux Bambaras que l'intention du gouverneur est d'établir une ligne de postes militaires en même temps qu'une ligne commerciale entre Bafoulabé et Bamako ; à l'abri de ces postes pourront se ranger les populations qui voudront se placer sous notre protection.

« A Makandiambougou, nous avions deux routes : nous avons pris celle du Bélédougou, pour bien montrer aux gens du pays que ce ne sont pas les Toucouleurs que nous recherchons, mais bien les Bambaras.

« Au besoin, vous pourrez leur parler de la protection que nous leur accorderons contre Ahmadou, mais il faut aller très prudemment dans ce sens, car à Ségou, nous aurons à nous expliquer devant le sultan toucouleur de notre passage à travers un pays révolté contre son autorité.

« L'objectif que nous nous proposons à Bamako est d'une importance exceptionnelle ; notre réussite sur ce point suffirait à elle seule pour assurer le succès complet de la mission. Il faut à toute force que nous réussissions à Bamako. Dès votre arrivée dans cette ville et après avoir pris conseil de M. Piétri, vous commencerez à prendre tous les renseignements nécessaires sur la situation politique du pays ; les noms des différents chefs, les relations entre les chefs bambaras militaires et les chefs commerçants ; quels sont ceux que nous aurons à gagner ; voir si nos intentions commerciales

sur ce marché ne porteront pas ombrage aux diulas Sarracolets de la Gambie et de Sierra-Leone, ou aux marchands maures venant de Tombouctou ou du Maroc.

« Si vos renseignements sont bons et toujours après avoir consulté M. Piétri, vous pourrez commencer à agir pour Bamako, ce que nous désirons, c'est-à-dire un traité de paix, d'amitié et de commerce. Vous ferez comprendre aux chefs que notre protection et l'installation de M. Bayol à Bamako les mettront désormais à l'abri des coups des Toucouleurs. Vous parlerez, mais prudemment de la rente que nous ferions tous les ans au chef, en remplacement de cette protection ; au besoin, nous irons jusqu'à 5,000 fr. par an.

« Enfin, si tout cela tournait bien, vous pourriez commencer à parler de notre voyage de Ségou ; nous irions simplement pour informer Ahmadou, que Bamako est désormais notre ami et que s'il y touche, c'est à nous qu'il aura affaire et non aux Bambaras. Parler de Sabouciré.

« En même temps, prenez des renseignements sur la route, vers Ségou, soit par la rive droite, soit par la rive gauche.

« Voyez aussi avec Abdaramane pour l'achat des pirogues ; il en faut une assez petite pour le Dr Bayol, une ou deux, ou trois, pour transporter tous nos chargements à Ségou.

« En un mot, je me fie à votre intelligence pour mener à bien ces prémices de nos négociations à Bamako. Défiez-vous de votre caractère ; réfléchissez beaucoup avant de parler ou d'agir, et, pensez que vous êtes l'interprète de l'envoyé du gouverneur, l'homme le plus puissant de la région.

« Pensez, en outre, qu'il ne faut pas perdre de temps à Bamako. Nous n'avons que peu de temps à y passer, et il faut que nous puissions nous diriger rapidement sur Ségou pour y hiverner.

« Sentiments dévoués. »

Signé : GALLIÉNI.

Guinina, 6 mai 1880 (11 heures).

« Mon capitaine,

« Je vous écris de Guinina, malgré l'itinéraire probable que je vous ai laissé à Ouoloni, parce qu'au dernier moment, Abdaramane a changé de guide et ce dernier m'a conduit jusqu'ici. Je n'ai appris ce changement, qui a été fait sans me consulter, qu'à moitié route, malgré ce qui avait été convenu le matin même au moment du départ.

« Quoi qu'il en soit, les gens du pays disent que j'ai suivi une des meilleures routes. En effet, elle est très bonne pendant les treize premiers kilomètres ; mais après, elle devient très mauvaise pour nos bêtes. Il n'y a pourtant aucun passage impossible, mais il y a une montée semée de pierres et une descente idem (la descente est plus mauvaise que celle de Sigimala) ; le tout sur une longueur de 4 kilomètres environ. J'hésiterais, pour moi, à vous engager sur cette route, car les bourriquots ne pourraient la faire d'une traite. Il faudrait vous arrêter aux douze ou treize premiers kilomètres, à un

champ de cotonniers, à côté d'un marigot où nous n'avons pas trouvé d'eau, mais où les gens d'ici m'affirment qu'il y en a. Nos ânes mettraient certainement deux bonnes heures pour faire les six derniers kilomètres jusqu'au village de Guinina. De plus, si vous suivez cette route il y a, à 4 kilomètres de Ouoloni, un marigot profond de deux mètres environ, mais très encaissé et qui demanderait un peu de travail pour pouvoir être passé par nos animaux.

« En tout cas, je vous envoie un homme de Guinina, *qui m'assure pouvoir passer sans rencontrer un caillou. C'est Abdaramane qui me l'a présenté* et je vous renvoie aussi l'autre guide qui a été payé d'avance, à mon insu, par Abdaramane. Ce garçon-là semble de plus en plus dévoué, et sans que je le sache, il l'a payé avec sa poudre. *En tout cas, il se donne beaucoup de peine pour nous faciliter la route.*

« Pour être sûr que vous aurez cette lettre en temps utile, je vous renvoie un homme non payé et qui connaît, comme je viens de vous le dire, un chemin excellent. (Notre chemin fut très, très mauvais : marigots, montagnes, etc.) Vous choisirez entre ses dires et les renseignements que je vous envoie et qui ne sont pas encourageants.

« Ce soir, nous serons à Dio. » *Signé :* PIÉTRI.

N. B. Quant à la position d'un poste dans ce pays, vous pouvez voir que le village est dans un entonnoir et qu'il n'y a qu'au sud, à 700 ou 800 mètres environ, une colline sur le chemin des ruines de Diourébougou, qui me semble offrir une bonne position.

Ici, à Guinina, la seule position possible est la colline en avant et à 300 mètres du village. Il y a de l'eau tout près et des puits possibles. Le chef du village, après avoir bien palabré, se décide à vous envoyer trois hommes au lieu d'un. Prix convenu : 100 pierres à feu pour les trois.

Signé : PIÉTRI.

Dio, 7 mai (matin) 1880.

« Mon capitaine,

« Plus j'avance et mieux je suis reçu. La cause en est, je crois, que Abdaramane est mieux connu, et qu'alors les chefs ont plus de confiance en nous. Le village de Dio et le frère du chef Koumakha vous sont *particulièremen* recommandés par Abdaramane comme étant très dévoués. On m'a fait cadeau d'une chèvre, de mil en quantité et de lait. Ils sont ici en relation constante avec Bamako, où ils vont au marché tous les huit ou dix jours. Il paraît qu'à Bamako le bruit court que nous arrivons avec soixante canons (chiffre d'Alpha), pour exterminer les légions d'Ahmadou.

« Quant à la route de Guinina à Dio, elle est de 7 kilomètres et complètement unie, sans un caillou. Il y a même de beaux karités tout le long et je vous recommande les fruits mûrs, qui rappellent les meilleurs fruits de France.

« Je pars de Dio pour aller à Diokou et probablement m'arrêter ce matin à Sokhnofi. Je verrai aujourd'hui le Niger. »

Signé : PIÉTRI.

La mauvaise réception de Biramon Niare, chef de Bamako, et sa connivence avec les Bambaras du Bélédougou, l'impuissance d'Abdaramane, vraie ou feinte, nous forcèrent à partir, le lendemain 13, dans la direction du Manding. Les Bambaras, auxquels nous avions causé des pertes sérieuses, devaient venir nous couper le chemin et nous attaquer devant Bamako s'ils arrivaient assez vite.

Le Bélédougou est un pays très montagneux, borné au nord par le Diangounté et le Bakhounou; au sud, par le Niger; à l'est, par le Fadougou; à l'ouest, par le Kaarta-Biné, le Fouladougou, le Birgo et le Manding. Il comprend un grand nombre de villages, tous indépendants, unis par leur haine contre Ségou.

Ce sont des Bambaras de la famille des Dembellé, des Diara, des Naba et des Foussanka, qui l'habitent.

La population est de 15,000 habitants environ.

Autrefois, lorsque leur nation était toute-puissante sur le haut Niger, il ont successivement payé tribut à leurs compatriotes les rois de Ségou, puis ensuite aux Massassis Courbari du Kaarta.

Le prophète Toucouleur les plia sous le joug, mais la main moins forte de son fils n'a pas su les contenir; ils gagnent chaque jour du terrain et, à l'heure actuelle, il y a comme un réveil national chez ce peuple guerrier.

Les Bambaras du Bélédougou parlent la même langue que leurs voisins du Kaarta, mais avec une prononciation plus rude. Ils sont tous soldats et possèdent de nombreux forgerons qui connaissent l'art de fabriquer la poudre.

L'agriculture est rudimentaire dans ce pays; mais je reste profondément convaincu que la France aura plus à gagner en s'appuyant sur cette race vaillante et libre de préjugés, qu'en s'adressant aux Toucouleurs de Ségou, auxquels la religion musulmane n'a appris qu'une chose, le fanatisme, et, comme conséquence, la haine impitoyable des Keffirs.

C'est toujours au nom de l'Islam, que les noirs de la Sénégambie ont marché contre nous; c'est encore au nom de Mahomet qu'au moment où j'écris, Abdoul Boubakar prêche la révolte dans le Bosseia et fait brûler nos poteaux télégraphiques dans le Fouta. Je crois donc, avec Anne Raffenel, que l'avenir sur le haut Niger appartient aux Bambaras.

Les Mandingues et les Malinkés forment une même race. Moins

braves que les Bambaras, ils parlent une langue presque pareille à la leur. Fétichistes comme eux, ils sont travailleurs et avares, s'occupent des travaux de l'agriculture et ont pour nous une certaine sympathie qu'ils basent sur nos luttes avec les Toucouleurs qui les ont toujours opprimés.

Du haut Sénégal au Niger, Malinkès et Bambaras occupent un pays immense séparant les possessions d'Ahmadou Cheikhou. C'est avec eux, par eux et pour eux, que la France doit aller au Soudan. Ce n'est pas Ahmadou, dont la puissance se meurt, qui mettra un obstacle à la marche en avant de la civilisation française vers le centre de l'Afrique.

Bamako et non Bamakou, comme l'appellent Mungo Park (Bamakoo) et Mage, est un village de 600 à 700 habitants environ, très important jadis au point de vue commercial, ruiné aujourd'hui par ses guerres avec le Ségou et son alliance complète avec les Bambaras du Bélédougou. Les caravanes des Maures apportant du sel de Tichit, celles des gens de Nioro, Guigné, Sansandig, Timbouctou, Kangaba et du Bouré ne viennent plus depuis longtemps. Le marché qui a lieu chaque semaine est presque désert, mais on reconnaît à l'activité des marchands ce que devait être autrefois cette place de commerce du Soudan. Le chef du pays est d'origine Soninké, il s'appelle Biramon Niaré.

Bamako est bâti dans une plaine couverte de longans (cotonniers nombreux), à 900 mètres de la rive droite du Niger, qui a 400 mètres de large environ à sa hauteur. Les berges sont peu élevées, formées d'un sable caillouteux; l'eau est profonde (2 mètres). Un barrage rocheux existe à une faible distance, en aval du village. Sur la rive droite existe une chaîne de collines peu élevées, qui suivent la direction du fleuve. Sur la rive gauche, les montagnes sont plus hautes et continuent la chaîne des Manding-Krou (montagnes du Manding).

On trouve sur le marché du mil, des arachides, du miel, du sel gemme et de la viande. Le Bouré et Koumakana importent de l'or, mais en faible quantité. Les esclaves viennent du Ouassoulou. Au fond, ce qui constitue l'importance commerciale des caravanes dans tout le Soudan est constitué par l'achat et la vente des captifs.

Le reste (or, étoffes du pays) n'est qu'un accessoire. Les monnaies principales sont les cauris (coquillages), le sel gemme et la guinée filature, étoffe d'importation européenne. Tandis que les Bambaras

du Bélédougou sont tous guerriers, les sujets de Biramon Niaré sont des marchands et des tisserands. sept villages dépendent de Bamako.

Bien que plusieurs indigènes aient fait le voyage de Sierra-Leone, l'influence anglaise est nulle dans le pays jusqu'à ce jour.

M. Galliéni, décidé à continuer son voyage, me chargea, vu l'impossibilité absolue de me laisser à Bamako comme résident, de regagner le Sénégal le plus rapidement possible, afin de faire parvenir au gouvernement son rapport sur l'attaque de la mission à Dio et de l'informer de son départ pour Ségou-Sikoro, par la rive droite du Dioliba.

Le 15 mai, à neuf heures du matin, nous partîmes en même temps, M. Galliéni, ses officiers et le reste du personnel se dirigeant vers l'est pour traverser le Niger (Dioliba) au village de Dioliba, placé à 10 kilomètres de Nafadié, qui est dans l'intérieur, et moi, accompagné de 6 hommes, faisant route au sud-ouest. Nous ne possédions qu'un peu de sel et 230 francs. Mon excellent camarade, M. Vallière, qui avait accompli le voyage de Mourgoula à Bamako, m'avait donné les renseignements les plus précis sur mon itinéraire.

J'atteignis rapidement Sidi-Sibi, village important situé au pied des Manding Krou, chaîne de montagnes qui le sépare du Bélédougou. J'appris d'un indigène que les Bambaras avaient eu 48 tués et 80 blessés grièvement à l'affaire du Dio. Les combattants étaient au nombre de 2,700, toute l'armée du Bélédougou réunie de longue main pour attaquer Kita, et dont les espions nous avaient suivis depuis notre passage du Ba-Oulé.

C'est également à Sidi-Sibi que j'obtins les renseignements concernant la communication du Ba-Oulé et du Niger, au moyen de la mare Debou.

Au village suivant, appelé Klassa, je dus à mon calme et à la bonne attitude de mes hommes de pouvoir continuer ma route, le chef Famakha m'ayant fait entourer par ses guerriers et s'apprêtant à me faire un mauvais parti.

J'ai parcouru ainsi toute cette riche contrée du Manding. A Koumakana, j'étais à quelques heures du Bouré. Le pays fournit de l'or en abondance. D'après les indigènes, il y aurait autant d'or à Koumakana qu'à Bouré.

Le 18 mai, j'arrivai dans la nuit à Niagassola, la dernière ville de ce pays magnifique. C'est au nord de Niagassola que commence la

chaîne de montagnes du Manding, les Manding-Krou, qui se continue jusqu'au delà de Nafadie, et limite le bassin du Niger de ce côté.

Le Manding comprend une population de 20,000 habitants. Le sol se prête à toutes les cultures, la végétation est admirable.

Mieux que Bamako peut-être, le Manding est le chemin du Bouré, point central où vont aujourd'hui toutes les caravanes des Diulas-Sarracoclès, des Toucouleurs et des Maures.

Après une route très pénible sur des plateaux élevés, couverts de conglomérats ferrugineux, à végétation rare, me rappelant notre voyage dans le Bélédougou, j'arrivai le 20 à Mourgoula, capitale du Birgo.

Malgré les instances de l'almamy Abdallah, ancien esclave d'El-Hadj-Omar, représentant d'Ahmadou dans cette région, je repartis le 21 au matin.

Le Birgo est composé de 11 villages, la plupart sans importance, sauf Goubanko, village ennemi des Toucouleurs, placé sur la route de Kita. La population est de 5,000 habitants.

C'est un pays montagneux d'où sortent les principaux cours d'eau qui vont au Bakhoy et au Ba-Oulé. On parle malinkè dans le Mandingue; malinkè et bambara dans le Birgo, qui a la plus grande analogie avec le Bélédougou. Ce sont des Peuhls alliés aux Malinkès qui l'habitent.

Le 21, je quittai Mourgoula, accompagné de Moussa, gendre de l'almamy. Au lieu de gagner Kita par la route ordinaire, qui passe devant Goubanko, village hostile à Mourgoula, je me dirigeai vers les montagnes de Bengassi.

Je marchai toute la journée, traversai un grand marigot appelé Kalamini, qui ne serait autre chose que Bani-Oulé ou Badingho, d'après le guide. Le lendemain 22, à midi, j'étais à Makandiambougou, après avoir fait environ 70 kilomètres. Le 24, je fis mes adieux au Tokonta, et, le 30, je saluai d'une salve de mousqueterie le pavillon tricolore flottant sur Bafoulabé.

La réception cordiale de M. Marchi et de ses officiers m'eut bientôt fait oublier les privations et les fatigues du périlleux voyage que je venais d'accomplir. Un courrier spécial partit à l'instant même pour porter à Médine la nouvelle du combat de Dio. Le 1er juin, je me mettais en route; le 3, j'étais à Médine, où je retrouvais mes amis le docteur Roussin et le capitaine Fischer.

Le 10, j'étais reçu à Bakel par M. Boilève, commandant supérieur du haut fleuve; le capitaine Soyer, M. Laudde et mon collègue le Dr Collin, que je remercie profondément de leur accueil si sympathique.

Le 14, je descendis le fleuve sur un chaland jusqu'à Mafou. De ce point, l'aviso l'*Archimède*, commandé par M. Huguet, me conduisit à Saint-Louis, où je débarquai le 3 juillet.

Le 20 du même mois, j'arrivai à Bordeaux à bord du paquebot le *Niger*, un nom qui me rappelait la campagne que je venais de finir si heureusement et qui me faisait songer à MM. Galliéni, Piétri, Vallière et Tautin, restés sur ces rives lointaines, pour terminer leur mission auprès du roi de Ségou.

Ma conclusion sera nette. J'estime qu'il faut occuper le pays de Kita avec deux postes intermédiaires à Fangalla et à Goniokory. Une fois un poste et des magasins installés, une base solide d'opérations acquise et la pacification de Bélédougou obtenue, rien ne s'opposera plus à l'envoi de missions scientifiques chargées d'étudier attentivement cette riche contrée. Du Sénégal au Niger, notre pavillon sera respecté; des routes pourront alors se construire, ouvrant au commerce un pays immense. De ce jour, seulement, l'influence française dans cette partie du Soudan sera assise sur des bases inébranlables.

Mais il faut se hâter. Depuis longtemps les Anglais ont les regards tournés vers les riches contrées du Bouré et du Manding. La route par les rivières du Sud est beaucoup plus courte pour atteindre ces pays que celle qui passe par le haut Sénégal. Les Scarcies et la Rokelle donnent presque la main au Niger à travers la chaîne du Loma, et si la France n'y prend pas garde, le gouvernement de la reine qui possède l'embouchure sera bientôt le maître de la source de la grande artère du Soudan et le Dioliba sera un fleuve britannique.

Mais si le chemin de Sierra-Leone au Niger est plus court, les montagnes du Loma et du Fouta-Djallon, habitées par des peuplades qui tiennent à fermer le chemin du Bouré aux Européens, ont été jusqu'à ce jour un obstacle sérieux pour les voyageurs anglais.

Il est de toute nécessité que la France, qui vient d'arriver la première sur le haut Niger, se mette en relation avec les chefs de Timbo et du Bouré. Les riches provinces abritées par la chaîne du

Kong et les monts Loma, le Bouré où le minerai d'or abonde, ne doivent pas rester en dehors de notre sphère d'action.

Il faut que les caravanes s'habituent à prendre le chemin de nos comptoirs du haut Sénégal à travers la vallée du Bakhoy, et qu'une large voie de communication soit ouverte le plus rapidement possible.

Hâtons-nous, mais ayons foi en nous-mêmes, en notre énergie, et que la France, qui a tant fait pour la conquête scientifique de l'Afrique, profite de sa transformation.

BAMBOUCK ET FOUTA-DJALLON

(1881)

En 1881, le Département de la marine était occupé aux premiers travaux d'installation du grand chemin de fer qui doit réunir le haut Sénégal au Soudan. Cette contrée est extrêmement importante ; mais entre le haut Sénégal et les possessions de Sierra-Leone, c'est-à-dire sur un espace de plus de 900 kilomètres, il y a des régions qui ont été peu parcourues et qui sont peuplées : c'est le Bambouk, célèbre par ses mines d'or; c'est ensuite un pays très considérable, compris entre le bassin du Niger à l'Est, et celui de la Gambie au Nord, habité par une population dense et qui s'appelle le Fouta-Djallon.

Le ministère de la marine ne pouvait pas se désintéresser de l'étude de cette partie de la Sénégambie. Déjà plusieurs explorations avaient eu lieu avec plus ou moins de succès : en Angleterre, le major Laing, Campbell, Gray et d'autres avaient parcouru le Fouta ; en France, Mollien d'abord, en 1818 ; René Caillé, dans son grand voyage à Tombouctou ; Hecquard, puis M. Lambert et enfin M. Aimé Olivier l'avaient visité. A chacun d'eux revient sa part de gloire. Je suis le dernier arrivé. Je dois dire cependant que j'ai suivi une route à peu près nouvelle, surtout dans la partie Nord, et que j'ai réussi, non sans peine, à obtenir un traité régulier plaçant le Fouta-Djallon sous le protectorat de la France et nous assurant ses débouchés.

C'est le 12 mars 1881 que M. le Ministre de la marine me désigna comme chef de la mission du Fouta-Djallon et du Bambouk.

La mission s'organisa très rapidement à Paris. M. Billet, astronome, attaché à l'Observatoire de Montsouris, fut désigné, sur ma demande, pour faire partie de l'expédition. Sur la recommandation de mon ami le docteur Dupouy, M. Noirot, comique aux Folies-Dramatiques, m'accompagna en qualité de dessinateur-photographe. Je devais prendre, en outre, à la côte, un quatrième Européen qui devait me servir d'interprète : M. Moustier, déjà connu par son voyage aux sources du Niger. Il est intéressant de signaler le fait suivant : voilà près de trois ans que l'on s'occupe du haut Niger, que l'on essaye de pénétrer dans le haut Sénégal, soit par des missions remarquables comme celles de M. le capitaine Galliéni et de M. le commandant Derrien, soit par des expéditions comme celle de M. le colonel Desbordes, qui vient de pousser une pointe hardie, dans ces derniers temps, jusqu'au Niger, au delà de Nafadié et de Keniéra ; or les négociants français n'ont pas suivi du côté du haut Sénégal le mouvement scientifique, et les derniers comptoirs sont toujours à Médine; personne n'est jamais allé commercer à Kita, à 200 kilomètres du Niger. Du côté des rivières du Sud, au contraire, nos négociants ont été beaucoup plus hardis.

On doit à M. Verminck le patronage d'une exploration, plutôt scientifique que commerciale, qui a découvert les sources du Niger (MM. Zweifeil et Moustier). Un autre Français, M. Aimé Olivier, a fait, avant moi, un voyage au Fouta-Djallon. Il a tout abandonné, fortune, famille, pour se dévouer aux découvertes géographiques. Parti de son comptoir de Boulam, il visita Timbo et essaya de gagner le Niger. J'espérais le rencontrer à Bamako à mon premier voyage. L'opinion de M. Aimé Olivier concorde avec celle des agents de M. Verminck ; il y a, d'après eux, quelque chose à faire dans cette région; ce sont des négociants qui parlent, et ils n'ont pas craint de sacrifier leurs capitaux et leur santé pour affirmer leur dire. Quelque temps après son retour, deux agents de M. Olivier, MM. Gaboriau et Ansaldy, furent envoyés au Fouta-Djallon où j'eus le plaisir de les rencontrer.

La mission organisée à Paris est partie le 4 avril, le jour même où l'on apprenait la nouvelle du massacre de la mission Flatters.

M. le Ministre me demanda si cela ne me décourageait pas ; mais ni le massacre de la mission Flatters, ni celui de la mission du docteur Crevaux, ne décourageront jamais un explorateur. Un explo-

rateur doit être fataliste. Il fait son devoir et va de l'avant en disant, comme les Arabes : *Inch Allah!* (à la volonté de Dieu).

A Dakar j'eus de très grandes difficultés pour compléter le personnel de ma mission. Savez-vous comment je m'y suis pris pour aller plus vite? Je fis appel à tous les mauvais sujets de l'endroit : tous ceux qu'on mettait à la porte d'un magasin ou d'une factorerie, je les engageais. Je me disais que lorsqu'ils seraient loin de leur pays, ils seraient bien forcés de marcher, parce que s'ils me quittaient, ils deviendraient esclaves. J'a remarqué que dans ces sortes de voyages, il faut des cerveaux brûlés et qu'avec de l'énergie on peut toujours tenir ces hommes.

Je suis parti de Dakar le 4 mai, à bord du *Castor*, et je suis arrivé le 9 mai dans le Rio-Nunez. C'était là que devait commencer mon expédition.

Les eaux étaient basses à cette époque, le navire ne put pas remonter jusqu'à Boké, qui était le point que j'avais choisi pour mon débarquement.

Après un jour d'arrêt à Kountchouque, qui est sur la rive droite du Rio-Nunez, je fis débarquer personnel et matériel à Bélair.

A Kountchouque, j'obtins d'un négociant français, M. Maillat, des renseignements précis, tant sur le commerce de la rivière que sur les populations, Bagas, Nalous, Landoumans, qui en habitent les rives et font des échanges avec les Européens.

Le chef du village était un homme de 80 à 82 ans. Il était très bien mis, cela veut dire que son pagne n'était pas troué. Une barbiche blanche charmante et des yeux très fins donnaient du caractère à sa physionomie.

Matchet-Laye (Petite-Hache), c'est le nom du chef, était excessivement coquet dans sa jeunesse. Il poussa un jour sa coquetterie un peu loin. Les bottines étaient choses inconnues pour lui; il foulait de ses pieds nus les grandes routes, jusqu'au jour où il put s'en procurer une paire, qui, malheureusement, fut trop étroite. Son pied droit ne put supporter le luxe d'être emprisonné; aussi Matchet-Laye, sans hésiter, se coupa le petit orteil, espérant, cette partie supprimée, se faire aux modes des Blancs. Très fatigué à la suite de cette opération, il s'était endormi perdant beaucoup de sang. Le chef de ses esclaves vint le voir, et s'apercevant qu'il lui manquait un orteil au pied droit, dans l'intérêt de son maître, qui était un homme très

méticuleux, et pour rétablir l'harmonie, il lui coupa le petit orteil du pied gauche. Depuis cette époque, Matchet-Laye peut se chausser sans souffrir.

De Bélair à Boké, pendant 40 kilomètres, il fallut faire, pour ainsi dire, un véritable voyage d'exploration. J'y arrivai le 10. Là, j'employai 7 jours à organiser ma caravane. J'avais 4 mulets pour transporter les bagages, 4 chevaux pour nous servir de montures et des centaines de porteurs, des Ouolofs de la Sénégambie, des Toucouleurs, musulmans excessivement fanatiques, et des libres penseurs, tels que les Timnés, les Nalous et les Landoumans ; en un mot, c'était une véritable confusion comme langues et comme opinions politiques. Aussi des germes de division et de révolte, qui devaient s'accentuer de plus en plus et rendre mon voyage difficile, ne tardèrent pas à se montrer.

Le 17 mai, je quittai le Rio-Nunez. Les pluies commençaient à tomber. Il devait pleuvoir pendant tout mon voyage, mais j'en avais pris mon parti. La première étape fut assez dure. Après quelques heures de marche à travers des collines, nous arrivâmes à Bantan-Kountou. — Bantan-Kountou veut dire fromager coupé. — La foudre détruit souvent les arbres élevés situés dans cette région. Le soir, un orage épouvantable éclatait et la foudre enlevait une branche à 200 mètres environ de l'endroit où nous étions campés, devenu une véritable mare.

Nous étions partis quatre Européens. C'est à Bantan-Kountou que je me séparai de M. Billet. M. Billet était un homme très robuste en apparence, mais il ne connaissait pas les pays tropicaux. Déjà il avait eu les fièvres et il m'avait fait comprendre que ce climat ne lui allait pas. Je le renvoyai à Boké, sur sa demande, pour être rapatrié. Je ne pensais pas qu'il ferait partie de la mission du docteur Crevaux, avec lequel je me suis lié d'amitié dans cette République argentine, d'où il devait partir pour aller se faire tuer sur le Rio-Pilcomayo, dans le Grand-Chaco.

Notre deuxième étape, qui se poursuivit à travers des montagnes élevées, fut Pompo. En cet endroit, je me séparai encore d'un compagnon de voyage, de M. Moustier, qui avait donné de grandes preuves d'énergie dans son voyage au Niger et qui m'avait aidé avec beaucoup de zèle à Boké. M. Moustier me dit qu'il valait mieux qu'il retournât à son comptoir du Rio-Nunez, d'où il me rendrait de plus

grands services. En effet, à ce moment la mission était compromise et nous marchions très certainement à un désastre. Les renseignements qu'on nous avait donnés — et c'est ce qui arrive toujours avec les noirs — étaient complètement faux. Nous allions avoir à traverser une région déserte. M. Moustier était d'avis de diminuer le personnel de l'expédition. Je lui confiai une trentaine de porteurs et je le renvoyai à Boké, d'où il put, par la suite, me rendre les plus grands services. C'est lui qui m'a ravitaillé à un moment donné, et je lui dois une grande part du succès, ainsi qu'à M. le commandant Polliard. Je tiens à en témoigner hautement aujourd'hui.

Du Rio-Nunez, notre voyage s'est accompli à peu près sans accident jusque dans les environs de Bambaya. Là, nous entrions dans une région montagneuse et excessivement accidentée. On a dit avec raison que le Fouta-Djallon était la Suisse de cette partie de l'Afrique. Le mot : les Alpes du Fouta, de Lambert, je crois, est parfaitement vrai. Non loin des sources du Rio-Nunez, nous avons été sur le point de clôturer notre voyage, même à son début. Dans ce pays, dont je vous indiquerai plus tard l'organisation politique, les fils des grandes familles ne font pas, comme certains d'entre eux le font quelquefois en France, des dettes à leurs parents ; ils vont courir la campagne pour se faire un nom. Lorsque l'un d'eux a détroussé une caravane et qu'il a rapporté à sa famille des bœufs et des esclaves, on dit : c'est un mauvais sujet, mais c'est un garçon très intelligent.

Un de ces jeunes seigneurs, nommé Ahadi Oumarou, fils d'Almamy Hamadou, s'était dit qu'en tuant un blanc, un envoyé d'un grand peuple, sa renommée serait considérable. Il apposta donc des hommes sur les hauteurs du mont Koua et fit son possible pour nous attaquer.

Heureusement, nous avions des fusils, et j'avais avec moi ces...., comment dirais-je ? ces voleurs de grand chemin, — c'est presque le mot, — et c'est plutôt moi qui l'aurais détroussé. Il nous laissa donc tranquilles, bien qu'il eût avec lui une cinquantaine d'hommes. Son coup avait été manqué. Nous avons pu alors gravir le mont Koua et arriver à Bambaya sains et saufs.

De Boké à Bambaya, la région est à peu près déserte. Il n'y a pas de villages, c'est une succession de pâturages. C'est là où, pendant la saison sèche, viennent paître les troupeaux qui constituent le fond

de la richesse nationale des Peuhls. A Bambaya, je pus avoir des renseignements sérieux sur le Fouta et prendre des guides sûrs pour la suite de mon voyage.

De Bambaya jusqu'au Kakrima, la région est de plus en plus accidentée, ce sont toujours des conglomérats ferrugineux ; des régions granitiques ; les montagnes de 5 à 600 mètres environ au-dessus du niveau de la plaine sont toutes très fertiles et excessivement boisées.

C'est le 6 du mois de juin que je suis arrivé à Koussi. Le village de Koussi se trouve dans une vallée admirable, que M. Noirot a dessinée avec beaucoup d'exactitude.

Avant de parvenir à cette dernière vallée, nous avons eu à traverser le Dolonqui, après Bambaya ; nous avons toujours suivi, ensuite, la ligne de faîte qui sépare les eaux qui vont, d'un côté, au Rio-Pongo, de l'autre, au Rio-Cassini.

La vallée du Kakrima est très importante. Cette rivière, grossie du Kokoulo, forme un grand cours d'eau inexploré jusqu'à ce jour : le Konkouray, qui va se jeter à la côte dans le voisinage de Caporo, à Dubreka sans doute, où se trouvent plusieurs maisons de commerce. Je sais aujourd'hui d'une façon positive que le Konkouray n'est autre que le Bouramaya. Le Bouramaya est navigable jusqu'au village de ce nom, résidence du roi William Fernandez ; il faut ensuite franchir une cataracte importante pour entrer dans le grand bief navigable qui va jusqu'à Saresem, près de Koussi. C'est là, je crois, la route la meilleure pour parvenir au cœur du pays. Le Konkouray, d'après tous les renseignements que j'ai pu recueillir, est navigable jusqu'à environ 300 kilomètres de la côte. Si on parvenait à le remonter, ce serait une route fort commode et bien supérieure à un chemin de fer à travers des montagnes aussi escarpées que celles du Fouta-Djallon.

Les environs de Koussi sont très fertiles. Les produits de cette région sont transportés par des caravanes nombreuses jusqu'aux rivières du Sud.

Le Fouta-Djallon produit en abondance le caoutchouc, dont il y a plusieurs espèces fort estimées (on en exporte près de 300 tonnes par an au Rio-Nunez) ; l'arachide et les palmistes ; le fameux café du Rio-Nunez, dont le grain est petit et qui peut rivaliser avec le moka. Ce café, toutefois, n'est pas très commun ; les noirs n'en font pas de plantations, ils le cueillent sur les arbres qui poussent à l'état sauvage et

dont ils ne prennent aucun soin. J'estime qu'il y a là un avenir commercial certain. Le terrain est très propice à cette culture. Les noirs de Mourovia ont appris à le cultiver et l'exportent aujourd'hui. Lorsque nos relations avec le Fouta-Djallon seront plus suivies, il sera facile à un négociant intelligent de cultiver le caféier et d'attendre l'époque de la récolte en faisant des échanges avec les indigènes. Il y a, en outre, les sésames, le coton, le ricin, le maïs, le foigné, petite graine qui pourrait remplacer la semoule très avantageusement et dont la farine contient des principes nutritifs qui en font presque l'équivalente de celle du blé ; j'ai rapporté du foigné en France. On l'expérimente, et, s'il est prouvé que cette plante peut s'acclimater dans notre pays, nous posséderons un nouvel aliment très nutritif et venant à meilleur marché que le blé. Les textiles y sont extrêmement nombreux. Ils peuvent rivaliser avec l'alfa et avec la ramie.

Le tabac vient très bien dans cette fertile contrée ; il a un goût très savoureux ; je dis goût, car, dans le Fouta-Djallon, on ne fume pas, on ne prise pas, on mange le tabac en poudre. La vigne du Soudan que j'ai rencontrée est excessivement commune dans toute la région des rivières du Sud. On a essayé de greffer sur ces vignes des vignes de Madère ; l'essai a été fait, je crois, par M. Gaillard, à Kountchouque, mais il n'a pas réussi du tout ; on n'a pas pu obtenir aux îles de Los, malgré de nombreuses expériences, un vin potable avec le grain noirâtre de ce vitis. MM. Polliard et Besson ont renouvelé ces essais dernièrement et estiment que le vin est buvable, mais qu'il ne peut pas se conserver longtemps.

Les personnes, tant françaises qu'anglaises, que j'ai vues dans les rivières du Sud, m'ont toutes dit que la vigne du Soudan n'était appelée à aucun avenir. On ne croit pas qu'elle puisse s'acclimater en France. Je crois que c'est l'opinion, du reste, de M. Lavallée.

La vigne de France, sur les bords du Rio-Nunez, n'a pas réussi ; réussirait-elle dans le Fouta-Djallon comme elle a réussi au cap de Bonne-Espérance ? Je crois que la question devrait être étudiée. Il y a dans ce pays des hauteurs de 1200 à 1300 mètres au-dessus du niveau de la mer ; qui sait si, en faisant des essais, on ne pourrait pas arriver à acclimater cette vigne. Il y a là une question commerciale très intéressante.

Le mûrier viendrait également bien.

On pourrait essayer la culture du blé.

Enfin, on trouve au Fouta-Djallon des écorces pour teinture excessivement remarquables : vous avez le rhat (*combretum glutinosum*), le gueitz, l'indigo. Ce pays est, en outre, très favorisé comme fruits : les oranges, les citrons, les bananes, les papayes, les mangues, les ananas, la noix de Kola, qui est un véritable apéritif ; cette noix ressemble à la châtaigne. Les noirs en mangent pour supporter la soif et augmenter leur vigueur. Les bois d'ébénisterie sont également très communs : l'acajou, le kail cédrat, le téli, etc. Pour les plantes médicinales, il serait trop long de les énumérer toutes. Les mines de fer y sont extrêmement nombreuses, ainsi que les mines d'or.

Mais le commerce principal de ce peuple consiste dans l'exploitation du caoutchouc, des cuirs et des animaux sur pied. Les bœufs s'élèvent aussi bien au Fouta-Djallon qu'à La Plata. La cire est également très commune. Les animaux domestiques sont peu nombreux ; entre autres, les chevaux, les ânes. Les moutons, au contraire, sont fort communs ; les chiens sont petits et jaunâtres ; enfin, l'on y trouve encore des poules, des outardes, des pintades, des canards, etc.

Voilà une partie des remarquables produits du Fouta-Djallon dans la portion comprise entre Boké et le Kakrima. Dans les autres régions que j'ai pu parcourir, on rencontre les mêmes produits, mais en plus grande quantité encore.

A partir de Koussi, nous avons gravi une région montagneuse qui s'appelle le Fello Touma (montagne de Touma), au sommet de laquelle se trouve Bourleré.

Nous nous sommes trouvés là, par 1200 mètres d'altitude, au milieu de sites ravissants : on y voit des villages entourés de cultures excessivement soignées, cachées au milieu des bananiers et des orangers. On entend partout, dans les environs, le bruit produit par les nombreuses cascades. C'est un pays privilégié et je crois que l'Européen peut, sans crainte, aller y habiter.

Le fait peut être signalé, car il est assez rare dans l'Afrique occidentale.

A Bourleré, nous avons été bien reçus. Dans la même journée, nous avons eu la visite de quarante à cinquante dames de l'endroit. M. Noirot, me faisant part de ses remarques, soupçonnait le chef d'avoir fait payer pour nous voir. « Il doit faire payer pour venir voir des explorateurs français, me disait-il. » M. Noirot a eu un grand

succès avec une boîte à musique qui jouait la *Polka du colonel*. Ce motif a fait fureur; il est complètement connu, et je crois que M. Hervé pourra réclamer des droits d'auteur quand la Société des auteurs dramatiques aura fait un traité avec ce pays-là.

Pendant la nuit que nous avons passée dans ce village, le thermomètre est descendu à 6 degrés au-dessus de zéro, après une forte averse accompagnée de grêle. Nous étions au mois de juin.

Après un court séjour dans cette localité, nous avons descendu la région montagneuse et nous sommes arrivés le 14 juin dans une plaine immense où se terminent les plateaux du Fouta-Djallon. C'est le pays de Timbi. Nous avons passé là une grande rivière et, de l'autre côté, nous avons trouvé 300 ou 400 personnes auxquelles nous étions signalés et qui nous attendaient. En tête de cette troupe marchait un Bambara de 1^{m},80 de haut, qui jouait toujours le même air sur une espèce de guitare. Cette troupe était déléguée par Tierno Maadjiou, le grand chef de la région, pour recevoir les envoyés français, de sorte que c'est au milieu d'une foule considérable que nous avons fait notre entrée, pavillon tricolore déployé. A côté de moi, marchait le Bambara Diali Fodé, qui chantait : « Hurrah England[1] ! » Je lui dis : « Mon ami, ce n'est pas England, c'est : France ! qu'il faut dire. » Une heure plus tard, nous étions à Ouassan, village voisin de Timbi, résidence du chef pendant l'époque des semailles. Nous avons séjourné pendant cinq à six jours dans ce charmant village. C'est là que Tierno-Maadjiou rendait la justice.

Chaque jour, on jugeait et condamnait quelqu'un. La sentence était toujours immédiatement exécutée. J'ai vu frapper de cent coups de corde, pour crime de galanterie, un malheureux qui était soupçonné d'avoir rôdé autour de la maison du chef, et je ne pus arrêter cette punition barbare qu'au 45e coup. Une esclave, qui s'était sauvée, avait été également condamnée à cinquante coups de corde ; mais, pour elle, je pus faire valoir cette raison que, le jour de mon arrivée, j'avais fait grâce à l'un des miens sur la prière de la mère du chef, et on voulut bien pardonner à cette malheureuse femme. Tierno-Maadjiou est cité dans le Fouta pour sa douceur et son esprit impartial.

Tierno est un homme d'environ 35 ans; le visage fortement mar-

[1] Les Anglais ont peu de relations avec la province de Timbi. Le cri que poussait ce griot Bambara lui avait été appris à Sierra-Leone, et il n'avait, en criant, que le désir de nous apprendre qu'il avait visité une colonie européenne.

qué par la petite vérole; sa physionomie est très expressive. Toutes les années, nous disait-il, il a besoin de se faire la main en se battant contre les infidèles. — Les infidèles, c'est tout ce qui n'est pas musulman, et le Fouta-Djallon, du côté des rivières du Sud, est peuplé de Sousous, de Timnés, de Kourankos, qui ne partagent pas les idées des Peuhls. Les Peuhls, bien que musulmans, sont cependant moins fanatiques que les Toucouleurs. C'est un point important que je dois signaler, car, si les Européens respectent leurs coutumes et les traitent avec égard, on pourra lier avec eux des relations solides, dont le commerce ne tardera pas à profiter.

Tierno-Maadjiou jouit d'une grande réputation. Son commandement s'étend jusqu'à Boffa. Il perçoit des coutumes au Rio-Pongo par l'intermédiaire du chef de Bambaya. A Timbi, je reçus des nouvelles, mais peu complètes, de ce qui se passait à Timbo. Je me décidai à activer ma marche et, changeant complètement de route, je marchai dans la direction du Sud accompagné de Tierno-Maadjiou. Ce dernier, dont la réception fut très cordiale, avait voulu donner ses deux sœurs en mariage à mon ami M. Noirot, qui ne put se soustraire à cet honneur qu'en faisant valoir, que pour un Européen le consentement de sa famille était nécessaire. Le 20 juin, nous quittions Timbi avec le regret d'abandonner un endroit aussi paisible et aussi charmant, et nous nous dirigions dans la direction de Fougoumba. Je ne décrirai pas les incidents de la route, qui n'ont rien de bien particulier. A Bourou-Cadjié, nous nous séparâmes de notre ami Tierno-Maadjiou et, continuant notre route, nous arrivions bientôt à Diouria.

Entre Bourou-Cadjié et Diouria, nous eûmes à passer une petite rivière qui n'avait de remarquable qu'un pont. Ce pont, fait de fascines, était fort bien construit; on pourrait y passer à cheval. L'eau qui coule sous son arche a des propriétés miraculeuses. C'est le Tiangol-Leydi, qui veut dire : rivière de la terre. A côté de cette petite rivière se trouve un village appelé Kibalia.

Toutes les fois qu'un Peuhl veut obtenir quelque chose : guérison, fortune, il fait un pèlerinage au Leydi et boit de l'eau. Quand les Peuhls veulent faire la guerre, — et ils la font souvent, non seulement avec les infidèles, mais encore entre eux, car il y a deux partis dans le pays, et chaque année on se bat plus ou moins, — celui qui veut avoir la victoire ne manque jamais d'y venir. L'eau prise sim-

plement dans le torrent n'a aucune propriété, il faut aller trouver le marabout du village de Kibalia, Modi-Mahamadou Djoué, qui est un homme très estimé, vivant avec sa nombreuse famille, et se tenant à l'écart des luttes politiques.

Modi-Mahamadou, après avoir tracé sur une feuille de papier les caractères sacrés d'un verset du Koran, puise de l'eau dans une calebasse, invoque Allah, y trempe la lettre, et, après avoir fait l'imposition des mains, la fait boire au guerrier qui est venu le consulter.

Ce sont, on le voit, les mêmes procédés que ceux que les magnétiseurs employaient; c'est un peu le baquet magique d'Antoine Mesmer; c'est, au lieu de l'onguent magnétique de van Helmont, « la potion magnétique du marabout ».

Lorsqu'on fait un traité politique, c'est encore Modi-Mahamadou Djoué qui fournit l'eau avec laquelle on fera l'encre qui servira à l'écrire. Ce qui est remarquable, c'est que ce sont toujours les seuria qui ont la victoire. Un Souson de mon escorte, qui n'était pas musulman, et qui avait par conséquent intérêt à mettre en doute les propriétés miraculeuses de la source, dit que les seuria ont l'avantage sur les alphaia[1] parce qu'ils sont plus riches, et que leur or influence les décisions du marabout de Kibalia et les effets de l'eau sacrée.

En quittant les hauts plateaux du Fouta-Djallon, on entre dans une région très curieuse et très malsaine : c'est la région du Téné. Le Téné, que nous avons traversé, est un affluent du Bafing, c'est une rivière très importante. Je signale à la Société de géographie le fait suivant : tous les explorateurs qui m'ont précédé ont dit que le Téné ou la Falémé était la même rivière, et qu'elle prenait sa source dans les environs de Diaguissa pour aller se jeter dans le Sénégal aux environs de Bakel. D'après les quelques renseignements que j'ai pu recueillir, le Téné ne serait pas la Falémé; le Téné prendrait bien sa source à Diaguissa, et irait se jeter dans le Bafing qu'il rejoindrait dans le diwal de Koïn; la Falémé, elle, prendrait sa source près de Labé, dans le Konkadougou. Je n'ai pas pu vérifier le fait, je n'ai pas été dans le Koïn, mais je crois devoir signaler ce point géographique aux explorateurs qui viendraient après moi dans le Fouta-Djallon.

[1] Les seuria et les alphaia sont les deux partis politiques du Fouta-Djallon.

Le 23 juin nous arrivions à Fougoumba. Fougoumba est la ville sainte, la ville où les Peuhls font leurs études. Le chef de ce village se nomme Alpha Fougoumba.

A Fougoumba, les noirs nous apprirent qu'une révolution venait d'éclater à Timbo et que le chef que nous allions voir avait cédé, je ne dis pas son trône, mais la peau de mouton sur laquelle il s'asseyait, à son successeur Almamy Hamadou. C'est à Fougoumba que, deux jours après notre arrivée, on vint nous signaler l'approche d'un blanc. C'était un Français, M. Gaboriau, un des agents de M. Aimé Olivier dont j'ai déjà parlé. M. Gaboriau était parti du rio Cassini et devait se rendre à Timbo pour faire une convention commerciale avec l'almamy. Je laisse à penser le plaisir que nous eûmes de nous rencontrer dans un pays si éloigné du nôtre!

M. Noirot et moi nous avons fait le meilleur accueil à M. Gaboriau, nous avons tué en son honneur, non pas le veau gras, mais le seul mouton que nous possédions.

Le lendemain, M. Gaboriau, malgré les renseignements politiques que je lui donnai, voulut continuer sa route. Il se rendit à Timbo et, s'apercevant en route que son guide, comme je l'en avais averti, le tromperait, il l'abandonna et put gagner néanmoins la capitale du Fouta-Djallon, qui était peu éloignée.

Almamy Hamadou venait de remplacer l'almamy Ibrahima Sory, qui s'était retiré à Douhol-Fella.

J'avais à opter entre deux lignes de conduite. Comme j'avais une mission du Gouvernement, je devais être très prudent et très patient. Je me décidai à aller trouver l'almamy qui avait quitté le pouvoir. Ce n'est pas toujours la ligne droite qui est la plus courte dans les pays arabes; à l'inertie il faut opposer la patience, et la ligne courbe est la ligne loyale, les trois quarts du temps. Au lieu d'aller à Timbo directement, je me rendis à Douhol-Fella, et bien m'en prit. La route qui sépare Fougoumba du Bafing, que je devais traverser pour aller à Douhol-Fella, est moins accidentée que celle que j'ai parcourue ensuite entre Timbo et Fougoumba. Il y a bien quelques pics isolés, mais il y a surtout de grandes plaines et de bons pâturages.

Le pays est de plus en plus peuplé; les villages se succèdent, et on voit que ce sont des habitants riches qui résident dans cette contrée. Après avoir passé le Bafing, le 30 juin, dans les environs

de Kobessé, où il a environ 120 mètres de largeur, nous arrivions dans cette région du Fouta-Djallon qui est habitée par des Mandingues. Sur la rive droite du Bafing, c'est principalement la langue mandingue qui domine. Après une marche de 30 kilomètres dans une contrée accidentée, nous étions à Douhol-Fella, pays de montagnes qui sépare le bassin du Niger de celui du Bafing, c'est-à-dire du Sénégal. C'était là que résidait l'almamy qui venait de quitter le pouvoir, Almamy Ibrahima Sory. Le soir même, j'eus une entrevue avec lui. Il me donna plusieurs cases pour mes hommes et pour moi, et, entre autres, un objet que je ne croyais pas trouver dans un endroit pareil, un lit pour me coucher, un lit en bois qui avait été envoyé par des Anglais de Sierra-Leone. Sur ce lit, comme matelas, il y avait une peau de bœuf et j'en fis usage pendant un mois et demi environ.

Douhol-Fella est un grand village qui appartient à l'Almamy-Sory, qui est le chef le plus puissant au Fouta-Djallon. C'est, pour ainsi dire, sa maison de campagne; c'est là qu'il habite quand il n'est pas à la missida, c'est-à-dire à la mosquée, à Timbo.

On ne se doute peut-être pas de ce que c'est qu'un village peuhl, et surtout d'un village appartenant à un grand chef. On serait tout étonné, en arrivant dans un endroit pareil, de voir des chemins sablés avec de petits cailloux jaunâtres, et, sur les bords, des orangers, des citronniers formant de véritables allées conduisant aux habitations. Celles-ci sont séparées : ce sont de grandes cases cylindriques en argile, excessivement propres; le parquet est aussi en argile bien uni. Ces cases sont coiffées d'un immense chapeau en bambou, recouvert de paille, et entourées de bananiers et d'orangers, ainsi que de petits jardins potagers. Il y a, de plus, entre les cases, une cour immense au milieu de laquelle se trouve un oranger gigantesque. C'est au pied de cet oranger qu'ont lieu les grandes réunions publiques, les palabres, comme on dit. C'est là aussi que l'almamy me reçut le lendemain de mon arrivée, avec toute ma mission, pour parler des affaires que je voulais traiter. Il y avait environ 200 personnes. Je lui donnai la lettre du gouverneur du Sénégal, la lettre envoyée par le chef des Français et la lettre du chef de la religion musulmane au Sénégal. Vous ne sauriez croire l'effet que produisit cette dernière lettre. Lorsque les chefs l'eurent lue, ils la baisèrent, ensuite tout le monde se prosterna et on fit un grand salam pour

que Dieu conservât les jours du Président de la République, qui m'avait envoyé, du gouverneur du Sénégal et de tous les musulmans de la Sénégambie. Il me fallut cinq jours de palabres pour expliquer ce que je venais faire. L'almamy accéda à toutes mes propositions, mais il me dit quelque chose que je tiens à rappeler et que j'ai noté : « Il ne veut pas, actuellement, me disait-il, que l'on améliore les routes, que l'on vienne avec des bateaux, que l'on fasse des chemins de fer. Cette idée le trouble. Il y voit la fin de son prestige. Le Fouta doit être aux Peuhls et la France aux Français. Seulement, ces deux nations, qui ont le même père et la même mère, n'en formeront plus qu'une, et la plus forte prêtera son appui à la plus faible. Le Fouta-Djallon sera sous le protectorat de la France. » Voilà les paroles que me disait cet homme de soixante ans, très sensé; et rappelez-vous que tous ceux qui étaient là savaient lire et écrire l'arabe; tous comprenaient très bien ce que je venais de dire.

Le 14 juillet, je suis arrivé à Timbo. J'ai été reçu avec enthousiasme par Almamy-Hamadou, et, le jour de la fête nationale, j'ai pu obtenir la ratification de mon traité et placer sous le protectorat de mon pays la contrée la plus instruite, la plus puissante et la plus étendue du Soudan occidental.

A Timbo, j'ai retrouvé M. Gaboriau, qui était très gravement malade, et qui m'a fait l'honneur de venir me recevoir, malgré sa faiblesse, aux portes de la capitale. Il vint avec son interprète et arbora le pavillon français sur sa case, pendant que nous l'élevions sur la nôtre pour fêter le 14 juillet.

Une fois le traité signé, je revins à Socotoro, et de là à Douhol Fella, où je séjournai assez longtemps.

Le Fouta est habité par les Peuhls. Ce sont les Fans, du nord de l'Afrique, une race conquérante analogue à celle que mon illustre ami Savorgnan de Brazza a rencontrée sur l'Ogooné et qu'il a su pacifiquement conquérir. Les Peuhls qui habitent le Fouta-Djallon appartiennent à la famille nubi-berbère. Ils sont venus depuis un temps immémorial du côté de l'Égypte. Ils occupent aujourd'hui une région immense; ils sont dans les environs du lac Tchad, à Tombouctou, enfin au Fouta-Djallon, tout près de l'océan Atlantique. On dirait qu'il y a quelque chose qui pousse tous ces peuples du centre de l'Afrique à venir vers la mer. C'est non seulement l'idée de com-

mercer avec les blancs, mais c'est surtout le besoin irrésistible qu'ils éprouvent de se procurer du sel, qu'ils ne trouvent que difficilement dans les solitudes de leur pays.

Les Peuhls disent qu'ils sont d'origine blanche; du reste, ils appartiennent probablement à la famille berbère. Ils sont beaucoup plus instruits et plus susceptibles de civilisation que tous les autres peuples que j'ai vus.

Le Fouta-Djallon est un pays qui ne date que d'une centaine d'années environ. Il est constitué en république, mais en république aristocratique. Ce sont toujours les mêmes familles qui fournissent les chefs. Il y a deux chefs, deux almamys : l'un, pris dans le parti des seuria, l'autre, dans celui des alphaia. Les seuria sont les guerriers, les possesseurs du sol; les alphaia, les grands marabouts. Chacun à tour de rôle, et tous les deux ans, les almamys se transmettent le pouvoir. Il y a là une convention spéciale qui s'exécute plus ou moins bien; mais les Peuhls trouvent un grand avantage à avoir deux chefs; ils disent que si l'un ne leur convient pas, ils peuvent, par un vote de l'assemblée des anciens, le prier d'aller à la campagne.

Le droit d'aînesse existe chez les Peuhls. Le premier a la fortune, il est de la classe de seuria; le second est prêtre, c'est-à-dire marabout, et devient alphaia; le troisième détrousse les caravanes.

C'est un de ceux-là qui était venu pour m'attaquer dans les environs du mont Koua.

Les Peuhls ont une véritable organisation politique. Il y a 13 provinces dans le pays et, par suite, 13 chefs. L'almamy est nommé par le conseil des anciens et sacré dans Fougoumba, comme je l'ai dit tout à l'heure. Le jour du sacre, on lui met neuf turbans qui indiquent les neuf provinces principales, et tous les jours on lui en enlève un. On lui laisse le dernier qui marque qu'il est le chef de Timbo. Les Peuhls ont une armée et peuvent mettre environ 25,000 hommes en ligne, tous armés de fusils à pierre. Ils sont courageux et habitent un pays très accidenté. Ils n'ont pas besoin de remparts, la nature leur en a donné; tout autour du pays s'élèvent de grandes chaînes de montagnes qui l'entourent comme d'une barrière de granit. Au centre est Timbo.

L'industrie est pastorale. Les Peuhls sont pasteurs; ils sont venus du côté de l'Est, chassant devant eux leurs troupeaux au milieu des

populations mandingues qui les ont laissés passer, les croyant absolument inoffensifs. Mais, un beau matin, elles se sont réveillées; c'étaient les Peuhls qui étaient les maîtres, et les Mandingues les esclaves. Les pasteurs étaient devenus des guerriers. Voilà toute l'histoire du Fouta-Djallon. Comme je l'ai dit, l'instruction est assez développée. Dans tous les villages, il y a une école. J'ai pu rapporter, ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire à M. le président de la Société de géographie, de nombreux écrits arabes. J'ai tout le code de lois des Peuhls, les différentes histoires écrites par les marabouts des villages, racontant d'une façon naïve les diverses phases de la vie politique de ce peuple. J'espère que lorsqu'ils auront été traduits, nous obtiendrons des renseignements assez complets.

Pendant le séjour que je fis à Donhol, je reçus la visite du marabout Karamoko Mérouan, professeur d'arabe. Il vint me trouver, entouré de tous ses élèves; il avait une trentaine de jeunes garçons et une dizaine de jeunes filles; l'école est mixte.

Karamoko me fit lire le Koran par deux ou trois jeunes garçons qui, probablement, étaient ses meilleurs élèves.

Je leur fis des cadeaux d'usage. Je donnai quelques feuilles de papier aux enfants et, au professeur, une chemise blanche, dont il fut enchanté. Karamoko Mérouan, qui était venu me voir, monté sur une ânesse paisible, était cul-de-jatte.

Le professeur me quitta après avoir été hissé sur sa monture et entouré de tous ses élèves, qui criaient, en nasillant, les versets du Koran, accompagnés par les braiments d'un jeune bourriquet, qui marchait gravement au milieu d'eux.

Pendant mon séjour à Douhol-Fella, j'ai été assez gravement malade; j'ai eu un accès de fièvre qui a failli m'emporter. J'ai été très bien soigné par les gens du pays, et surtout par l'almamy. Tous les jours, il s'informait de mon état et s'inquiétait de ne pas me voir manger. Il me disait : « Si tu ne manges pas, tu vas mourir. » Je lui repondais qu'en France les docteurs recommandent la diète, et que j'étais moi-même docteur. « Eh bien, si tu es docteur, tu vas mourir, répétait-il; quand on est malade, il faut manger, toujours manger. » Comme j'étais loin de la Faculté, et que je n'avais personne pour me traiter, je me soumis aux idées de l'almamy, et je mangeai, un jour, toute une calebasse de piment et d'oseille. Je ne dirai pas que c'est ce qui m'a sauvé, je craindrais d'avancer un fait médical

un peu vif; mais enfin, je me suis trouvé beaucoup mieux. J'ai continué ce régime pendant deux jours. Mon interprète, qui avait voulu y goûter, s'était brûlé les lèvres. Si j'ai été guéri, je le dois à ce remède héroïque, que ma constitution a pu supporter, et surtout aux soins de Néné-Ayba. Néné-Ayba est une femme célèbre, et son exemple prouvera l'influence légitime que la femme exerce chez les Peuhls.

On m'avait dit, le jour de mon arrivée : « Soyez bien avec la femme de l'almamy, c'est elle qui règle toutes les questions politiques. » Néné-Ayba est une femme illustre, autant par sa beauté que par son intelligence. Elle a 48 ans; mais, ce qui est rare dans ce pays, où les femmes se fanent très vite, elle est encore fort belle et très coquette. Elle adore les bijoux. Ils consistent en boules d'ambre, dont les unes forment un collier et les autres des boucles d'oreilles. Leur valeur est de plus de 5,000 francs.

Les femmes peuhls sont excessivement coquettes; elles s'habillent très bien et avec beaucoup de goût; elles se coiffent surtout admirablement : leurs cheveux, assez longs, sont tous ramenés d'arrière en avant, et forment comme un casque au-dessus de la tête. Elles se mettent des épingles, des morceaux d'ivoire ou des pièces de 5 francs dans les cheveux. Si j'étais bijoutier, installé à Timbo, je ne vendrais que des pièces d'argent à l'effigie de la République française, celles qui portent les 3 hommes, comme disent les Foulbès : « L'Union fait la Force. » Ce sont les bijoux préférés par les élégantes de l'aristocratie. Je reçus un jour la visite de la fille de l'almamy, qui était mariée depuis très peu de temps avec le frère de l'almamy Hamadou, elle s'appelait Aissatou. Cette princesse me parla beaucoup de la France, — par l'intermédiaire de mon interprète. Elle me demanda comment le mariage se faisait dans notre pays, si nous n'avions qu'une femme, car les Peuhls sont polygames; elle fut très étonnée d'une chose, c'est d'apprendre que, dans notre pays, très souvent la femme apportait une dot, et quelquefois l'homme n'en apportait pas; que des femmes très riches épousaient parfois des hommes qui ne possédaient rien. Elle n'a jamais voulu me croire; elle me disait qu'il était impossible que nous, qui étions civilisés, nous ayons des idées pareilles. C'est l'homme qui doit apporter la dot, et la femme, ses charmes simplement, ajoutait-elle. Une autre question que je traitai avec l'almamy, et qui est assez amusante, c'est la question de la fin du monde.

Les Peuhls, dans le début, étaient aux côtés du prophète Mahomet, qui sait tout et qui peut tout. Mahomet avait annoncé la fin du monde comme très prochaine. Deux Peuhls illustres, Modi-Ousman et Modi-Aliou, compagnons du prophète, malgré toutes les promesses qu'il leur faisait, se trouvaient très bien sur la terre et voulaient y rester. Modi-Ousman et Modi-Aliou implorèrent Mahomet, et le prièrent d'accorder encore à leur race deux cents ans d'existence. Mahomet, qui ne voulait rien leur refuser, avait accédé à leurs demandes. Mais l'almamy croyait que la fin du monde était proche; il l'annonçait, non pour la fin du mois, mais dans trois mois au plus tard; et il disait qu'à ce moment tout le monde se mettrait en marche vers le mont Hira qui domine la vallée de Josaphat des mahométans, et qu'une fois arrivée au sommet la race humaine disparaîtrait. Dans l'assistance se trouvait un vieillard à barbe blanche qui lui demanda s'il n'y avait pas une autre route qui permît d'éviter le mont Hira, où il n'avait pas l'envie d'aller. L'almamy lui dit qu'il n'y en avait pas et que c'était la seule route pour les fidèles de l'Islam.

Nous sommes restés à Douhol-Fella jusqu'à la fin du mois d'août. J'avais voulu continuer mon voyage du côté du Niger, mais malgré toute la patience possible, je ne pus pas obtenir l'autorisation des chefs peuhls.

A cette époque, Fodé-Darami, qui était le chef du Gangaran, se battait malgré la saison; la route de Kouranko était complètement fermée et l'almamy m'avait dit que, puisque j'étais venu faire un traité avec lui, on me verrait de très mauvais œil visiter d'autres peuples, qu'il fallait rester encore au Fouta-Djallon et retourner ensuite dans ma patrie. Il me promettait formellement de me faire conduire l'année suivante dans le Ouassoulou, auprès de son ami Samory, auquel il avait envoyé un cadeau important en mon nom. Samory, me disait-il, te conduira par la main dans tous les pays que tu désires voir et dont il est le chef. C'est un bon musulman, ennemi comme nous des Peuhls infidèles, les Houbbous, et qui doit être comme moi l'ami des Français. Le 30 août, je fis mes adieux à l'almamy Sory et je repris la route de Timbo où j'arrivai le 5 du mois de septembre, après m'être arrêté à Sokotoro. A Timbo, il y eut une grande réunion du conseil des anciens, présidée par Modi-Djogo, qui est l'homme le plus influent chez les Peuhls puisque, à sa volonté, il peut faire placer sur le trône le chef des seuria ou le

chef des alphaia. Je demandai à prendre la route de Médine et, après un palabre qui dura longtemps, cette permission me fut accordée. Les deux almamys désignèrent une ambassade chargée de m'accompagner au Sénégal et en France. Ils auraient voulu me donner un millier de bœufs pour les offrir au Président de la République, et j'eus fort à faire pour les en dissuader.

Je partis de Timbo le 6 du mois de septembre. Je suivis un itinéraire nouveau pour atteindre Fougoumba. Je passai par Bouria et Poré-Daka qui sont deux points très importants de la vallée du Bafing et les deux provinces les plus peuplées de l'empire peuhl.

A Fougoumba, où je ne fis que passer, je retrouvai Modi-Hamadou, le chef du pays, qui m'avait très bien reçu à mon premier passage et qui me donna tous les renseignements possibles pour traverser le Tené.

A Kébali, avant d'arriver à Kahel, où commencent les hauts plateaux du Labé, je fis la rencontre d'un chef nommé Alpha Gassimou, qui est l'homme le plus grand que j'aie vu dans tout mon voyage. Ce chef allait à Timbo pour se faire renommer roi du Labé, car, toutes les fois qu'il y a un changement politique, il faut faire renouveler ses pouvoirs, et, pour cela, donner des cadeaux à l'almamy. Il avait avec lui une centaine de bœufs et des esclaves, il allait les porter à son suzerain, et devait revenir les mains vides ; mais à son retour, sur sa route, il nommerait lui aussi des chefs et rentrerait au centuple dans ses fonds.

Le 16 septembre, j'arrivai à Tountouroun.

Tountouroun est un point des plus salubres. Depuis Kahel jusqu'à Tountouroun, il y a un plateau qui est à 1200 mètres au-dessus du niveau de la mer ; on traverse une plaine immense, partie en pâturage et partie ensemencée de riz. Ces hauts plateaux sont très fertiles pendant la saison pluvieuse, qui dure sept mois. Toute cette contrée est riche et assez saine, malgré les rizières. Il y a cependant de nombreux cas de goître. Serait-ce là, comme on l'a prétendu, une des formes du paludisme ? A Tountouroun, j'eus une entrevue avec Alpha Aguibou, fils d'Alpha Ibrahima. C'est un seuria et le vrai maître du Labé. Il donna son acquiescement au traité et je continuai ma route pour Médine. Pendant mon séjour à Tountouroun, M. Noirot explora les sources voisines de la Gambie et celles du Rio-Grande. Je ne pouvais l'accompagner à cause de mon nombreux convoi et des

conférences politiques que j'avais journellement avec les chefs réunis par Alpha Aguibou. Ces sources, situées à huit ou neuf kilomètres de Tountouroun, auprès du village de Oré Dimmah, sont à environ 1200 mètres l'une de l'autre, sur un haut plateau; on dirait que la même nappe d'eau alimente d'un côté la Gambie, ce grand fleuve qui s'en va à Sainte-Marie de Bathurst, après avoir décrit un grand cercle dans le pays des Peuhls; et, de l'autre, le Rio-Grande, qui va à Boulam. La carte remarquable qui a été dressée par les soins de M. de Lannoy de Bizy, et qui comprend tout l'itinéraire de la mission, rend compte de l'excursion dont j'avais chargé M. Noirot. A partir de Tountouroun, j'entrai dans une région nouvelle. Je quittai la route qu'avaient suivie MM. Hecquart et Lambert, pour m'en tenir à la ligne de faîte même qui sépare la Gambie et le Rio-Grande. La route est peu accidentée jusqu'à Bandéia; mais à partir de Bandéia, on traverse encore des montagnes et de grandes vallées qui vont du côté de la Gambie. J'ai pu relever tous les affluents qui descendent vers ce fleuve, ainsi que toutes les vallées et montagnes de la rive droite. Cette partie du Fouta s'appelle le Tamgué. On a une vue superbe de toute la vallée de la Dimmah (Gambie). C'est la frontière du pays des Peuhls. La route est excessivement pittoresque. Une fois arrivé à Paré, je quittai les hauteurs montagneuses du Fouta-Djallon pour descendre dans la plaine, en nous dirigeant vers le Nord. Ce pays appelé Niocolo est très fertile : le coton, l'arbre à beurre, l'arachide, la cire, s'y trouvent en abondance et peuvent être exportés.

C'est en arrivant à Itato que je reçus des nouvelles du Sénégal. Je sus que la fièvre jaune y avait éclaté et que le gouverneur, M. de Lanneau, celui qui nous avait montré une si grande bienveillance, et avait encouragé les débuts de notre voyage, venait de mourir. Je l'appris par une caravane de Sarracolets de Bakel.

De Itato, nous nous rendîmes à Syllacunda, qui est la limite géographique du Fouta-Djallon. Je traversai le 20 septembre la Gambie, non loin de Binguillai, qui signifie pas « de case » et non « la case du Dieu ». Alla signifie « pas » en peuhl, et Allah « Dieu », ce qui a causé l'erreur d'Hecquart. Nous allions entrer dans le Bambouk. Le Bambouk, que je vais décrire très succinctement, est une région excessivement importante et qui intéresse au plus haut point le haut Sénégal. En effet, le chemin de fer que l'on construit à Médine et qui

donnera une grande importance à ce pays trouvera dans le Bambouk de quoi s'alimenter. C'est la région aurifère qui a été signalée par Pascal dans son voyage d'exploration; mais on ne l'avait pas traversée de la Gambie à Médine comme je l'ai fait, c'est-à-dire de part en part. On m'avait vivement dissuadé à Syllacounda d'entrer dans cette région. Dans cette partie du Bambouk, depuis trente ans, les caravanes n'osaient plus s'engager, et j'eus les plus grandes difficultés pour me procurer des guides. Trois chasseurs que je payai fort cher voulurent bien m'accompagner.

Nous avons voyagé pendant trois jours au milieu des forêts, en suivant une route qui n'était parcourue que par des animaux sauvages de toutes sortes. Une remarque importante, c'est que dans le Fouta-Djallon il n'y a presque pas d'animaux sauvages; les femmes, les enfants peuvent se promener sans crainte dans une forêt : il n'y a jamais eu d'accident, tandis qu'au contraire, sur la rive droite de la Gambie, entre la Gambie et le Sénégal, il y a énormément de fauves.

Le troisième jour après notre départ de la Gambie, le sergent qui était en avant-garde signala une colonne de guerriers. C'étaient des Malinkés du Bélédougou qui battaient les routes pour essayer de piller les caravanes venant du Dentilia et allant en Gambie.

Nous prenant pour des Diulas marchands, ils nous donnèrent l'ordre de nous arrêter et de leur livrer toutes nos marchandises.

Nous en apercevions une trentaine, tous vigoureux et parfaitement armés. Ils portaient le costume de guerre et leurs physionomies n'exprimaient rien moins que la bienveillance.

Il était probable qu'une partie de la colonne était cachée dans les broussailles.

Le brave sergent dépassa la vigueur de Cambronne dans sa réponse.

Nous ne possédions que trente fusils et notre caravane, composée de soixante-quatre personnes, contenait des femmes, des enfants et des gens désarmés qui étaient autant d'*impedimenta* pour une défense sérieuse, dont je réglai à l'instant tous les détails.

Je m'avançai alors seul avec mon interprète vers le chef des Malinkés et je lui demandai ce qu'il voulait. Il me répondit qu'il voulait simplement me dévaliser, pas autre chose. « C'est bien, lui dis-je, attaquez-nous, et vous prendrez les bagages, si vous pouvez. » Il y avait devant nous trente indigènes, mais nous ne savions pas le

nombre de ceux qui étaient cachés. Je me rappelai l'attaque de la mission Galliéni à Dio, où j'étais.

L'expérience que j'avais acquise dans mon premier voyage au Niger me fut précieuse. Je fis dire au chef, appelé Caza, qui était le frère du roi de Mamakono, de vouloir bien causer avec moi un instant et que nous aurions tout le temps de nous battre ensuite. Tous les guerriers s'assirent en cercle et je pris place au milieu d'eux, en souriant. Mon interprète traduisait mes paroles, pendant que M. Noirot et les laptots armés se tenaient à une quarantaine de mètres auprès des bagages, prêts à me venir en aide.

Le palabre ne fut pas long. Ma confiance surprit beaucoup Caza et ses hommes. Je leur fis observer que je venais de Syllacunda et que j'allais chez eux à Mamakono ; que les trois chasseurs qui me servaient de guide et d'introducteurs dans leur pays étaient connus d'eux. Il m'avait été impossible d'annoncer mon arrivée au roi Kéké Madi, le moyen m'ayant fait défaut. Puisque je les rencontrais, j'estimais qu'au lieu de nous battre, il vaudrait beaucoup mieux nous rendre tous ensemble chez le roi. Mon intention était de loger dans le village même. Il leur serait plus facile de nous piller, si tel était leur intérêt, une fois parvenu dans leur village, où nous serions sans défense, que dans la forêt où nous leur opposerions, grâce à nos fusils, une résistance terrible, et où nous pourrions soit les battre, soit tout au moins leur échapper, après avoir tué un grand nombre des leurs.

Je terminai en disant que, dans les bois, je ne leur donnerais pas une aiguille, mais que, devenu leur hôte, je saurais reconnaître leur hospitalité.

Mon discours impressionna Caza. Il m'accorda une trêve, me disant qu'il allait réfléchir et, pour me montrer qu'il était de bonne foi, il m'indiqua un campement où je pouvais me procurer de l'eau. Il s'installa avec ses hommes, non loin de nous, dans les hautes herbes, et envoya sur-le-champ des émissaires à Mamakono pour informer le village de ce qui se passait.

Nous avons campé à côté les uns des autres, en nous surveillant mutuellement.

Le soir, je fis tuer un mouton et donner le quartier de devant au chef soninké. La glace était rompue et ces gens, qui étaient venus pour nous attaquer, devinrent nos meilleurs amis. Le lendemain, nous

entrions à Mamakono. C'est un pays aurifère extrêmement important. J'ai vu, de mes yeux vu, des femmes ramasser du sable, le laver et obtenir, au bout de quelques minutes, de l'or. D'après les renseignements qui m'ont été donnés, l'or ne se récolterait qu'au mois de janvier. A cette époque, toutes les productions des champs, le riz, le maïs, etc., sont rentrées et, pendant un mois, les habitants vont au milieu des bois chercher l'or. Les femmes lavent le sable, les hommes cassent les cailloux, les roches qui sont dans la forêt. On en trouve assez peu, cependant, dans les roches ; il est plus abondant dans le sable. D'après les calculs auxquels je me suis livré, la production de l'or à Mamakono serait à peu près de 300,000 francs par an. Ils l'exportent à Bakel et au Fouta-Djallon. La population du village est peu élevée et je ne crois pas que plus de 400 personnes se livrent, pendant un mois, à la recherche de l'or. Mais cette région, au point de vue du climat, est fort malsaine pour les Européens ; elle est extrêmement fiévreuse. J'ai pu passer un traité avec Kéké Madi, roi du Bélédougou, qui met tout son territoire sous notre protectorat.

J'arrivai ensuite sur les bords de la Falémé, que je traversai au village de Gesseba. Là, elle est excessivement large. Il y a bien un barrage, mais je crois qu'on pourrait remonter jusque-là. C'est une exploration importante à faire au point de vue français. Le pays s'appelle le Sirimana.

Avec les guides que j'obtins, je traversai différentes régions très intéressantes et qui ont toutes le même aspect : ce sont des plaines avec de petits monticules. Je traversai successivement le Kamana, le Coffé et le Niagala. Le Niagala est un grand pays qui confine au Khasso, placé sous notre protectorat. A Borokoné, le chef du pays me fit un bon accueil. Il voulut me forcer à m'arrêter chez lui. Je n'en avais pas l'intention, je désirais aller jusqu'à Sadiola. Je cédai cependant à ses instances et je campai. Le lendemain matin, je m'aperçus qu'il m'avait volé toute ma batterie de cuisine. Je sortis aussitôt du village et je fis dire au chef que s'il ne m'avait pas rendu mes casseroles dans le courant de la journée, nous mettrions le feu à ses champs de riz ; le riz était mûr. Il ne nous crut pas, mais dans la journée nous marchâmes sur le village, soit pour le brûler, soit pour prendre ce qui nous appartenait.

Les chefs de Sadiola et de Sérimana s'étaient joints à mes hommes, ils craignaient vivement d'indisposer contre eux Sambala, roi

du Khasso, et le commandant de Médine; ils voulurent donc nous accompagner. Le chef de Barakoné nous rendit nos casseroles en nous faisant ses humbles excuses. Cette comédie pouvait se transformer en tragédie à la moindre imprudence.

Les Africains sont des enfants mal élevés et orgueilleux; avec du calme et de la patience, on obtient d'eux la reconnaissance de leurs fautes, mieux qu'en leur tirant des coups de fusils.

Le 17 novembre, nous arrivions à Médine, après un voyage de 1300 kilomètres.

Dans toute cette région du Bambouk que j'ai traversée, il y a, outre l'or qu'on peut récolter en abondance, des arachides et de l'ivoire, de la gomme; la forêt est peuplée d'éléphants. A Médine, mon voyage d'exploration était complètement terminé. Je n'eus qu'à descendre le Sénégal pour atteindre Saint-Louis. J'ai amené avec moi des noirs qui sont venus jusqu'à Paris ratifier de vive voix le traité signé par les almamys à Timbo.

Je n'ai jamais raconté ni dans les journaux, ni dans une conférence, l'impression que la civilisation française avait produite sur les noirs ambassadeurs du Soudan, venus à Paris avec moi.

Il est intéressant de connaître l'appréciation de ces « sauvages » qui, par nature et par éducation, sont moins impressionnables que nous:

Leur première visite à Bordeaux fut pour la cathédrale.

La grandeur du vaisseau les saisit, et le chef Modi Saydou traduisit son admiration par un cri qui attira un gardien de l'église. Allah kobar! Allah kobar! Dieu est grand! Dieu est grand! répétait le chef peuhl; et sur une question de M. du Mazet, rédacteur de la *Gironde*, qui demandait aux envoyés s'ils savaient qui habitait dans cette grande maison : Allah, Dieu, répondit le chef peuhl, nous sommes dans une missida (église).

La beauté sévère de l'architecture gothique les avait frappés et leur avait fait comprendre que c'était un temple pour la prière.

Notre-Dame de Paris les émerveilla.

Mais l'impression la plus vive fut causée par le chemin de fer. Ils restèrent pendant deux heures sans parler, puis ils partirent d'un grand éclat de rire, ils étaient rassurés.

Les théâtres, les monuments, les revues de troupes leur firent plaisir. Modji, modji, c'est beau, c'est beau, répétaient-ils, mais leur

admiration était calme. Le musulman prenait le dessus sur le Peuhl; ils observaient, prenaient des notes, mais gardaient leurs impressions.

« Vous êtes riches, trop riches, et je ne comprends pas le courage qui vous a poussés à venir chez nous, dormir dans nos pauvres cases, manger une nourriture qui n'est pas la vôtre, et supporter un climat désastreux pour un blanc. Vois-tu, Alpha doctor, il faut prendre beaucoup d'argent, le mettre dans une bourse et l'offrir à ta mère. Car si tu es courageux, c'est à elle que tu le dois. » Je vais retourner au Fouta-Djallon, je raconterai tout ce que j'ai vu, j'en aurai pour plus d'un an à parler. Je ne pourrai pas tout dire, on me traiterait d'imposteur. »

Ils sont revenus dans leur pays. J'ai reçu dernièrement des lettres d'eux, qui m'ont été traduites au ministère de la guerre, dans lesquelles ils m'assurent de toute leur confiance et du souvenir impérissable qu'ils gardent de la France qu'ils ont vue. Ils diront à leurs frères, les Peuhls, la réception que nous leur avons faite. En résumé, nous avons parcouru une étendue de 1300 kilomètres environ, de Boké à Médine, à travers des populations qui étaient pour la plupart indisposées contre nous. J'ai réussi à calmer leur défiance, à leur montrer en nous des amis désireux de leur être utiles et de faire des échanges profitables à leur nation et à la nôtre.

J'ai accompli ma mission sans me départir des ordres pacifiques que j'avais reçus, et je suis arrivé au but sans tirer un coup de fusil, malgré les nombreux bagages qui pouvaient tenter la cupidité de ces peuples.

Notre voyage s'est effectué en plein hivernage, à l'époque la plus pénible pour des Européens. Nous avons eu nos heures de souffrances et de misères, mais nous n'avons jamais désespéré, et nous pouvons dire que nous avons partout et toujours tenu haut et ferme le drapeau de la France.

LES POPULATIONS DU FOUTA-DJALLON

NOTICE HISTORIQUE.

Le Fouta-Djallon, ou mieux Fouta-Djallo, que les Peuhls prononcent Fouta-Diâlo, est un grand pays dont les limites politiques ne sont pas nettement déterminées. Les guerres continuelles qui ont lieu entre les habitants de cette contrée, fidèles au rite musulman, et les populations fétichistes (Sousous, Nalous, Landoumans, Dialonkès, Malinkès, Mandingues, Timnès, Korankos), qui habitent sur leurs frontières et se défendent avec plus ou moins de succès, modifient chaque année la carte de cette région.

A l'heure actuelle, les Peuhls, qui, il y a un siècle à peine, étaient cantonnés dans les montagnes de la vallée du Ba-Fing et faisaient paître leurs troupeaux entre Timbo et Fougoumba, occupent un territoire immense, se rapprochant tous les jours de la mer, qui semble l'objectif vers lequel tendent tous les peuples conquérants du centre de l'Afrique dans leur marche envahissante de l'Orient à l'Occident.

Les Peuhls, ou Fellatas soudaniens, comme les Fans de l'Ogowé et du Gabon, ont déserté les régions centrales du continent africain, les premiers poussant devant eux leurs vaches, dont le lait forme la base de leur alimentation ; les seconds, se livrant à la chasse des éléphants. C'est non seulement l'idée de se mettre en rapport avec les « blancs » qui habitent le littoral, et d'acheter à meilleur marché les objets dont ils ont besoin et que les courtiers noirs leur vendent à des prix qu'on ne saurait imaginer, qui pousse ces peuples, mais il semblerait que, dans cette course qui les entraîne vers l'Océan, ils pensent avant toute chose au sel qu'ils trouveront en abondance, et dont ils étaient si souvent privés dans les solitudes de leur pays.

Les Peuhls sont les Fans du Nord de l'Afrique. C'est la race conquérante. Ils sont les maîtres sur 30° de longitude, des environs du

Cayor au lac Tchad, et entre les latitudes de 10° à 15° Nord, c'est-à-dire dans une zone d'environ 90,000 lieues carrées. La grande nation mandingue, qui avait laissé passer sans défiance ces pasteurs inoffensifs, est aujourd'hui ou bien confondue avec les Peuhls ou pliée sous leur joug.

C'est surtout au Fouta-Djallon — dont le nom veut dire pays des Peuhls et des Dialonkès — que l'on peut le mieux étudier l'histoire de ces deux peuples. Les Dialonkès appartiennent à la race mandingue. Le Fouta-Djallon, proprement dit, est borné au Nord par la rive gauche de la Gambie (depuis le Kantora-Foulatenda jusqu'à Kédougou), par le Sangala, pays montagneux habité par des Peuhls et des Dialonkès, situé entre la Gambie et la Falémah, et le Konkadougou, pays malinké, situé entre la Falémah et le Ba-Fing, qui vient limiter au Nord le diwal ou province du Koïn, qui appartient au Fouta-Djallon. Cette frontière forme une ligne courbe qui, après avoir remonté la Gambie de l'Ouest à l'Est, descend droit au Sud pour aller ensuite au S.-O. Au Sud, les limites sont plus vagues. En allant de l'Ouest à l'Est, ce sont : la haute Mellacorée, dont le chef Bokari paye tribut à l'almamy, le Limbah, le Soulimania, le territoire des Houbbous et le Sangaran. A l'Est : le territoire de Dinguiray, qui a été donné par l'almamy Bou-Bakar à El-Hadj-Omar, et le Bouré. A l'Ouest : une ligne brisée partant de Kantora, par la Gambie, coupant le haut Rio-Geba, arrivant sur le Rio-Grande, non loin de Boulam, descendant sur le Cassini, coupant le Rio-Nûnez au marigot de Kintao, et descendant sur la Mellacorée, à travers le pays des Sousous, qui sont presque tous tributaires des Peuhls.

On peut représenter approximativement le Fouta-Djallon par un grand triangle dont le sommet serait non loin du Bouré, au pays de Ménien (le chef de ce pays est nommé par Almamy Ibrahima Sory), et la base représentée par une ligne allant des environs de Falatenda, sur la Gambie, à la Mellacorée. Le territoire de Dinguiray est enclavé en partie dans ce triangle. En longitude, le pays des Peuhls s'étend du 16° au 11° Ouest, et en latitude, du 9° 30′ au 13° 20′ Nord. C'est une région très montagneuse, dont les hauts plateaux sont habitables pour des Européens, arrosée par des fleuves ou des rivières innombrables, au sol d'une grande fertilité, et dont la position géographique fait une des clefs principales du Soudan.

Les Peuhls l'ont compris et toute leur politique consiste à se rapprocher de nos comptoirs de la côte pour avoir la guinée, les fusils et la poudre, qui sont les meilleurs objets d'échange pour les contrées du haut Niger, telles que le Sangaran, le Kankan, le Ouassoulon, le Torong et le Bouré, qui toutes entretiennent les relations les plus suivies avec le Fouta-Djallon.

Ce n'est que rarement par le haut Sénégal que les caravanes du haut Niger vont vendre la poudre d'or et les cuirs; c'est surtout par la route du Fouta, qui passe à Fodé-Hadji, ou bien par le Soulimania, qu'elles se dirigent vers les rivières du Sud pour échanger leurs produits contre les marchandises d'Europe.

Les Peuhls, Foulbès, Foulans, Fellatas, Fellahs ou Peuhls forment une race profondément distincte de celle des noirs du Soudan. Ils disent eux-mêmes qu'ils sont de race blanche, et qu'ils viennent d'un pays lointain situé du côté de La Mecque. La légende raconte que les pères de leur nation étaient aux côtés des lieutenants du Prophète, et ont combattu pour le triomphe de l'Islam à son début. C'étaient Modi-Ousman et Modi-Aliou, guerriers énergiques, marabouts fervents, qui furent chargés de venir convertir les peuplades sauvages du Niger. Le prophète Mohammed leur accorda comme récompense que l'heure des punitions et des récompenses sonnerait deux cents ans plus tard pour les hommes que celle qu'il avait d'abord fixée.

Les Peuhls qui habitent le Fouta-Djallon sont originaires du Massina, ainsi que l'a affirmé l'almamy Ibrahima-Sory, petit-fils d'Almamy Sory-le-Grand, le chef illustre qui a fondé l'unité nationale. Ce sont les Sidiankès; mais d'autres tribus ne tardèrent pas à venir les rejoindre. Peuhls du Fouta-Toro, Toucouleurs descendirent sur la Gambie et de là gagnèrent les hauts plateaux du Timbi et du Labé pour se joindre à leurs frères. Une chronique écrite en arabe et que m'a donnée Alfa Suleyman, chef de Consotomi, en témoigne.

Hartmann dit que les Peuhls paraissent issus du Fouta-Toro, à l'ouest de l'Afrique. A la fin du siècle dernier, ils conquirent le Fouta-Djallon, pays des Mandingues, fondèrent en 1802 l'empire de Sokoto sous leur prince Danfodio, musulman inspiré, et s'étendirent de plus en plus à l'intérieur. Ils sont grands et minces; leurs cheveux sont peu crépus; leur barbe, rouge brun ou plus foncée, est rase; leur langue rappelle celle des Berbères.

S'il faut en croire la chronique d'Ahmed, les premiers Fellatas ou Foulbès, quittant le Niger où ils vivaient de leurs troupeaux, seraient venus s'établir au XVIe siècle au Bornou, sous le règne d'Abdallah. « Les Peuhls, dit le général Faidherbe, qui deviennent les maîtres du Soudan depuis leur conversion générale à l'islamisme, sont peut-être anciennement venus de l'Orient, amenant avec eux le bœuf à bosse (zêbu), qui est le même que celui de la haute Égypte et de la côte orientale d'Afrique. » Müller rapproche, comme race et comme langue, les Peuhls et les Nubiens.

Il est difficile d'émettre une affirmation. Je crois les Peuhls apparentés aux Berbères, mais leur langue ne contient aucun son guttural. C'est un idiome doux, sonore, très riche, peu connu encore, mais qui ne présente pas des difficultés insurmontables pour un Européen. Les Peuhls sont des orateurs remarquables et savent suivre le fil de leurs discours au milieu des interruptions les plus violentes. Ils sont très diplomates, comme les Arabes, et s'emportent comme beaucoup de Méridionaux, à froid, calculant et pesant chaque expression. Ils ne commencent jamais un discours sans les saluts d'usage, que je vais transcrire et qui donneront une idée de la langue.

Kori djam ouali, bonjour
Djamtou, bonjour.
Tana Ala? Comment vas-tu ?
Modji; bien.
Alhamdoullilaï! remercions Dieu !

Puis l'entretien s'engage. Les Toucouleurs, les Al. Poular des bords du Sénégal parlent la même langue, mais avec moins de pureté. Le voisinage des Ouolofs et des Arabes a amené des différences dans la prononciation et dans le fond de la langue. Le Toucouleur, comme le Ouolof, prononce le *j* guttural, comme le Jota des Espagnols; le peuhl pur, le Poullo Tigui, ne l'emploie jamais. « Les sons de cette langue, dit le général Faidherbe, peuvent tous être représentés par des lettres de notre alphabet, mais on n'y trouve pas nos sons *u, j, ch, x, z,* ni les sons du *Kha,* du *rhaïn* et du *'ain* arabes ». Le peuhl n'a pas de genres sexuels, il partage les êtres en deux catégories; d'une part, ce qui appartient à l'humanité; d'autre part, tout ce qui n'est pas à elle : animaux, plantes, choses inanimées. Nous renvoyons à l'essai remarquable publié par le général

Faidherbe et complété par mon collègue le docteur Quintin, ceux qui voudraient approfondir cette étude.

M. d'Eichthal, se fondant sur de simples ressemblances de mots, a trouvé des analogies entre le peuhl et les langues de la Malaisie, de l'archipel Indien, de la Polynésie, et même des langues américaines comme le caraïbe. Il conclut que les Peuhls sont venus de l'archipel Indien ou de la Polynésie.

Il résulte des savantes études du général Faidherbe, qu'il y a une grande analogie entre le peuhl et les langues ouolof et sérère, bien qu'à première vue le peuhl semble tout à fait différent, qu'il n'ait pas le *k h*, qu'il n'ait pas d'article et que les noms souvent monosyllabiques en ouolof et en sérère soient polysyllabiques dans la langue qui nous occupe. — Les Peuhls, les Ouolofs et les Sérères comptent jusqu'à cinq, puis disent cinq un, cinq deux, etc., jusqu'à dix. On calcule ensuite par dizaines.

L'analogie est surtout frappante avec le toucouleur. Mais si l'on veut se rappeler que, depuis des siècles, les Peuhls sont sur les bords du Sénégal, que même avant l'invasion des Dénianké, les Peuhls conquérants venus du Fouladougou, les premiers Peuhls pasteurs s'étaient unis aux familles sérères et ouolofs, donnant ainsi naissance à la caste des Torodo, Toucouleurs qui, bien que noirs, ont des traits européens, on ne s'étonnera pas des mots communs que l'on trouve dans ces trois langues. Les Peuhls se servent de l'écriture arabe, et les lettrés écrivent correctement dans cette langue, qui sert aux relations diplomatiques avec les peuples du Soudan.

Les écoles sont nombreuses au Fouta-Djallon. Les professeurs les plus célèbres sont à Donhal-Fella, à Fougoumba, à Labé et chez les Houbbous, qui sont des marabouts très instruits, mais indépendants de l'almamy du Fouta. Les jeunes filles apprennent à lire, mais on ne leur enseigne que les premiers versets du Koran; ensuite leur instruction est jugée suffisante.

Quant aux jeunes gens, ils lisent et commentent « le livre sacré ». Quelques-uns vont au Boundou ou même chez les Maures du Tagant compléter leur éducation et reviennent ensuite dans leur pays. L'homme instruit est vénéré et respecté de tous. Ils ne lisent toute leur vie qu'un livre : le Koran. Jamais le proverbe : que « l'homme

d'un seul livre est à craindre » n'a été plus vrai qu'en parlant des Peuhls. C'est ce qui fait la force de l'islam en apprenant à ses adeptes la résignation et le fanatisme, c'est ce qui pousse ces tribus pastorales dans leur marche conquérante.

Ils ignorent l'histoire, mais leurs marabouts en ont composé une. Elle est dans le Koran des Peuhls, qui est non seulement le texte de la religion, plus ou moins altéré et approprié à leur race et au milieu dans lequel ils vivent, mais encore un livre légendaire, montrant le triomphe de l'islam sur les peuples blancs ou noirs, apprenant aux enfants que leurs pères étaient aux côtés de Mohammed, dont ils étaient les plus fermes soutiens, et que l'avenir sur le Niger et dans l'Afrique occidentale leur appartient s'ils marchent toujours « dans le sentier droit ».

Je me hâte d'ajouter, à la louange de ce vaillant peuple, que leur fanatisme est resté doux envers les Européens, s'il a été inexorable pour les populations fétichistes qui les entourent. Aucun voyageur jusqu'à ce jour n'a été massacré par eux.

Thompson, le missionnaire anglais, est mort au village de Dara, près Timbo, entouré de la sollicitude des parents de l'almamy Alfaia-Ibrahima-Sory. Il était venu chez les Peuhls pour les convertir au protestantisme. Les marabouts de Timbo l'écoutèrent avec bienveillance, discutèrent avec lui, ne le laissèrent manquer de rien et lui dirent qu'ils espéraient que Dieu et Mohammed ouvriraient les yeux à un homme comme lui et qu'il demanderait à devenir musulman.

C'est peut-être la légende touchante rappelée par Hecquard qui est la cause, sinon de la bienveillance, du moins de la réserve observée par les Peuhls à l'égard des chrétiens. Lorsque Mohammed fut de retour de Médine, il envoya, dit la légende peuhle, un messager au chef des chrétiens pour l'engager à embrasser sa religion comme la seule véritable. L'ambassadeur du Prophète fut très bien reçu par les chrétiens qui le comblèrent de cadeaux, et qui, après avoir renfermé dans une boîte d'or la lettre de Mohammed, la lui renvoyèrent en répondant que leur religion étant celle de leurs pères, ils ne pouvaient la renier, mais qu'ils avaient été touchés et flattés de sa démarche. En recevant cette lettre, Mohammed se prosterna et pria Dieu de donner aux chrétiens du bonheur et des richesses pour les récompenser du bon accueil qu'ils avaient fait à son messager et du respect qu'ils avaient montré pour l'envoyé de Dieu.

Il est regrettable que cette légende ne soit pas répandue chez les Touaregs et dans ces pays du nord de l'Afrique, où l'islam, oubliant le respect et la tolérance que les Européens, les Français surtout, ont toujours montrés pour lui, n'enseigne à ses adeptes que la haine la plus aveugle et le fanatisme le plus absolu contre ceux qui ne partagent pas sa croyance.

Aussi je n'oublierai jamais les Peuhls. Pendant une grave maladie qui a failli m'emporter à l'époque du Kori-Leourou-Soumayé (fête du Radaman), 400 hommes prosternés autour de la mosquée de Douhol priaient, l'almany avec eux, pour que Dieu et le Prophète voulussent bien conserver mes jours. Je ne sais si ce sont leurs prières ou leurs soins — les deux peut-être, — qui m'ont sauvé; quoi qu'il en soit, je conserverai au fond du cœur le souvenir de ces musulmans exempts de fanatisme ne demandant à faire avec nous qu'une même famille, ayant même père et même mère, pour me servir de leur langage imagé.

Le Fouta-Djallon, qui comprend un territoire considérable, habité par une race travailleuse, âpre au gain et qui nous désire, doit attirer l'attention de notre pays. N'oublions pas que cette contrée, comme le Sénégal, est la clé du Soudan; que, du haut Niger au Haoussa, on rencontre partout les Peuhls; qu'il y a là un empire commercial immense, dont les habitants du Fouta-Djallon sont les courtiers principaux et dont ils ont jusqu'à ce jour défendu l'entrée avec opiniâtreté, craignant de perdre leur monopole. Mieux vaut douceur que violence, au Soudan surtout. Commençons par exploiter le Fouta-Djallon, et lorsque les Peuhls nous connaîtront mieux, ils seront les premiers à nous prendre par la main et à nous conduire au milieu de leurs frères, qui vivent dans la vallée du Niger. C'est par le commerce que nous réussirons auprès d'eux.

Le Peuhl pur existe au Fouta-Djallon, malgré les nombreux mélanges qui ont eu lieu avec les Dialonkès. Il est d'une taille élevée et bien prise. Son physique est agréable; en général, il n'est pas gros. Le thorax a une forme trapézoïdale, les muscles sont bien développés. Les cheveux très noirs, à peine laineux, sont ou coupés ras ou tressés sur les tempes. Dans ce cas, on les porte longs. Cette manière de se coiffer rappelle la coutume des Sarracolets et des Bambaras. Les tresses sont de la grosseur du petit doigt.

Le crâne est dolicocéphale. Le front est assez élevé, fuyant vers

les tempes. Les sourcis sont très épais. Les cils très longs, soyeux, voilent des yeux fendus en amande, très beaux, très doux, à l'expression un peu sauvage (yeux de gazelle). L'angle externe de l'œil est un peu plus élevé que l'interne. La couleur des yeux, ou mieux de l'iris, est d'un jaune brun foncé. Le nez, quelquefois droit, est le plus souvent légèrement épaté. La bouche est assez grande; les lèvres, charnues, sont sensuelles. Le menton est rond, allongé. Les oreilles, petites, ont un lobule peu allongé et sont bien plantées. Il y a une grande distance entre le menton et l'oreille. Les mains sont fines; les doigts longs et déliés. Les pieds, généralement petits, ont le gros orteil nettement séparé des autres doigts, qui sont plantés. Les articulations des doigts de pied sont très souples. Le Peuhl prend le plus grand soin de ses pieds et de ses mains. Ces hommes sont de grands marcheurs; ils font souvent 80 kilomètres du lever au coucher du soleil. Le mollet n'est pas en général proéminent. Le cou-de-pied est un peu fort, et le talon fait une saillie. La région montagneuse dans laquelle ils vivent, région très humide (pluies torrentielles de l'hivernage), est la cause de la carie dentaire qui sévit chez eux. Les Peuhls n'ont pas les dents admirables des Ouolofs; généralement les incisives de la mâchoire supérieure sont cariées chez eux; les dents sont souvent mal plantées. Le système pileux est peu abondant. Ils ont la moustache rasée ou coupée ras; ils portent une barbiche coupée généralement en pointe. La couleur des Peuhls est bronzée (couleur chocolat, chocolat au lait). Lorsqu'il y a mélange de sang dialonké, la couleur devient souvent noire; la face est plus élargie, les pommettes saillantes, le nez très épaté et les lèvres plus grosses.

Les Peuhls sont plutôt minces que gros; cependant, quelques-uns ont de l'embonpoint. Je citerai Almamy Hamadou et Alfa Aguibou, roi de Labé. J'ai vu un chef, Alfa Gassimon, qui avait une taille de $1^{m},90$. Un parent d'Almamy Sorij, Modi Aliou, était également très grand, mais fort maigre, tandis qu'Alfa Gassimou est énorme.

Les mêmes caractères se retrouvent chez les femmes. Les jeunes filles sont gracieuses, même belles parfois; leurs seins fermes et d'une forme remarquable, les épaules bien faites, les bras aux extrémités fines, les jambes et les cuisses, plutôt fortes que maigres, montrent la beauté et la pureté de cette race. Mais ces femmes se flétrissent de bonne heure, et, à mesure que les couches se répètent,

les charmes disparaissent : les seins se fanent, et à trente ans elles sont vieilles et prennent de la corpulence. Il y a cependant des exceptions remarquables ; je ne puis m'empêcher de citer une femme de l'almamy Sory, Néné-Ayba, qui, à quarante ans, a conservé une beauté exceptionnelle, ainsi que la mère de Modi-Boukar-Biro, fils de l'almamy Omar, qui, malgré son âge avancé, possède une physionomie très belle, rappelant d'une manière frappante, celle d'une reine de France, célèbre par sa beauté et ses malheurs, Marie-Antoinette. En résumé, le vrai Peuhl a, comme on l'a dit souvent, un type presque européen.

Les Berbères, auxquels notre civilisation convient, prospèrent dans nos provinces algériennes, tandis que les Arabes, ayant de la peine à continuer leur vie pastorale, gagnent le Sahara ; les Peuhls du Fouta-Djallon, avec leurs terrains immenses, leurs goûts passionnés pour l'agriculture, feront comme les Berbères du nord de l'Afrique, si la France profite du traité signé avec eux. Ils s'instruiront, travailleront et ne tarderont pas à produire. Il est essentiel de ne pas nous laisser devancer et perdre bénévolement des résultats acquis.

L'histoire du Fouta-Djallon est peu connue encore. Caillié, Mollien, Hecquard et M. Lambert, les deux derniers surtout, ont donné des renseignements précieux, mais j'ai pu m'apercevoir, pendant mon séjour chez les Peuhls, combien il est difficile d'obtenir qu'ils disent la vérité. Les différentes chroniques, écrites en arabe, que j'ai rapportées, jetteraient de la clarté sur cette question, je n'ai malheureusement pas encore pu les faire traduire. Elles donnent la liste exacte des chefs principaux, tant des provinces de Timbo et Fougoumba, que de l'important pays de Labé, dont le chef, à l'origine, faillit devenir le maître suprême du Fouta-Djallon.

Ce sont les renseignements recueillis de la bouche même de l'almamy Ibrahima-Sory et de celle de l'almamy Hamadou que je vais transcrire. Ils ont été complétés par le récit des griots, chanteurs attachés à ces princes et qui ont, comme autrefois les trouvères du moyen âge, recueilli les hauts faits de leurs seigneurs et les légendes concernant leurs aïeux.

Les Peuhls, comme nous l'avons dit, prétendent descendre des blancs. Ils sont venus de l'Est, et la tribu qui a envahi les hauts pla-

teaux du Ba-Fing, de la Gambie et du Rio-Grande, arrivait du Massina, pays situé sur la rive droite du Niger, entre Segou et Timbouctou. A cette époque, tous les Peuhls n'étaient pas musulmans, et même aujourd'hui on rencontre, dans le Ouassoulou et le Kankan, des Peuhls nomades qui n'ont qu'un seul culte, celui de leurs troupeaux qu'ils font prospérer le mieux qu'ils peuvent, sans se préoccuper du lendemain. Il y a près de deux siècles que ce peuple habite cette contrée où il avait trouvé une population nombreuse, les Dialonkès, qui faisaient partie de la grande famille mandingue.

Les Peuhls se dispersèrent dans le Dialonka-Dougou (Dialonké, pays), c'était le nom du pays, à la recherche des meilleurs pâturages et ne tardèrent pas à voir leurs troupeaux prospérer sur ce sol fertile. D'autres Peuhls descendirent du Fouta sénégalais, où, au commencement du XVIIIe siècle, Abdou-el-Kader avait fondé un grand État, et se mêlèrent aux tribus venues de l'Est.

Les tribus vivaient à l'état d'isolement. Quelques noms de chefs étaient prononcés, mais aucun n'avait eu l'idée d'unir les Peuhls en une même nation et de les rendre par là capables de se faire respecter d'abord et de devenir ensuite les maîtres de ces pays si fertiles. C'est à Modi-Maka-Maoudo (Maka le Grand), grand-père de Modi-Djogo, président actuel de l'assemblée des Anciens à Timbo, que devait venir cette pensée qui a fait la grandeur de son pays.

A leur arrivée, les Peuhls étaient conduits par deux frères, Séri et Seidi, de la famille princière des Sidiankès à laquelle appartenait Ahmadou-Lobbo, chef du Massina. A cette époque, les chefs peuhls, comme aujourd'hui, portaient des titres de noblesse. Alfa était le premier titre; venaient ensuite les tierno et les modi. Modi correspond au titre espagnol don.

Séri et Seidi vivaient dans les environs de Fougoumba, où commençaient déjà à se réunir des assemblées populaires. L'histoire ne parle pas des enfants de Séri. Seidi, qui était plus remuant que son frère, prenait peu à peu de l'importance; il eut un fils, appelé Sambégou, qui lui succéda. Sambégou eut pour descendant Madi qui fut remplacé par son fils Alfa Kikala. Kikala eut deux fils, Noukon et Malik Sy. Les deux frères vécurent en bonne intelligence.

Fougoumba devenait de plus en plus le centre intellectuel et politique des Peuhls. Des écoles, où l'on enseignait l'arabe, y existaient; c'est là que furent élevés Alfa, fils de Nouhou, et Ibrahima, fils de

Malik-Sy. Tous deux étaient très pieux; mais Alfa ne tarda pas à acquérir une instruction supérieure à celle de ses concitoyens, il lut et prêcha le Koran avec une telle éloquence qu'on lui décerna le titre de Karamoko (l'Illustre) et désormais Karamoko Alfa fut vénéré comme un grand marabout.

Karamoko avait eu pour maîtres : Tierno-Samba, marabout renommé qui habitait alors Fougoumba et devait mourir plus tard à Bouria, où j'ai vu sa tombe, qui est un lieu de pèlerinage. Il existe même une coutume à ce sujet : il est défendu à l'almamy, aux chefs et aux simples citoyens d'entrer à cheval dans cette ville; tous doivent mettre pied à terre pour rendre hommage à Tierno-Samba. Nous nous sommes conformés à cet usage lors de notre passage. Tierno-Samba avait également pour talibé (élève) Maka-Djoba, devenu plus tard chef du Bondou et grand-père de Bou-Bakar-Saada, l'almamy actuel.

Les Peuhls, devenus nombreux, riches et puissants, commençaient à lever la tête et parlaient de convertir, les armes à la main, les Dialonkès fétichistes qui refusaient de croire au vrai Dieu. De nombreux conciliabules eurent lieu à Fougoumba, point central situé à égale distance de Timbo et de Labé; mais la réunion la plus célèbre fut tenue entre Broualtapé et Bombolé dans un endroit connu des marabouts seuls, sur les bords d'un ruisseau sacré. C'est là que fut décidée la guerre à outrance contre les keffirs ou infidèles. Les marabouts donnèrent à l'endroit où se réunissait la conférence, le nom de Fouta-Djallon désignant par ce nom seul le but à poursuivre : l'unité nationale des Peuhls et des Dialonkès convertis de gré ou de force, et comptant, plus tard, étendre ce nom à tout le territoire compris entre le Niger et l'Océan. C'est de là d'abord, de Fougoumba ensuite, que sont partis les mots d'ordre qui dirigeaient les fidèles pour les grandes guerres de l'islam.

Presque tous les prêcheurs de guerre sainte ont commencé par se livrer à la méditation dans la solitude, et cette façon d'agir n'a pas peu contribué à leur succès en frappant l'imagination populaire. « Karamoko Alfa, me disait le chef de Fougoumba, Alfa Hamadou, venait de se marier depuis peu avec une jeune et belle fille. Un jour il annonça à sa femme que Mohammed lui était apparu et lui avait dit que, s'il priait longtemps isolé de tous les siens, Dieu lui donnerait la gloire de convertir les infidèles et qu'il deviendrait le chef de

son pays. Karamoko se retira dans sa case à Fougoumba et y resta pendant sept ans, sept semaines et sept jours à demander à Allah la conversion des idolâtres. Jamais il ne permit à sa femme de pénétrer jusqu'à lui. Il vécut seul, jeûnant toute la journée, ne prenant qu'une faible nourriture que lui faisait passer un captif après le salam du soir. Il y avait sept ans, sept semaines et sept jours qu'il vivait ainsi dans l'isolement et le recueillement le plus absolu, lorsque son épouse, frappant à la porte, lui cria : « Allah ! soit loué ! tes prières « ont été entendues, et le Fouta te réclame comme chef pour le con- « duire contre les infidèles. » Tous les anciens, en effet, réunis à Fongoumba, venaient, sur la proposition de Modi Maka et malgré quelques compétitions, celle entre autres d'Alfa Labé, le guerrier le plus célèbre qu'il y eût parmi eux, de nommer Karamoko Alfa chef suprême des Peuhls. »

Modi Maka était ce qu'on appelle en ouolof un *diambouren*, un parleur. C'était l'orateur, le leader des réunions politiques. Sa parole était respectée et la victoire lui restait toujours. On savait qu'il n'avait aucune ambition pour lui-même ; il ne songeait, disait-il, qu'à son pays et se contenta toute sa vie d'être le président du conseil des Anciens, poste que les Peuhls reconnaissants transmirent ensuite à sa famille et qu'occupe aujourd'hui son fils Modi Djogo, l'homme le plus habile, le plus fin diplomate, qu'il y ait peut-être au Soudan, où tout le monde n'est pas aussi naïf qu'on se le figure parfois, même après avoir vécu de longues années à la côte d'Afrique.

Parmi les chefs réunis à Fongoumba se trouvaient Tierno Colladé, cheikou kébali, le chef de Koïn, le chef de Timbi, Cheikou Souleyman. Le premier appuyait la candidature d'Alfa Labé ; il voulait un guerrier à la tête des Peuhls. La discussion, paraît-il, fut très vive, et ce n'est qu'en voyant l'indécision du conseil que Modi Maka parla de Karamoko, un des chefs de leur race et l'un des plus pieux parmi les musulmans. Le nom de Karamoko rallia tous les suffrages.

La chronique qui m'a été confiée par Alfa Suleyman, chef de cousotomi, se rapporte à cette époque. J'ai pu, grâce à mon interprète, en traduire les débuts qui se rattachent à la fondation du Fouta et que je crois intéressant de faire connaître :

« Louange à Dieu, maître de l'univers, le clément, le miséricordieux, souverain au jour de la rétribution et qui nous dirige dans le sentier droit ; conduis ma main pour écrire ce livre ; donne-moi la

mémoire, afin que je n'oublie aucun des noms de nos ancêtres, de ceux qui les premiers ont commencé à prier le Très-Haut suivant les rites de l'islam et à faire la propagande religieuse (la guerre sainte : djihad), à élever des mosquées. Ils étaient nombreux. C'étaient Cheikou Ibrahima, Sambegou, Cheikou Alfa Faïmo, Alfa Laadiamo, puis les grands marabouts Karamoko Alfa, Cheikou, Ibrahima Sory, Yoro Bori, Alfa Samba Bouria, Cheikou Ousman Fougoumba, Cheikou Kebali, Cheikou Hamadou Koukalabé Mahou, Cheikou Salifou Bala, Cheikou Souleyman Toubi-Tounni, Cheikou Mohamadou Sellou Molabé, et Mahou Tisatou. »

Ces chefs et ces marabouts avaient formé de nombreux talibés. Ils se réunissaient à Fougomba pour lire et commenter le Koran. Ils se posaient des questions sur le prophète et s'excitaient à la prière. C'est à Fougoumba que la guerre sainte contre les infidèles fut décidée. Tous, maîtres et talibés, furent unanimes. Ils se levèrent, saisirent leurs lances, qu'ils jetèrent l'un après l'autre contre un arbre appelé doundouké. Celui qui toucherait l'arbre devait être proclamé chef suprême. Personne ne l'atteignit, et les Peuhls se prosternèrent de nouveau, demandant à Dieu de les protéger dans la guerre qu'ils allaient entreprendre pour l'islam.

Nous avons vu plus haut que c'est à Karamoko-Alfa que furent confiées les destinées de son pays.

L'armée était prête, et l'on ne tarda pas à se mettre en campagne. Ava Bouramo et Condé Bouramo, chefs du Ouassoulou et du Sangaran, avaient quitté les bords du Niger et s'étaient rapprochés du Ba-Fing. Les deux armées ne tardèrent pas à être en présence; malheureusement, Karamoko Alfa ne fut pas à la hauteur de sa mission, et malgré la bravoure de son fils Modi Salifou, il fut complètement défait et obligé de battre en retraite.

Les chefs mandingues envahirent le Fouta, remportèrent de nouveaux avantages sur les Peuhls et élevèrent une forteresse (tata) non loin de Fougoumba, d'où ils se répandirent dans la campagne et ne tardèrent pas à semer la terreur dans le pays.

Karamokó Alfa avait eu la raison ébranlée par tous ces désastres. Il ne pouvait rester à la tête du gouvernement. On songea à le remplacer. Tierno Colladé insista pour qu'on nommât Alfa Salifou, mais Modi Maka fit pencher la balance en faveur du cousin germain de Karamoko, Alfa Ibrahimo, fils de Malik-Sy. A peine nommé, celui-ci

réunissait tous ses parents (il avait une centaine d'enfants), attaquait bravement l'armée du Ouassoulou et tuait ses deux chefs sur les bords du marigot de Sirakouré, non loin du mont Kourou. Ibrahima poursuivant ses avantages, rejeta bientôt les Mandingues sur le Niger. C'est dans cette brillante campagne qu'Alfa Ibrahima eut à combattre une amazone, femme de Condé Bouramo; plus heureuse que Penthésilée, qui périt sous les coups d'Achille en combattant pour les Troyens, l'amazone africaine, d'après M. Lambert, aurait été épargnée par le chef peuhl.

Le Fouta était sauvé. L'assemblée des Anciens, réunie à Fougoumba, décerna à Ibrahima le titre de cheikou, qui correspond à celui de ghâzi décerné à Osman-Pacha pour la bravoure qu'il avait déployée en défendant Plewna contre les Russes. Cheikou Ibrahima continua à combattre les infidèles et agrandit rapidement le territoire de son pays. Pour le récompenser des services rendus aux Peuhls, les chefs réunis en assemblée extraordinaire le proclamèrent almamy, à la condition formelle qu'il reconnaîtrait toujours au conseil des Anciens le droit de donner son avis sur toutes les questions de politique intérieure et extérieure; que de plus ses successeurs, pris dans sa famille, seraient d'abord reconnus comme tels par un vote de l'assemblée.

L'investiture du nouvel almamy aurait toujours lieu à Fougoumba, et ce serait le chef de cet endroit qui mettrait sur le front de l'almamy le turban, insigne du pouvoir suprême. Cette ville était réellement à cette époque non seulement la capitale, mais la ville sainte du Fouta-Djallon. Ce n'est qu'à ce moment (1789) que le nom de Timbo apparaît dans les chroniques. Des Peuhls idolâtres l'habitaient et l'appelaient Gongovi (grande maison). Ils s'étaient convertis, depuis quelques années, à la suite d'une expédition à laquelle avaient pris part les plus grands chefs qui changèrent le nom de Gongovi en celui de Timbo. Son nom lui vient du mot peuhl *timmé*, qui désigne un arbre magnifique dont le bois est comparable, sinon supérieur à l'acajou et qui est très commun dans la vallée où s'élève cette ville. Almamy Ibrahima transporta le siège du gouvernement à Timbo, où le suivirent les principales familles, mais Fougoumba resta la ville sainte. la ville des talibés, et son influence politique ne périclita pas.

De cette époque date la prospérité des Peuhls. L'almamy fit une nouvelle guerre aux Mandingues, venus au secours des Dialonkès; il

soumit les pays de Koïn et de Colladé; fit reconnaître son autorité par Alfa Hamadou-Sellou, chef du Labé, qui s'était déclaré indépendant; il marcha ensuite vers la haute Gambie, imposa le Niokolo et força Maka, roi du Bondou, à se faire musulman et à prendre le titre d'almamy. D'après mes renseignements, il ne serait pas allé dans le Kaarta, mais il y aurait envoyé des émissaires.

L'almamy Ibrahima était alors à l'apogée de sa puissance. Les Dialonkès avaient été forcés ou d'embrasser l'islamisme ou de se réfugier vers le littoral. Les Peuhls, pour rappeler le souvenir des expéditions d'Almamy Ibrahima, lui donnèrent le surnom de Sory, qui signifie le matinal. Ce nom devint populaire, et ses partisans prirent tous le nom de souria. Les victoires d'Almamy Ibrahima Sory et sa popularité ne tardèrent pas à inquiéter le conseil des Anciens, qui craignit de perdre son influence et de s'être donné un maître.

Karamoko Alfa avait laissé des partisans que l'on appelait les Alfaia. C'étaient tous des marabouts fervents, et, bien que peu nombreux, ils avaient un certain pouvoir. A la mort de Karamoko, ils avaient essayé, mais sans succès, de faire nommer Alfa Salifou. Ce dernier ne se découragea pas; il fit plusieurs expéditions dans le Ouassoulou, mais des défaites successives l'obligèrent à revenir, et il mourut à Timbo.

C'est à cette même époque que Modi Maka, s'alliant aux Alfaia, fit également proclamer comme almamy Abdoulaye Bademba, frère d'Alfa Salifou. Il y avait désormais deux almamys, l'un en activité, l'autre en disponibilité. Le temps pendant lequel ils devaient exercer chacun le pouvoir effectif fut laissé à la décision du conseil présidé par Modi Maka. Le plus sage, le plus aimé des citoyens, devait rester le plus longtemps au pouvoir. Cette mesure avait été adoptée à une grande majorité par le conseil et fut accueillie avec enthousiasme par tout le Fouta-Djallon. C'est le même système qui régit toujours le pouvoir, au moment où nous écrivons.

Cette mesure paraît excellente aux Peuhls, qui y trouvent de grands avantages. « Le Fouta a de la tête, me disait Modi Mamadou Saïdou, le chef de la mission peuhle en France; sur deux almamys, il y en a souvent un de bon; de plus, il est stimulé à se faire aimer et à travailler pour le bien de son pays, grâce à la présence de son collègue qui n'attend qu'une occasion pour se mettre à sa place.

Cette rivalité, modérée par la présence du conseil, donne plutôt de bons que de mauvais résultats, et les guerres entre Alfaias et Sourias ne sont jamais ni bien longues, ni bien cruelles. Les dissentiments ne s'étendent pas aux provinces, tout se règle dans les districts de Timbo et de Fougoumba, et, la guerre finie, il faut que le vainqueur soit accepté par l'assemblée qui représente le pays. Un seul maître veut souvent tout accaparer, témoin l'exemple de Bou-Bakar Saada, almamy du Bondou, dont les exigences ont forcé les sujets à s'expatrier les uns au Fouta-Djallon, les autres au Kaarta et à Ségou. Comme avec chaque almamy, les chefs de province et les chefs de village changent, il en résulte qu'un plus grand nombre de Peuhls peuvent exercer le commandement à leur tour. Il y a moins de mécontents. De plus, ajoutait Mamadou, comme c'est par les largesses que les almamys se font surtout des partisans, tous ceux qui les approchent sont heureux ; ils reçoivent d'une main les impôts et les coutumes, et, de l'autre, ils les rendent, par les aumônes qu'ils donnent à tous les malheureux et par les riches cadeaux qu'ils font à leurs partisans. Almamy est la providence des pauvres.

Almamy Ibrahima Sory se soumit à la décision du conseil, et céda le pouvoir à Almamy Abdoulaye, mais il fut rappelé peu de temps après, remporta de nouvelles victoires, reçut le surnom de Maoudo (le Grand), et mourut dans la province de Labé, où il était allé à l'occasion de la mort d'Ali-Mamadou Sellou, chef de ce pays. L'œuvre de ce conquérant avait été considérable. Il laissait le Fouta-Djallon augmenté de nombreuses provinces et ayant non seulement une unité nominale, mais une unité réelle, et l'almamy était désormais respecté partout, d'abord comme le chef suprême de la religion, puis comme le maître, comme le roi.

« Almamy Ibrahima-Sory Maoudo, dit M. Lambert, avait régné trente-trois ans. » — A sa mort, les dissensions politiques commencèrent et la guerre civile ne tarda pas à éclater. Son fils, Sadou, fut nommé almamy. A cette nouvelle, Almamy Abdoulaye rassemble les Alfaïas, surprend Sadou à Timbo et le massacre dans cette ville. Le conseil des Anciens nomma alors le frère de Sadou, appelé Abdoul-Gadiri (Abd-el-Kader). Le premier soin du nouvel almamy fut de chercher à tirer vengeance des Alfaïas, dont la conduite avait révolté les Peuhls. Il poursuivit, avec ses partisans, Almamy Abdoulaye, qui avait quitté Timbo pour se réfugier au Labé, l'atteignit à Quetiquia,

près de la rivière Tène, dans la province de Colladé, et le tua de sa propre main.

Almamy Abdoul Gadiri mourut de maladie à Timbo, après un règne peu tourmenté. Il fut remplacé par son frère Almamy Yaya. Almamy Abdoulaye avait eu pour successeur Almamy Bou-Bakar. Le règne d'Almamy Yaya ne fut pas important. Il mourut de maladie à Timbo et eut pour successeur Almamy Hamadou, fils de Modi Amidou. Modi Amidou était le fils d'Almamy Sory Maoudo, et par conséquent le frère d'Almamy Yaya.

Almamy Hamadou n'est resté au pouvoir que pendant trois mois et trois jours. Sa nomination avait eu lieu par surprise, et dans un grand et violent palabre, les habitants de Timbo décidèrent que, Modi Amidou n'ayant pas été almamy, son fils ne pouvait l'être, d'après les coutumes des Peuhls. Ils sommèrent Almamy Hamidou de quitter le pouvoir. Celui-ci refusa, s'échappa de la capitale et s'enfuit dans la direction de Socotoro. Rejoint par ses ennemis au delà de Saréboval, il fut massacré sur les rives du Tiangol-Fella, marigot qui coule au pied du monticule où se trouve le village de Douhol-Fella.

Almamy Oumarou, fils d'Almamy Adoul-Gadiri, un des chefs les plus aimés du Fouta, et qui, depuis plusieurs années, s'était fait connaître par sa bravoure contre les infidèles et sa haine contre les Alfaïas, fut appelé au pouvoir comme chef des sourias.

Oumarou ne prit, en réalité, le pouvoir qu'à la mort d'Almamy Bou-Bakar, qui arriva inopinément. Ses partisans avaient caché sa maladie. Mais, le soir même du décès, il faisait son entrée dans la capitale et conviait son cousin Ibrahima-Sory, fils de Bou-Bakar, à une réconciliation complète. Il convint de lui céder le pouvoir au bout de trois années. Ibrahima-Sory prit le titre d'almamy et se retira au village de Dara, dans le voisinage de Timbo.

C'est sous le règne d'Almamy Bou-Bakar que le territoire de Dinguiray fut cédé à El-Hadj-Omar et appartint désormais à la famille du prophète toucouleur. D'après M. Lambert, El-Hadj-Omar aurait réussi à détacher du tronc national de l'autorité de l'almamy un parti de Foulahs ou Peuhls, connu sous le nom de Houbous, qui, à la voix du faux prophète, auraient attaqué Timbo en 1859. C'est un marabout vénéré, appelé Modi-Mamadou-Djoué, qui a formé ce parti hostile aux habitants de Timbo, et non le fameux guerrier toucouleur.

Cette histoire des obous, ou mieux Houbbous, est intimement liée aux règnes de l'almamy Omar et de l'almamy Alfaïa Ibrahima-Sory. Elle jette une vive clarté sur la situation politique des Peuhls, et montre que cette race guerrière a une idée nette du mot patrie, qui semble inconnu à la plupart des nations du Soudan occidental. Elle explique en même temps le fonctionnement de cette constitution bizarre qui serait impossible à réaliser dans nos pays, cependant civilisés, où je suis certain que jamais deux rois ou deux présidents régulièrement élus, possédant les mêmes attributions et devant exercer l'autorité à tour de rôle, ne parviendraient à s'entendre. Il faut l'apathie ou la sagesse de ces noirs barbares pour résoudre un pareil problème, et pour que cette constitution, qui a plus de cinquante ans d'existence, soit encore debout, je commence à croire, avec Mamadou-Saïdou, qu'il faut que les Peuhls aient de la tête et beaucoup de bon sens.

Les Peuhls du Fouta-Djallon sont tous musulmans, et bon nombre d'entre eux, non contents de s'instruire auprès des marabouts de Fougoumba et du Labé, se rendent sur le fleuve Sénégal et vont dans le pays des Maures compléter leur éducation. Au début du règne de l'almamy Oumarou, un chef appelé Modi Mamadou Djoué, qui habitait à Laminia, dans le diwal de Fodé-Hadji, vint à Podor et fut ensuite dans le Gannar, sur la rive droite du Sénégal, où un chef maure, appelé Cheïck Sidia, fit de lui un marabout fervent et instruit. Il revint sept ans après au Fouta, se retira dans sa maison de Laminia et commença à prêcher. Sa réputation ne tarda pas à se répandre; on vint de tous les points du Fouta-Djallon voir cet homme vénéré et lui demander des prières. Les chefs lui confièrent leurs fils. Alfa Ibrahima, frère de l'almamy Oumarou, aujourd'hui almamy des Peuhls sous le nom d'Ibrahima-Sory, vécut quelque temps auprès de Modi Mamadou et fut un de ses talibés favoris. Le village de Laminia acquit de l'importance; les élèves et les admirateurs de Modi Djoué prirent le nom de Houbbous (*Houbbou rasou Lallaï*. Quelqu'un qui aime bien Dieu).

Une querelle insignifiante donna l'occasion à ce chef religieux de compter ses partisans et de s'ériger en chef politique, indépendant de l'almamy de Timbo.

Au sud du Fello coumtat existe une région montagneuse, d'un abord difficile et qui s'étend à plusieurs journées de marche dans la

direction de Falaba. De nombreux villages peuhls, amis de Modi Mamadou, étaient cachés dans les montagnes; ils considéraient le pays comme leur appartenant. Cheikou-Sery, fils du chef de Bailo, et son ami Mamadou Salifou vinrent à cette époque élever un roundé (maison de campagne) dans ces montagnes et firent des plantations de manioc. Des élèves de Modi Mohamadou dévastèrent les champs, coupèrent le manioc et répondirent par des insolences que le latin seul permettrait de rendre, aux justes observations de Cheikou-Séry. La querelle dégénéra en bataille, et un esclave fut assommé à coups de bâton.

Le chef de Bailo envoya une députation à l'almamy Oumarou l'informer des troubles qui venaient d'avoir lieu. Celui-ci ne voulut pas trancher le différend, il désigna deux hommes qui furent avec ceux de Bailo trouver Modi Mamadou Djoué, qui devait, en sa qualité de marabout, prononcer le jugement.

Le chef des Houbbous reçut les envoyés de l'almamy Omar entouré de ses talibés. Il fit un discours sur la religion qui arracha des larmes à toute l'assistance et termina ainsi : « Mes talibés appartiennent à Dieu et à moi; ils ne doivent rien à l'almamy. »

Les envoyés sortirent de la salle du conseil en laissant tomber ce mot de Modji! C'est bon! que les peuples emploient toujours à la fin d'un palabre. C'était la guerre. Le tabala (tambour de guerre) retentit dans les provinces de Timbo et de Fougoumba, et quand les Peuhls furent réunis, l'almamy Oumarou leur dit que les Houbbous étaient trop puissants, qu'ils voulaient se mettre au-dessus des lois et qu'il fallait les combattre.

Le conseil refusa, à l'unanimité de donner des soldats à l'almamy : « C'est ta politique qui a fait les Houbbous puissants. Ce sont nos parents ou nos amis et non des rebelles. — Vous avez le droit de refuser, répondit Oumar, mais vous ne sauriez m'empêcher d'aller les combattre avec mes propres ressources; j'armerai tous mes esclaves et je les conduirai à la victoire. »

Les Anciens du Timbo envoyèrent un courrier à Modi Djoué le prévenir de l'attaque qui se préparait contre lui, et un grand nombre de Peuhls se joignirent à l'almamy, espérant, par leur présence, hâter la conclusion de la paix.

Après plusieurs rencontres avantageuses pour l'almamy, les anciens le prièrent de cesser une guerre sacrilège, puisque c'étaient

des musulmans peuhls qui combattaient les uns contre les autres. L'almamy se soumit, mais à regret, à l'avis de ses conseillers et retourna à Timbo. Il fit appeler son cousin Almamy Ibrahima-Sory, qui était à Dara et lui dit : « Les Peuhls viennent de laisser se créer un troisième almamy : c'est le chef des Houbbous, Modi Djoué. Devons-nous laisser amoindrir notre prestige? »

Les deux almamys convinrent de faire de concert une nouvelle campagne à la fin de l'hivernage; mais ils furent devancés par les Houbbous, qui avaient recruté de nombreux partisans. Ces derniers détruisirent un village voisin de Bailo; mais leur armée échoua à l'attaque du village de Malako, non loin de Donhol-Fella. Almamy Omar et Almamy Ibrahima-Sory arrivèrent sur ces entrefaites avec des renforts, livrèrent une bataille désastreuse à Modi Djoué, sur les bords du marigot de Mongo, affluent du Tinguisso, et furent obligés de battre en retraite, poursuivis par les Houbbous, qui saccagèrent Timbo. Almamy Oumarou se retira dans le diwal de Koïn, et Almamy Sory se réfugia au Labé.

Bademba, frère d'Almamy Sory, réunit plus de 600 guerriers du Labé et se dirigea sur Timbo, qui était resté sans défenseurs. Sa population se composait de femmes et d'enfants. Les Houbbous occupèrent tous les villages situés dans les environs de Donhol Fella, où ils s'étaient retranchés.

Bademba envoya le chef de ses esclaves annoncer à Modi Djoué et à tous les Houbbous qu'il les considérait comme des captifs, et que lui, Bademba, était leur maître. Une bataille sanglante eut lieu à Koumi; 2,400 Houbbous (des Peuhls, des Malinkès, des Dialonkès s'étaient réunis et avaient formé cette armée) luttèrent tout un jour contre les hommes de Bademba et furent obligés de battre honteusement en retraite. Après cette victoire, le chef peuhl écrivit aux deux almamys de revenir à Timbo, « que les Houbbous n'étaient pas à craindre. »

Ce ne fut que six mois après que Oumarou et Sory revinrent, l'un de Koïn et l'autre de Labé, où ils avaient passé l'hivernage. Ils firent avec succès une expédition contre les Houbbous qu'ils battirent à Consogoya; les femmes assistèrent à la bataille et ramenèrent des prisonniers. Modi Mamadou-Djoué gagna avec ses partisans les hautes montagnes qui s'étendent entre le Ba-Fing et le Tinguisso, et mourut quelque temps après. Son fils, Mamadou, que le Fouta con-

naît sous le nom d'Abal (le Sauvage), devint le chef des rebelles. Almamy Oumarou ne tarda pas à venir l'attaquer et le battit complètement sur les bords du Kaba, affluent du Tinguisso.

La défaite des Houbbous semblait irrémédiable, quand les soldats de l'almamy l'abandonnèrent, lui reprochant de vouloir anéantir des gens de leur race et de n'agir que par ambition personnelle, sans songer aux intérêts du Fouta-Djallon. Resté seul avec ses captifs, Almamy Oumarou eut à supporter une attaque d'Abal, et ne se trouvant plus en force, il se replia du côté de Socotoro accompagné par son frère Alfa Ibrahima, l'almamy actuel.

Les Peuhls avaient vu d'un mauvais œil la guerre contre les Houbbous, et les deux almamys en sortirent amoindris dans leur influence et leur prestige. Oumarou était trop fin politique pour ne pas essayer de reconquérir sa popularité et de refaire sa fortune entamée par les dépenses de ses dernières expéditions. Il déclara qu'il voulait augmenter le territoire peuhl du côté du Comba (Rio-Grande) et combattre les populations fétichistes du N'Gabou. Il laissa Alfa Ibrahima comme gardien du pays et le fit reconnaître comme son successeur. Ses fils Mamadou-Paté et Bou-Bacar-Biro l'accompagnaient dans son expédition. Almamy Oumar détruisit le village de Kansala, coupa la tête au chef, et parcourut en vainqueur tout le territoire de Koli. Cette campagne, qui dura deux ans, cessa par la mort de l'almamy Oumar, qui survint en 1872. Le chef peuhl s'éteignit à Dombi-Hadji, dans le N'Gabou, des suites d'une maladie chronique pour laquelle ses médecins lui avaient fait faire usage des eaux thermales du village de Kadé.

Alfa Ibrahima fut proclamé almamy sous le nom d'Ibrahima Sory. La nouvelle de la mort d'Oumar s'était répandue dans tout le Fouta-Djallon avec une étonnante rapidité. Les regrets sincères des Peuhls prouvèrent en quelle estime ils tenaient le chef qui venait de disparaître. C'est sous le règne de ce prince que les deux explorateurs Hecquard et M. Lambert visitèrent le Fouta-Djallon.

Ils furent accueillis par lui avec la plus grande bienveillance, tandis qu'ils trouvèrent une sourde antipathie auprès du chef Alfaïa Ibrahima-Sory. Ils en conclurent l'un et l'autre que les Sourias étaient nos amis, et les Alfaïas nos ennemis. Cette distinction n'a plus sa raison d'être aujourd'hui. Les deux partis sont nos alliés et le resteront tant que nous ne chercherons pas à occuper le Fouta-Djallon.

C'est un sentiment de jalousie contre Oumar qui a fait d'Almamy Ibrahima-Sory un ennemi pour Hecquard et M. Lambert.

Les deux chefs du Fouta s'appelant tous les deux Ibrahima-Sory, on disait Almamy Sory-Douhol-Fella pour désigner le chef des Sourias, successeur Oumar, et Almamy Sory-Dara, quand on parlait du chef alfaïa.

Pendant la campagne d'Oumar sur les bords du Rio-Grande, Almamy Sory-Dara était resté à Timbo, sans songer à faire la guerre aux Houbbous.

A l'annonce de sa mort, il crut le moment favorable pour appeler le Fouta-Djallon à entreprendre une nouvelle expédition contre des gens qu'il considérait comme des rebelles. Ayant réuni un contingent assez fort, il se rendit à Bailo, ensuite à Firia, dans les pays des Dialonkès, cherchant inutilement les Houbbous, qui, prévenus par des espions, s'étaient dirigés vers les montagnes de Coumtat, non loin de Donhol. Il finit par les rencontrer au village de Boqueto, résidence d'Abal.

Voici le récit de ce combat d'après Mamadou-Saïdou : « La bataille commença à 4 heures du soir, un samedi, et continua jusqu'au dimanche. A 4 heures du soir, le dimanche, Abal, chef des Houbbous, fit tuer Almamy Sory-Dara sur les bords d'un petit ruisseau appelé Mongodi. Almamy-Sory, abandonné par ses hommes, n'avait pas voulu s'enfuir ; il s'assit sur les bords du marigot, et un homme d'Abal le trouvant là, le frappa d'un coup de sabre à l'avant-bras droit. Cet homme, nommé Coumba, appelait à son aide, tout en frappant : « Venez, criait-il, je tiens l'almamy. » Il donna un dernier coup de sabre sur l'épaule du chef peuhl, mais celui-ci ne bougea pas. Un enfant, entendant les cris, était allé prévenir Abal. Après avoir inutilement frappé l'almamy, Coumba courut après les Peuhls qui fuyaient et coupa le cou à un grand nombre.

Abal arriva sur ces entrefaites. Il vient dire bonjour à Almamy Ibrahima. Almamy lui dit bonjour. « Viens dans le tata (enceinte du village), je vais te faire soigner », ajouta Abal. Almamy répondit : « Non, je ne bouge pas de place, ni pour aller à Timbo, ni pour entrer dans ton tata. A la fin du monde, on me trouvera ici : Tue-moi. » Abal lui dit alors : Tu ne veux pas venir ? » Almamy dit : « Non ! » Aux renseignements que le chef houbbou cherche à obtenir

de l'almamy vaincu, celui répond : « Si tu étais mon prisonnier, je ne te demanderais rien ; tu n'as rien à me demander. »

Abal est parti pour retourner dans son village, en disant aux gens qui étaient avec lui de rester et de tuer l'almamy. Ces hommes l'ont tué à coups de bâton, parce qu'un grand marabout comme Jbrahima Sory est invulnérable par le sabre, la balle et le fer, il faut l'assommer pour en venir à bout ; il a la peau trop dure. Une fois mort, on lui a coupé la tête. Mamadou, fils d'Almamy Sory-Dara, est retourné sur le champ de bataille, où il avait laissé son père ; il est descendu de cheval, puis est resté immobile. Les hommes d'Abal l'ont tué à coups de sabre. Un autre de ses fils, Ba-Paté, est venu également se faire massacrer sur le corps de l'almamy, ainsi que ses deux frères, Sadou et Aliou, puis 45 guerriers peuhls sont venus l'un après l'autre se faire tuer, escortés de leurs griots, qui chantaient leurs louanges et les encourageaient à mourir avec leur roi. C'est Bay, Toucouleur du Boundon, griot dévoué à l'almamy, qui, par son chant enthousiaste, avait fait revenir tous ces hommes qui fuyaient. Il fut massacré à son tour. Un autre chanteur reçut trois coups de sabre et trois balles ; il a survécu. Seul, le plus jeune des chanteurs, appelé Hamadou, dut à sa grâce et à sa bonne mine d'être épargné. Il fut emmené par les Houbbous et, plus tard, Abal en fit cadeau à Almamy Ibrahima, le chef des Sourias. La tête d'Almamy Sory-Dara fut exposée sur la porte de la maison d'Abal.

Quand le bruit de ce désastre parvint à Timbo, les Alfaïas proclamèrent Mamadou, second fils de Bou-Bakar, almamy. Celui-ci, depuis son avènement au pouvoir, n'a jamais songé à venger son frère. Je crois devoir ajouter que le chef alfaïa est peu influent. Almamy Ibrahima-Lory, que son titre d'ancien talibé de Mamadou-Djoué, père d'Abal, a rendu favorable à celui-ci, ne permettrait sans doute pas cette expédition.

Les Houbbous ne sont pas nombreux. Abal, qui n'a que 43 ans, sera remplacé par son frère Sory. Bien qu'ils habitent un pays d'une défense facile, je les crois appelés à disparaître, ou mieux à se mêler de nouveau à leurs frères du Fouta-Djallon, si Fodé-Darami, poursuivant ses succès du côté du Kouranko et de Falaba, leur fermait la route de Mellacorée et de Sierra-Leone, où ils vont acheter les fusils et la poudre.

La Constitution du Fouta-Djallon est une république aristocratique.

Le pouvoir est partagé entre deux chefs élus qui prennent le titre d'almamy, prince des croyants. Nous avons vu qu'ils étaient toujours choisis dans les familles d'Alfa et de Sory. Un conseil des Anciens, dont font partie de droit tous les notables de Timbo, est chargé de discuter les affaires publiques. Il donne son avis sur les nominations des chefs des provinces et sur les questions de politique intérieure ; il discute les rapports avec les États voisins, approuve les traités passés au nom de l'almamy, qui n'est que le premier représentant de la nation peuhl. Une mesure ne peut être adoptée que si elle obtient l'assentiment de la majorité des Anciens. C'est parmi eux que l'Almamy choisit souvent ses ambassadeurs.

Le pays est divisé en treize provinces ou diwals ; ce sont celles de Timbo, Bouria, Fougoumba, Kébali, Colladé, Colen, Koïn, Timbi-Tounni, Timbi-Médina, Labé, Bailo, Fodé-Hadji, Massi.

Chaque province a son chef, ou mieux, ses deux chefs, l'un Seuria, l'autre Alfaïa. Ce sont eux qui nomment ensuite les chefs des villages qu'ils commandent. Ceux du Labé et de Timbi, Alfa Aguibou et Tierno Maadjiou, sont les plus influents. Dans chaque capitale de diwal, il y a un conseil de notables.

Chaque chef de village a le droit de rendre la justice, aidé de son marabout. C'est le koran qui sert de code ; mais seuls les chefs de provinces peuvent prononcer une condamnation capitale, et même souvent, le condamné est envoyé à Timbo afin que l'almamy et son conseil puissent prononcer en dernier ressort.

Le chef possède le pouvoir civil et militaire. Tous les peuhls sont soldats. En cas de guerre, chaque village désigne son nombre d'hommes suivant son importance, qui sont dirigés sur le chef-lieu où se forme le corps d'armée de la province, avant de se rendre sur le théâtre des événements. Les chefs amènent en outre leurs esclaves. J'estime que le Fouta-Djallon, qui a une population libre d'environ cinq cent mille habitants et peut-être cent mille esclaves, peut avoir facilement une armée de vingt-cinq mille hommes, tous armés de fusils à pierre.

Les villages si coquets des Peuhls, bien que n'ayant pas de remparts, sont plus difficiles à prendre que ceux du Fouta-Toro ou du haut Sénégal. Chaque case est entourée d'une solide palissade qui se réunit à celle des maisons voisines. Une rangée de vigoureux arbustes

(épurges) complète cette défense. Il faudrait faire le siège de chaque maison, et le canon serait d'une faible utilité.

Il y a une véritable organisation municipale dans chaque village. J'ai défini le pouvoir du chef. Immédiatement sous ses ordres viennent des notables chargés, l'un de la voirie, l'autre de la police, celui-ci marabout des mariages. Les voleurs, si nombreux chez les Peuhls, ne jouissent pas longtemps de leurs méfaits ; ils sont généralement retrouvés et le châtiment ne se fait pas attendre.

L'impôt est fondé sur le principe de la dîme. Les chefs de village prélèvent la dîme sur les récoltes et sur les héritages et envoient des cadeaux au chef de la province, lequel, à son tour, est obligé d'en faire à l'almamy. Celui-ci, outre ce qu'il reçoit de chaque chef du Fouta, soit à l'époque de sa nomination, soit à titre gracieux, perçoit encore un tribut sur les peuples soumis et sur les caravanes qui traversent le pays ; enfin il a droit au cinquième du butin fait dans chaque guerre.

La fortune de l'almamy, en esclaves, bœufs, chevaux, moutons, or, étoffes, armes, ne tarde pas à devenir considérable ; mais ses revenus sont bien vite dépensés en largesses à ses partisans et surtout en aumônes. En temps de guerre, il contribue à l'entretien de l'armée, mais chaque village doit fournir aussi sa part d'approvisionnement. Ce sont surtout les armes et la poudre que l'almamy distribue à ses soldats.

Les villes ou villages, au Fouta-Djallon, s'appellent des missidas, des mosquées. On désigne sous le nom de Foulahsos des agglomérations de cases, quelquefois importantes, où les habitants des missidas viennent, pendant la saison des pluies, surveiller leurs plantations. C'est autour des foulahsos que se trouvent les parcs à bœufs ; c'est dans les cases que l'on enferme les grains (foigno, riz, maïs) après la récolte. Une marga est formée par plusienrs foulahsos. Les roumdès sont des réunions de cases habitées par des esclaves. Ils dépendent du foulahso et se trouvent au milieu même des lougans.

Ceci expliquera qu'on ait pu croire à l'existence d'une population très nombreuse au Fouta ; mais si l'on songe que, depuis le mois de juin jusqu'à la fin d'octobre, la plupart des Peuhls, surtout les chefs et les gens fortunés, désertent les villes pour aller habiter la campagne, on comprendra que, malgré ses villes, ses margas et ses

foulahsos, ce pays, considérable comme étendue, soit relativement peu habité.

Ces villages ont un aspect ravissant. Les cases sont les mieux faites et les plus propres de toute la Sénégambie. Elles sont construites de façon à résister aux pluies torrentielles qui durent sept mois, et donnent de l'ombre et de la fraîcheur pendant la sécheresse.

Le climat est tempéré sur les plus hauts plateaux de ce pays dont bien des sites m'ont rappelé certaines provinces de la France, le Bourbonnais et l'Auvergne. Je le crois habitable pour les Européens, surtout dans le Timbi et le Labé.

Outre l'industrie pastorale, qui est très prospère chez eux (dans certaines régions telles que le Bouvé, le Tangué, les bœufs viennent très bien et se multiplient avec une grande facilité), les Peuhls forment des caravanes qui descendent à la côte, portant des cuirs préparés, du caoutchouc, de la cire, de l'ivoire et de l'or, du beurre de Karité et du café qui vient sur les bords du Rio-Fattala.

Le sol leur donne en abondance du foigno, graminée très nourrissante qui fait la base de leur nourriture, du riz, des arachides, des sésames, du maïs, du mil et des fruits, tels que les orangers, les citronniers, les papayers, les mangos, les kolas, les dattes et quelques fruits particuliers au pays. Le tabac y vient très bien, et je crois que beaucoup de plantes d'Europe y pousseraient, le blé, le mûrier, peut-être la vigne. Les textiles, les matières tinctoriales se rencontrent partout. Les bois de construction abondent : les acacias, les cailcédras, les rosiers, les tamariniers, les pandanus, les rhats pourraient être utilisés.

La faune n'est pas moins riche que la flore. Les antilopes, les gazelles, les singes, quelques rares léopards habitent dans les forêts. Les insectes, les papillons aux riches couleurs y sont en grand nombre; les abeilles donnent un miel excellent et de la cire.

Le fer est un peu partout. C'est le seul métal exploité par les indigènes; on a renoncé à chercher l'or, qui existe en abondance sur les bords du Ba-Fing et du Tené. Il existe du cuivre dans les environs de Donhol-Fella. Je n'ai pu découvrir la houille, bien que les forgerons de Socotoro m'aient parlé souvent d'une pierre noire qui brûle et qui existerait à un jour de marche de ce point. Quoiqu'il en soit, le mouvement d'exportation en cuirs, cire, ivoire, or, arachides, caoutchouc et café augmente chaque année, et le chiffre

traité dans les factoreries comprises entre Sierra-Leone et la Casamance est considérable. C'est ce commerce des rivières du Sud avec le Fouta-Djallon qui fait en partie l'augmentation du mouvement commercial que l'on constate à Gorée.

Depuis quelques années, les caravanes du haut Niger sont moins nombreuses. Elles se forment aujourd'hui dans les provinces de Labé, Timbo, Koïn et Timbi et vont surtout au Rio-Nuñez; un certain nombre d'entre elles gagnent le Rio-Pingo, Kaporo et la Mellacorée. La Gambie (Sainte-Marie de Rathurst) et Sierra-Leone ont beaucoup perdu de leur importance commerciale.

Malgré la jalousie qui divise les Alfaïas et les Seurias, on peut affirmer sans crainte que le Fouta-Djallon forme un tout politique avec lequel on doit compter. Les rivalités des chefs n'empêcheront pas les Peuhls de tenir les promesses qu'ils ont faites. Le traité du 14 juillet 1881 ouvre cette riche contrée à notre commerce et permet, moyennant une redevance fixe, à tout Français d'installer une factorerie dans l'intérieur du pays après avoir informé le chef de la province où il voudra résider. Ce traité a reconnu notre situation dans les rivières du Sud et l'almamy auquel presque tous les chefs qui environnent notre comptoir payent tribut, nous a offert de porter nos postes plus à l'intérieur.

Les traités que j'ai réussi à passer, au nom du gouvernement français, avec les différents États de Bambouk, situés entre la Gambie et le Sénégal, confirment ceux obtenus des Peuhls, car ils ouvrent une route nouvelle des postes du haut Sénégal au Niokolo, qui est la province la plus septentrionale du Fouta-Djallon.

Cette contrée est un des chemins les plus courts pour gagner le Niger; mais, si cette région, montagneuse et coupée de nombreuses rivières, n'est pas aussi commode que la vallée du haut Sénégal pour la construction d'un chemin de fer, elle n'en restera pas moins longtemps encore la route préférée par les caravanes qui viennent du Bouré, du Ouassoulou et du Kankan, jusqu'au jour où la voie ferrée unira Bamako à Médine.

Les Peuhls du Fouta-Djallon, bien que musulmans, se tiennent à l'écart des intrigues politiques qui se nouent entre le Bosseia (Fouta-Toro indépendant) et Ségou. Je ne dirai pas qu'ils combattraient leurs frères en Mahomet, mais ils resteront neutres.

Jaloux de l'influence prise par El-Hadj-Omar, auquel ils avaient

donné un asile à Dinguirai et des visées ambitieuses de son successeur Ahmadou Cheikou, les Peuhls du Fouta-Djallon, qui considèrent leur almamy comme le calife du Soudan occidental, ont observé la plus grande réserve. Ils ont appuyé Fodé-Darami dont l'influence s'étend de plus en plus sur la région du Niger, voisine des sources, et envoient des armes à Samodou, ennemi du prince Aguibou, qui commande à Dinguiray, depuis la mort d'El-Hadj-Omar.

On dirait que le sang dialonké mêlé au sang peuhl a rendu l'habitant de Timbo moins fanatique. Il ne craint pas de s'allier aux infidèles. Le rêve de l'almamy Ibrahim-Sory est de voir sa suprématie reconnue sur le haut Niger, non par la force de ses armes, mais par l'alliance qu'il médite depuis longtemps avec les chefs du Ouassoulou et du Sangaran qui ont embrassé la religion musulmane. Ce jour-là, Hamadou Cheikou, battu en brèche par les Béleris du Bélédougou, contenu au Nord par les gens du Massina, se trouvera en contact dans le S.-O. de son empire avec une puissance formidable. Le jour où des États puissants, liés par des traités avec les nations européennes auront remplacé les nombreux royaumes qui se partagent le Soudan à l'heure actuelle, la question de l'abolition de l'esclavage sera bien près d'être résolue. La religion musulmane qui l'autorise, et qui deviendra dans 50 ans le culte de tous ces peuples, résoudra malgré elle cette tâche difficile, dont l'humanité bénéficiera. La paix seule peut amener un résultat si désirable. Les musulmans ne se font pas captifs entre eux, et le jour prochain où les États fétichistes (Bambaras, Malinkès, Soussous), seront convertis à l'islam, les chasseurs d'esclaves seront obligés d'aller en chercher sur les bords du Congo, Non que je sois pour les musulmans contre les Mandingues; mais on est forcé d'avouer, en étudiant l'histoire de la Sénégambie, que les populations fétichistes sont en décadence et qu'il est malheureusement trop tard pour les grouper en une nation destinée à arrêter le progrès de l'islamisme.

Quoi qu'il en soit, le rôle de la France est tout indiqué. Elle doit poursuivre résolûment une politique pacifique destinée à étendre son influence sur le Soudan central. L'exemple de notre puissante voisine, l'Angleterre, doit toujours être présent à nos yeux. La tâche à entreprendre est rude, et les compensations que nous réserve le haut Niger ne seront pas immédiates.

Il faut que les travaux qui s'exécutent dans le haut Sénégal, sous

l'initiative patriotique du département de la marine, rendent la position de la France à jamais assurée dans ces régions. Si l'on ne peut unir l'Algérie au Sénégal par un chemin de fer, on peut essayer de les rattacher l'une à l'autre, en faisant des traités avec tous les peuples qui les séparent. C'est le but que doit poursuivre sans relâche notre pays, et je suis heureux, pour ma part, grâce à la mission que le gouvernement m'avait fait l'honneur de me confier, d'avoir pu, en plaçant le Fouta-Djallon et le Bambouk sous le protectorat français, contribuer à cette grande œuvre qui touche à notre avenir colonial en Afrique ; car s'attacher ces deux pays, Fouta-Djallon et Bambouk, c'est fermer au gouvernement britannique les routes qui, de la haute Gambie et de Free-Town, conduisent au Dioli-Ba (Niger).

LE GRAND-BÉLEDOUGOU

I.

Au pays de Mourdia.

La mission dont j'avais été chargé dans le Kaarta ne put avoir lieu. L'état des esprits chez les Toucouleurs, surexcités par notre marche vers le Soudan et la chute de Mourgoula qui portait une atteinte sérieuse à leur prestige, ne m'ont pas permis de me rendre à Nioro. Malgré plusieurs tentatives, je me suis toujours heurté à une fin de non-recevoir qui, pour être polie, n'en était pas moins catégorique. Le chef de Koniakary et celui de Diala m'ont écrit en me défendant absolument de traverser le Sénégal, et j'ai pu me convaincre en allant dans le Tomora que les partisans d'Ahmadou-Cheikhou avaient pour nous une antipathie qu'ils ne cherchaient nullement à dissimuler.

Deux de mes hommes, Malic-Dia et Samba-Dia, envoyés sur l'ordre de M. le colonel Borgnis-Desbordes auprès de Montaga dans le Kingui, ont été arrêtés et mis aux fers, où ils sont peut-être encore à

l'heure actuelle, car je ne saurais ajouter foi au bruit répandu à plusieurs reprises, par des captifs échappés du Kaarta, qu'ils auraient été mis à mort.

Devant l'impossibilité où j'étais de me conformer aux ordres du département de la marine, M. le commandant supérieur du haut Sénégal a bien voulu me confier une mission dans le Grand-Bélédougou.

Mon voyage dans le Tomora m'a permis de traverser 70 kilomètres d'une région montagneuse inexplorée, dont les nombreux villages, habités par les Kassoukés, nous sont sympathiques et fournissent en abondance des moutons et des bœufs pour ravitailler nos postes du haut fleuve. C'est un pays qui demande instamment à devenir français, et qui le sera le jour où nous inviterons ses habitants à se rapprocher des bords du Sénégal et à construire des villages dans le voisinage de nos forts.

Notre marche en avant sur le Niger, notre installation à Kita, ont diminué les rapports incessants qui avaient lieu jadis entre Ségou et les provinces de l'empire toucouleur du Kaarta.

Depuis deux ans, le Tomora a pour ainsi dire reconquis son indépendance. Le chef Siraba-Moussa, tout en ménageant les Toucouleurs, oublie de leur payer l'impôt, et les simples chefs qu'Ahmadou a placés à Koniakary pour maintenir l'unité de commandement, n'ayant plus le prestige inhérent aux fils d'El-Hadj, leurs prédécesseurs voient les pays qui leur étaient soumis se détacher tous les jours de leur influence et tourner les yeux vers les Français établis à Médine et à Bafoulabé.

Mon voyage dans le Tomora n'aura pas été inutile, et ma réserve a peut-être évité des complications qui auraient été funestes au moment où la colonne expéditionnaire était occupée à mettre le Bélédougou à la raison, et à nous frayer d'une façon définitive le chemin du Niger.

Le 17 mars 1883, M. le commandant supérieur, qui m'avait ordonné de rester à Bafoulabé et de le tenir au courant des événements qui pourraient survenir dans le Kaarta, me télégraphiait de venir le rejoindre. Je partais le soir même, après avoir décidé non sans peine mes hommes à m'accompagner. Le 17 avril, j'étais à Guinina où je trouvais un ordre m'enjoignant d'attendre que la route battue par des cavaliers de Fabou fût libre.

Le 12, j'étais autorisé à partir avec vingt tirailleurs et à rallier Bamakou, où je parvenais sans accident le 13 au matin.

M. le commandant supérieur me remit le soir même les instructions concernant mon nouveau voyage. M. Quinquandon, lieutenant d'infanterie de marine, m'était adjoint pour faire le levé topographique

Le 16 avril, à 4 heures du soir, nous quittions le poste. L'expédition comprenait deux Européens et vingt indigènes. M. le colonel Desbordes avait mis à notre disposition toutes les ressources du fort, et nous avait témoigné la plus grande sollicitude. Je tiens à lui exprimer ici ma profonde reconnaissance.

Dans ses instructions, M. le commandant supérieur m'écrivait :

« L'objectif que vous devez vous proposer est le suivant : 1° bien « montrer au Bélédougou qu'il a tout intérêt à être notre allié « fidèle; — 2° conclure avec les différentes provinces de ce pays des « traités les plaçant sous le protectorat de la France ; — 3° examiner « attentivement quelles sont les ressources militaires que le Grand- « Bélédougou pourra mettre à notre disposition dans le cas où nous « aurions à lutter contre Ahmadou ou Samory ; — 4° faire les études « géographiques et statistiques sur ce pays encore inconnu des « voyageurs européens. »

« La carte de M. Vallière donne quelques renseignements sur le « Grand-Bélédougou, mais cette carte, établie au moyen de docu- « ments recueillis à Nango, c'est-à-dire bien loin du Bélédougou, « est tout à fait inexacte et l'on peut dire que tout est à refaire.

« J'ai envoyé Gara-Mari-Ciré, en mon nom, dans le Grand-Bélé- « dougou. Il avait pour mission de convoquer les différents notables, « fils ou frères des chefs à Bamakou, pour écouter ce que j'avais « à leur dire.

« Mari-Ciré partait de Bamakou le 9 février pour y rentrer le « 14 mars. Il a parcouru l'itinéraire suivant : Bamakou, Diokou, « Télézana, Nossombougou, Nouko, Niara, Koumi, Manta, Gessénaï, « Dampa, Bomandijougou, Mourdia, Douabougou, Ségala et retour « à Bamakou.

« Mari-Ciré a été assez bien reçu partout, d'autant plus qu'il était « dans une province hostile aux Toucouleurs. J'aurais désiré qne « Mari-Ciré allât jusqu'à Goumbou, mais il a craint la fatigue de la

« longue route de Dampa à Goumbou, route où, paraît-il, on ne trou-
« verait un peu d'eau qu'à Kaloumba. Il a vu à Dampa le fils du
« frère du chef de Goumbou et a eu avec lui un entretien très cordial.
« Nul doute, me disait-il, que vous ne puissiez aller jusque-là. »

Le frère de l'ancien roi du Kaarta a accompli son voyage avant que Fabou, frère de Samory, ne fût venu attaquer notre colonne campée devant Bamakou. La prise de Daba et la sanglante défaite infligée au Bambaras avait produit une impression salutaire, et Gara-Mari-Ciré a trouvé partout un accueil favorable qu'il devait autant à notre prestige militaire qu'à son titre d'ennemi irréconciliable des Toucouleurs.

Mourdia a été la seule ville où l'on n'ait pas voulu l'écouter. Le chef l'a engagé à se rendre à Ségala, lui disant de se mettre d'accord avec Bakorba, dont la conduite servirait d'exemple à la sienne.

L'annonce d'une future campagne des Français contre Ségou a servi Gara-Mari-Ciré. Il a décidé, sans difficulté, les principaux chefs à envoyer leurs parents auprès du colonel, leur promettant des cadeaux magnifiques. Il est regrettable qu'il ait oublié des villages sarracolets de la plus haute importance, tels que Manta et Boro, dont les chefs auraient été heureux de venir saluer le représentant de la France sur le haut Niger.

Les principales provinces, soit du Bélédougou, qui finit à Manta, soit du Fadagou et du Kéniéka, se sont fait représenter et ont donné à comprendre qu'elles accepteraient notre alliance.

Les attaques de l'armée de Samory qui se sont produites dès le début du mois d'avril, attaques qui ont nécessité l'exécution des trois principaux notables de Bamakou, convaincus de trahison, ont semé la panique dans l'esprit des chefs venus avec Gara-Mari-Ciré, et ceux tels que les envoyés de Dampa, qui étaient logés chez Tiécoro, le marchand maure qui nous trahissait, sont partis pleins d'épouvante en apprenant la mort du chef de la maison qu'ils habitaient et celle de ses deux frères.

Il n'est plus resté à Bamakou que Tchati, fils du chef de Koumi, et Sirki, jeune garçon, fils de Bobo, frère du chef de Mourdia. Le frère de Sirki avait envoyé à Bamakou deux captifs pour avoir des nouvelles de son fils, des bruits de mauvais augure courant dans le Kéniéka apportés par les fuyards. Ils avaient raconté à leur manière

la mort des marchands et le combat livré le 2 avril à l'armée de Fabou. L'appât de cadeaux avait seul retenu Tchati et Sirki qui s'impatientaient de ne pas voir arriver l'Européen qu'ils étaient chargés de conduire.

Aussi leurs préparatifs ne furent pas longs. Je remarquai seulement que le fils du chef de Koumi n'avait pas de suivants, tandis que Sirki était accompagné par quatre hommes, dont l'un nous quitta à un kilomètre du fort, sous prétexte qu'il avait oublié un pagne et ne nous rejoignit que le 11 mai à Mourdia. L'interprète Alpha-Sega et Titi-Niaré, chef de Bamakou, ne me donnèrent aucune indication pouvant me servir pendant mon voyage.

Karamoko-Bilé, le chef maure qui a toujours montré le plus grand dévouement pour les intérêts français, pendant que ses frères appelaient les gens de Ouassoulou pour nous chasser des bords du Niger, me dit que je rencontrerais des villes avec lesquelles il entretenait des relations commerciales suivies et que les chefs sarracolets ou bambaras me feraient sans doute bon accueil quand ils m'auraient entendu. Il me parla des caravanes maures que je rencontrerais à Dampa. Il regrettait que la guerre leur eût fermé le chemin de Bamakou où elles arrivaient en nombre considérable.

En résumé, la situation politique des pays que j'étais chargé de visiter et de conquérir à notre alliance me paraissait moins favorable que Gara-Mari-Ciré ne l'avait affirmé, et la mésintelligence qui régna dès le début entre les deux chefs indigènes, mes guides, ne fit que m'engager à me tenir sur la réserve.

Le personnel de ma mission, recruté à Saint-Louis, n'était presque entièrement composé que de musulmans fanatiques; mon interprète parlait à peine le bambara, et ignorait le sarracolet. Je ne décidai mes hommes à partir qu'en leur assurant qu'il n'y avait aucun danger à redouter et que je ferais mon possible pour revenir à Bamakou avant que les pluies n'eussent rendu les chemins impraticables.

II.

De Bamakou à Nossombougou.

Après avoir quitté Bamakou, nous campions le 16 avril au soir sur les bords d'un marigot appelé le Bankoni, qui coule dans une vallée

voisine du Niger. Le 17, nous traversons le village de Kikébougou, et après avoir gravi le massif du Bafilé-Kourou, nous arrivons avant midi à Donéguebougou, qui fait partie du pays de Bamakou, auquel il sert de frontière.

Fadian-Niaré, chef de Sourokoro, et Ba-Niaré, chef de Donaguébougou, dépendent de Titi, qui vient de remplacer Biramon-Niaré, son frère.

Toutes les caravanes de Diulas s'arrêtent dans ce village, soit qu'elles aillent à Bamakou, soit qu'elles en reviennent. Une superstition veut qu'on ne séjourne jamais à N'kara, qui est le premier village que l'on rencontre sur la route de Nossombougou. Les deux chefs, subissant l'influence de Titi, ne pouvaient nous faire qu'un excellent accueil.

Le 18, à 5 heures du matin, nous étions en route, et après avoir croisé une grande caravane qui venait de Mourdia avec une vingtaine de bœufs porteurs et une trentaine d'ânes, nous arrivions dans la vaste plaine déboisée où est bâtie N' Kara.

Naba-Diara, le chef, nous dit que nous étions les bienvenus. Je l'engageai à aller vivement vendre sa récolte de mil au fort de Bamakou où il serait sûr de trouver une bonne réception.

A 11 heures, nous dressions notre tente au pied d'un cailcédrat gigantesque, non loin du Tata de Fia, qui est un village très bien défendu ; nous ne distinguons que l'enceinte crénelée. Les maisons massives, carrées, bâties en argile, soutenues par de fortes poutrelles, disparaissaient derrière les murailles. Quatre portes étroites donnent accès dans des ruelles, véritables couloirs, où quelques hommes armés pourraient se défendre avec avantage contre une troupe nombreuse. Nous sommes entrés dans le Bélédougou.

La réception des Bambaras a été cordiale. J'ai tenu à aller moi-même saluer le vieux chef Dounkoro-Taraouaré. Je suis parvenu, après dix minutes de marche à travers les ruelles que j'ai signalées, dans une case assez vaste et de forme carrée. Nous avons pénétré dans une première enceinte où se trouvaient le chef, ses parents et des notables. Dans une encoignure était étendu, sur une natte grossière, un vieillard d'une assez haute stature. C'était le chef, qui était aveugle. Après les saluts d'usage, écourtés parce que mes paroles étaient traduites en trois langues différentes, j'ai fait part à Dounkoro du but de ma mission. L'attention de l'assistance m'a paru faible. Les

Bambaras n'aiment les longs palabres que lorsqu'ils sont ivres ou qu'ils ont à côté d'eux le moyen pour le devenir. Le chef me répondit qu'il autorisait « les Français à faire chez lui tout ce qu'ils voudraient ».

N'Kara et Fia sont deux villages indépendants. Le dernier, par sa population (500 habitants) et ses nombreuses ressources, possède une grande influence. Ils sont d'accord avec le canton de Nossombougou.

Le 19 avril, nous visitons successivement plusieurs chefs et arrivons à midi devant Nossombougou, après avoir traversé une immense prairie où paissent de nombreux chevaux. Nossombougou forme à lui seul un canton et a, dans ce pays, la même importance que Daba possédait sur les villages du Ba-oulé. Le chef de Nossombougou est un vieillard de 70 ans environ, à la physionomie très fine et très agréable. Il est de haute taille et s'appelle Donio-Konaré. Ses neveux, Doué et Baké-Kourbari, étaient venus à Bamakou.

L'accueil de la vigoureuse population de Nossombougou fut très affable; mais sa curiosité devint bientôt fatigante. Elle n'avait jamais vu d'Européens, la mission topographique n'ayant pas dépassé Kodjan.

Le village, qui est très étendu, est entouré d'un tata crénelé en fort bon état. 700 ou 800 habitants y demeurent et peuvent mettre en ligne 300 fantassins et 30 cavaliers. C'est un centre important pour les caravanes de Diulas. Il y a un marché et de nombreuses personnes parlent le toucouleur et le sarracolet.

Nossombougou forme un canton. Il comprend trois villages : 1° Nossombougou; 2° Guessébougou; 3° Diarabougou; mais son influence s'étend sur les pays que nous avons traversés pour y parvenir.

Nous avons été obligés de séjourner pendant 48 heures à Nossombougou, pour décider le chef à accepter le traité. Il promettait bien d'être allié fidèle, mais il éprouvait une vive répugnance à mettre un signe au bas des articles acceptés par lui. Il craignait un piège, et les notables de Nossombougou se montraient défavorables à cette manière de procéder. Le cadeau que je lui fis, le 20 au matin, au nom du gouverneur, eut un heureux effet, et j'obtins, après un long et pénible palabre, que Donio-Konaré traçât une marque sur le traité.

Il n'existe dans le village aucun marabout sachant parler l'arabe; je n'eus donc pas à le faire traduire, chose à laquelle je me serais décidé devant la défiance qui perçait dans les paroles du chef et de ses parents.

Je lui expliquai, conformément aux instructions de M. le colonel Desbordes, que nous avons les mêmes intérêts, car nous avons les mêmes ennemis : Ahmadou et Samory; Samory, dont l'intention manifeste était de ruiner et de piller le Bélédougou et n'avait envoyé son frère Fabou que dans ce but. Heureusement pour eux, la colonne française avait été victorieuse, et l'armée du Ouassoulou, en fuite dans la direction de Kangaba, ne devait plus songer à venir dans leur pays, car le fort de Bamakou était là pour les arrêter. Quant à Ahmadou, s'il osait envoyer ses cavaliers jusqu'à Doirebougou et dans les environs de Nonkho, ils pouvaient être certains que les victoires des Français leur donneraient désormais à réfléchir.

Une fois le traité signé, ils s'engageaient à accepter le protectorat de la France, à combattre avec nous si nous étions attaqués par les chefs de la rive droite et en particulier les Toucouleurs, à nous laisser créer des voies commerciales et des établissements militaires; ils s'engageaient à protéger les caravanes et à assurer la liberté des échanges commerciaux; et nous, de notre côté, nous leur promettions aide et protection, dans le cas où ils seraient menacés pour avoir exécuté le pacte d'amitié qu'ils concluaient librement avec la France, sous la réserve qu'ils feraient acte de virilité en se défendant, pour donner aux colonnes françaises le temps d'arriver.

Les subtilités d'un traité sont difficiles à faire saisir à des peuples inexpérimentés. Gara-Mari-Ciré avait annoncé que les Français étaient désormais avec les Bambaras et qu'ils attaqueraient bientôt Ségou, qui ne saurait lutter contre les canons des Européens. C'était une alliance complète qu'il avait promise et c'était là l'idée qui les séduisait. J'avoue avoir gardé la plus grande réserve, quand ils m'ont demandé si nous marcherions les premiers sur Ségou et si nous déclarerions la guerre aux Toucouleurs.

Je leur ai dit que les Français étaient les amis de la paix, qu'ils la voulaient pour eux, pour les Bambaras qui étaient leurs amis et qui avaient besoin de tranquillité pour s'enrichir et augmenter leurs ressources agricoles; que le jour prochain où nos bateaux à vapeur seraient sur le Niger verrait la fin des hostilités, et qu'Ahmadou

serait alors impuissant, sinon disparu; que nous n'étions pas allés chercher Samory et que si le chef du Ouassoulou avait, comme il le prétendait, l'intention de détruire Ségou, il eût mieux fait de le faire, car les Français n'auraient eu alors aucun démêlé avec lui.

Je les engageai à avoir confiance, à travailler, à produire le plus possible, et leur assurai que, dans ce cas, ils pouvaient être certains de l'appui des Français.

J'ai ajouté que la signature que le chef venait d'apposer était une garantie immuable du pacte qu'il concluait librement avec notre pays, et non un piège; son pays lui appartenait toujours, ses habitudes, ses richesses, ses mœurs étaient respectées; il n'avait qu'un allié puissant qui allait lui permettre de prospérer et d'aller échanger ses produits contre notre argent et nos étoffes, au fort de Bamakou.

Avant de signer définitivement, le chef me fit observer qu'ils combattraient dans nos rangs, mais qu'ils ne voulaient pas être contraints à traverser le Niger.

Le 20 avril, à 5 heures de l'après-midi, en présence du chef et de tous les notables, un traité conforme aux instructions qui m'avaient été remises a été signé, d'un côté par Donio-Konaré, agissant tant en son nom qu'en celui des chefs et des notables du pays de Nossombougou; de l'autre, par moi, en vertu des pouvoirs qui m'avaient été conférés par M. le colonel Borgnis-Desbordes, commandant supérieur du haut Sénégal, pouvoirs qui me permettaient de représenter M. Servatius, gouverneur du Sénégal et dépendances.

M. Quinquandon, lieutenant d'infanterie de marine, et l'indigène Samba-Ibrahima, interprète chef de la mission, signèrent en qualité de témoins.

Nossombougou, par son importance comme centre de production, comme lieu de passage des caravanes, par sa situation géographique aux portes de Bamakou, est appelé à être d'une grande utilité pour le ravitaillement de notre fort.

Nossombougou, Koumi, Nonkho sont les trois villes fortes du Grand-Bélédougou. Tous les autres villages subissent plus ou moins leur influence, mais sont incapables de s'opposer à une mesure prise en commun par les chefs de ces trois cantons.

III.

De Nossombougou à Koumi.

Le lendemain, 21, nous prenions la route directe pour Koumi. Je n'avais pu décider ni Tchati ni Sirki à venir à Nonkho. Le fils du chef de Koumi avait hâte d'arriver chez lui, et en présence des preuves d'intérêt qu'il n'avait cessé de nous donner depuis notre départ, j'ai tenu à lui être agréable. En revanche, Sirki, toujours jaloux, nous avait dit hautement qu'il ne passerait pas par Koumi, qui était une mauvaise ville. Si nous tenions réellement à aller à Mourdia, il fallait suivre aveuglément l'itinéraire qu'il indiquerait. Devant mon refus catégorique, il était parti dans la journée du 28, disant qu'il se rendait à Ouolodo, où il nous attendrait; un de ses hommes, appelé Ahmadi, restait avec nous.

Le jeune chef de Mourdia nous a dit, avec une franchise brutale, que son pays était le plus riche et le plus peuplé, que nous devions nous y rendre sans nous arrêter dans les villages et faire des cadeaux à des chefs qui n'en valaient pas la peine.

Donio-Konaré nous donna, au moment du départ, deux de ses fils pour nous accompagner à Koumi. Ils avaient pour mission de répéter au chef de ce canton la proposition que j'étais venu faire à leur père, et entendre ce que je dirais aux parents de Tchati.

Partis le 21, à 6 heures du matin, nous rencontrions à un kilomètre de Zambougou le jeune Sirki avec ses captifs. Il revenait, disait-il, de Ouolodo, où on avait voulu le battre parce qu'il était l'ami des Français. Ce village était très surexcité et, craignant qu'on ne nous attaquât, il avait tenu à nous prévenir. Il nous conseillait de nous éloigner de la route, et de prendre un chemin détourné à travers bois, afin d'éviter ces gens hostiles.

J'ai donné l'ordre, après avoir consulté Tchati qui avait toutes les peines du monde à contenir sa colère en présence du fils de Bobo, de continuer notre marche. A 9 heures, nous étions à Ouolodo, où le vieux chef Neguetan-Diara nous faisait l'accueil le plus cordial. A 11 h. 30, nous campions dans un village en ruines appelé Diribabougou.

Depuis Nossombougou, nous n'avons rencontré ni marigot, ni

mare contenant une goutte d'eau. On nous affirme que, désormais, nous ne trouverons plus à boire que dans les villages.

Les habitants nous reçoivent bien. Nous sommes dans le canton de Nonkho, et je suis assez heureux pour rencontrer des parents du chef qui se chargent d'annoncer que la mission se rend directement à Koumi, où elle attendra les envoyés de leur canton. Je m'excuse de ne pouvoir passer actuellement par le chef-lieu de leur pays : je ne manquerai pas de le faire à mon retour. J'ajoute qu'il serait très utile que le chef m'envoyât un courrier à Koumi pour me faire part de ses intentions à l'égard des Français. Les habitants de Diribabougou et ceux de Nonkho nous comblèrent de prévenances, et je leur fis, de mon côté, quelques cadeaux. On m'assura que les Français seraient les bienvenus dans toutes les circonstances.

Le 22 avril, à 10 h. 15, nous étions à Sirakoro après avoir visité N'Kéna et le village peu important de Biébala. Sirakoro, qui a environ 200 babitants, est entouré d'un solide tata : Fodigui-Diara y commande.

L'accueil, réservé au premier abord, est devenu ensuite plus cordial. Le chef m'a dit qu'il était pauvre et qu'il avait peur des Européens. Son intérêt était de nous obéir.

Un essaim d'abeilles, qui attaqua notre convoi, nous fit craindre un instant pour nos chevaux et nos mulets, et nous fûmes obligés de changer de campement.

Le 23 avril, à 6 heures du matin, nous prenions la route du N.-N.-E. qui conduit à Koumi et, à 9 h. 30, nous arrivions en vue du magnifique tata qui protège ce village, dont les guerriers sont les plus célèbres de la nation bambara.

La ville s'étend dans une immense plaine défrichée et couverte de lougans où le mil et le coton poussent en abondance.

Tchati m'avait informé qu'il désirait absolument me voir loger dans la maison de son père ; qu'il me priait d'accepter son invitation, parce que ses compatriotes se défieraient de moi si la mission n'entrait pas dans le village.

Malgré la grande défiance que j'ai pour les noirs, dont le caractère menteur dépasse tout ce qu'on peut imaginer, j'acceptai et vins habiter avec les laptots dans une case non loin de la porte principale. Les animaux étaient campés à 200 mètres de nous et placés

sous la surveillance des muletiers. Nous avions parcouru 116 kilomètres en moins d'une semaine.

Je reviendrai, quand je traiterai la question statistique, sur Koumi et tous les villages visités par la mission, et sur les ressources que ce pays pourrait nous fournir soit au point de vue militaire, soit au point de vue des approvisionnements.

Nous avons passé à Koumi les journées des 23, 24 et 25 avril; Diouba-Taraouaré, le chef, son frère et son neveu nous accueillirent avec une vive cordialité. Tchati prépara le terrain, et Dioussé, neveu du chef, dont la parole est très écoutée, nous fut d'un grand secours. Le palabre qui eut lieu fut très important. Les décisions prises par Koumi sont, en général, acceptées par la majorité des Bambaras. Tout en acceptant les conditions formulées, Diouba et les notables me demandèrent, comme à Nossombougou, si la signature était indispensable.

Ainsi que l'écrivait M. le colonel Desbordes, ce n'est pas Diouba qui gouverne, mais son frère Kafolo-Tarouaré. Il nous fit des objections nombreuses et il fallut répéter tous les arguments que j'avais fait valoir ailleurs. C'est Dioussé qui a décidé son oncle à signer. La signature solennelle a eu lieu le 24. Les chefs des principaux villages dépendant de Koumi avaient été convoqués. J'eus soin, en faisant mon cadeau au chef de Koumi et à son parent, de faire deux parts. Les Bambaras sont insatiables : ils ne se souviennent plus le lendemain de ce qu'ils ont reçu la veille. D'un autre côté, mes richesses, comme étoffes, étaient modestes, et j'en ai été réduit à faire l'article comme un véritable commis voyageur. C'est au Soudan surtout que l'on peut dire que les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

La province de Koumi comprend les villages suivants : Koumi, Kourka, Kabakoro, Dia, Métébougou, Kolakagni, Kaboulou, Sibikoro, N'tchié et Bensena.

Les villages de Sirakoro et de Biébala marchent d'accord avec Koumi.

Du reste, Koumi entretient d'excellentes relations avec Nossombougou et Nonkho. C'est là que se réunissent toutes les colonnes qui doivent marcher contre les Toucouleurs.

J'ai regretté que le chef de Nonkho ne m'ait envoyé aucun représentant, comme je l'avais prié de le faire en m'excusant vivement de

ne pouvoir, à l'aller, me rendre auprès de lui. Sirki nous pressait de partir. Il me répétait que Mourdia et Koumi étaient deux villes ennemies et qu'il craignait des représailles. Je pus me convaincre que c'était un nouveau mensonge. Néanmoins, j'avais besoin de lui pour aller à Mourdia, et je remis à mon retour mon voyage à Nonkho pour obtenir l'acceptation du traité qui m'avait été recommandé.

Le 26, à 6 h. 30, nous prenons la route du N.-E. à travers une vaste plaine argileuse à peine boisée. Nous allions arriver bientôt à la frontière du Bélédougou et nous rapprocher de cette ligne jadis si fréquentée par les caravanes, couverte de villages florissants, ruinés aujourd'hui, qui conduisait de Nyanima à Nioro.

De l'autre côté de cette ligne, en plein Fadougou, se trouvait le pays de Dampa, et, plus au nord, touchant au pays des Maures, le Mourdiari.

Nous avions rencontré à Fia un captif appartenant à Moussa, qui retournait à marches forcées de Dampa. Il nous avait appris que Maka, chef de ce pays, l'avait fait mettre aux fers et avait voulu lui couper la tête parce qu'il le croyait un espion du colonel. « Le colonel, avait dit Maka, a fait fusiller les chefs marchands de Bamakou, qui sont nos parents : je vais te tuer et j'annoncerai ta mort aux Français que Samory vient de battre. » Heureusement pour cet indigène qu'un diula impartial, l'espèce en est rare, annonça la victoire du colonel Desbordes. Notre homme avait été mis alors en liberté, mais n'avait pu obtenir la restitution de son argent.

Ces nouvelles me firent comprendre que l'accueil changerait bientôt. Je pus me convaincre plus tard, en effet, que mes partisans les plus sincères étaient dans cette population bruyante et guerrière, qui habite le Bélédougou et qui sera, je l'espère, une alliée fidèle de la France : il y a, sous sa rude écorce, des instincts généreux qui la poussent vers le travail.

Tchati, Dioussé et les principaux notables vinrent nous accompagner jusqu'à Dampa. Les gens de Mourdia ne furent pas satisfaits de nous voir prendre des guides. Les emportements du jeune Sirki n'avaient pas d'autre but que de nous mettre à sa merci. Il craignait très probablement de nous voir arriver à Mourdia les mains vides ; de là, sa mauvaise humeur.

IV.

De Koumi à Dampa.

Deux heures après notre départ de Koumi, nous passions à côté du joli et important village de Kounka, qui en dépend. Le chef, Dosso-Diara, essaya inutilement de nous retenir.

A 11 heures nous nous arrêtons, par une pluie battante, à Soma, dont le chef nous reçut de son mieux. A 5 h. 20, nous gravissons une colline dont le sol rougeâtre est couvert de cailloux ferrugineux, et nous apercevons dans le N.-E. le tata de Manta, qui se détache au milieu d'une immense plaine vers laquelle nous descendons. Le guide nous fait observer que nous ne sommes plus dans le Bélédougou. La petite hauteur que nous venons de franchir lui sert de limite géographique et politique. Le pays des Bambaras est fini. Dans les régions nouvelles qui sont devant nous, cette race se mêle intimement aux Sarracolets. A 6 heures, nous dressons notre tente sous un cailcédrat superbe, non loin du tata qui forme, au village, une défense sérieuse dans cette région si longtemps le théâtre des razzias des cavaliers de Ségou. Les habitants nous firent l'accueil le plus hospitalier.

Malgré l'absence du chef Nia-Taraouaré, son frère Dofolo et les notables vinrent me voir pour témoigner de leur amitié envers la France. Ils ne me cachaient pas qu'ils auraient bien plus de confiance encore si, passant des sentiments aux actes, nous attaquions et enlevions Ségou.

Je ne pouvais pas faire accepter le traité, le chef étant absent ; d'un autre côté, les Bambaras sont très fiers et j'ai pu reconnaître combien il était difficile de décider plusieurs villages indépendants à envoyer des délégués dans un endroit convenu pour signer une convention.

Les Bambaras, bien qu'ils aient dépassé l'organisation communale, puisqu'il y a des cantons véritables avec des chefs reconnus et respectés, préfèrent, en général, vivre isolés. Ceux qui habitent entre Manta et Boro sont très divisés entre eux. Se trouvant sur le lieu de passage des armées toucouleurs, ils ont abandonné les villages trop faibles et se sont groupés derrière des tatas solides, tels que ceux de Manta, Banankoro, Neguessébougou. Semant leur mil non loin de

leurs murailles, faisant rentrer chaque soir leurs bœufs et leurs moutons, les habitants du pays sont sur un qui-vive perpétuel.

C'est à Manta que l'on rencontre les premiers Sarracolets mêlés aux Bambaras. La proportion en est faible encore, mais elle va augmenter à mesure que nous approchons de Boro, devenir dominante dans le Fadougou, pour diminuer ensuite dans le Keniéka.

Manta est un centre commercial important. C'est le point extrême où se rendent les Maures, qui viennent échanger le sel du Tichit contre du mil et des bandes de coton. Nous y avons vu arriver deux caravanes dans la journée du 27 : l'une comprenait 36 chameaux, elle venait de Mourdia. Tous les Diulas qui viennent de Dampa, Goumbou, Ségala, et vont à Bamakou ou au Bouré, passent par cette ville.

Le 28, à 5 heures du matin, nous nous mettons en route. J'avais donné à mon interprète les instructions les plus précises au sujet de la conduite à tenir dans la suite de notre voyage. Nous étions dans une région qui avait été récemment le théâtre de la guerre entre les Bambaras et les Toucouleurs. Il fallait avoir des renseignements exacts au sujet de la situation politique de la contrée, et montrer la plus extrême réserve avec les Sarracolets et les Toucouleurs établis dans le pays et les Maures que nous allions rencontrer à chaque pas. Nous devions éviter, par notre prudence de manquer le but que nous poursuivions, c'est-à-dire notre installation définitive dans le Soudan.

A midi 10, nous campions à côté du tata de Gessenais, village de marabouts sarracolets. C'est un lieu de passage pour les Maures ; le pays produit beaucoup de coton et d'indigo. L'accueil a été très bienveillant, mais il a commencé à devenir très intéressé. Les habitants ont toutes les allures des Toucouleurs. Le crieur annonce le Salam comme dans les villes musulmanes; les boubous blancs et bleus des hommes, succédant aux vêtements jaunes des Bambaras, font croire que l'on arrive dans un village du Toro.

Le chef, Datan-Tarakhoré, a protesté de son dévouement; il m'a parlé de la visite que lui a faite Gara-Mari-Ciré, et a terminé ainsi : « Je suis l'ami de tout le monde, car je suis faible. Je suis l'ami des Français. » Un Normand n'aurait pas mieux répondu.

Le 29, à 6 heures du matin, nous traversons des lougans de mil et

de coton, nous dirigeant vers l'Est. A 7 h. 35, nous traversons l'emplacement de l'ancien village de Kabakoro. Des pilons, des mortiers, des jarres, des vases, quelques pans de murs, c'est tout ce qui en reste.

A 9 heures, nous arrivons à Soso, où Mage et Quintin étaient passés le 18 février 1864. Aujourd'hui, le village est abandonné. Les cases et le tata se sont écroulés. Des arbres superbes, cailcédrats et ficus, encadrent d'une façon pittoresque les ruines de l'ancien village toucouleur.

Les habitants et les chefs, partisans de Ségou, sont allés se réfugier à Niamina, depuis que les Bambaras ont intercepté les communications entre le Kaarta et le Niger.

Nous sommes dans le Fadougou. A 10 h. 50, nous traversons les ruines du village de Kaluko, qui a été très important. A 11 h. 30, nous apercevons devant nous le grand village de Boro.

Nous campons, à midi, dans le nord du tata, par une température de 40 degrés.

Boro a un millier d'habitants au maximum : il est bâti sur une immense plaine. On y trouve des Sarracolets, des Toucouleurs et des Bambaras.

La religion musulmane est dominante. De nombreux campements maures, autour de la ville, lui donnent une population flottante qui mérite d'être signalée. Ce village possède une influence considérable et entretient des rapports avec Dampa. Il est en relations permanentes avec Ségala, qui est à deux jours de marche : les Maures y séjournent parfois pendant la plus grande partie de la saison sèche.

Le chef, appelé Niaké-Cissé, a paru dévoué à nos intérêts. Il a déclaré qu'il acceptait notre protectorat, si ce mot voulait dire appui contre les Toucouleurs. Détestant franchement Ahmadou, les habitants ont juré de se défendre avec la plus grande énergie : ils savent, du reste, qu'ils peuvent compter sur Dampa. C'est à Boro que se trouve le cadi chargé de toutes les affaires de la région.

Nous avons été accueillis, à notre arrivée, par un Sarracolet appelé Demba. Cet homme, qui a séjourné jadis à Saint-Louis et est allé rendre visite à M. le colonel Desbordes à Bamakou, a pour les Français l'amitié la plus vive. L'accueil que lui a fait le commandant supérieur du haut Sénégal n'a pas été perdu, car c'est aux renseigne-

ments précieux fournis par cet indigène que nous devons notre réussite à Dampa et à Mourdia.

Le 20 avril, à 7 heures, nous traversons le petit village de Djoungoye, où l'on cultive spécialement l'indigo. A 9 h. 40, nous descendons d'un immense plateau pour traverser la plaine sur laquelle s'élève la ville de Dampa; nous venons camper à la lisière d'un bois touffu formé par des arbres de première grandeur. Ce sont des Kades, de la famille des légumineuses.

Dampa est un village bien fortifié et très important, tant au point de vue militaire que commercial. J'ai immédiatement envoyé mon interprète et les guides saluer le chef, le Sarracolet Makha-Diaré-So.

Il m'a fait répondre qu'il me permettait de camper, mais qu'il tenait à ne rien avoir de commun avec les Français, aux paroles desquels il n'avait aucune confiance.

Je me suis installé sous les arbres en faisant exercer une grande surveillance, parce que la foule grossissait autour de nous et envahissait nos bagages. Nous en fûmes réduits à faire établir, en profitant des arbres, une barrière d'un mètre de hauteur pour nous protéger contre les curieux, Sarracolets et Maures, dont les yeux, fixés sur nos charges, étaient brûlants de convoitise.

Sirki et Ahmadi, de Mourdia, me dirent que le village était mal disposé, qu'il ne fallait pas songer à faire signer un traité, mais à partir le plus vite possible.

J'appris alors que Dipa, frère du chef qui avait été envoyé à Bamakou, avait surexcité les esprits de ses compatriotes. Logé à Bamakou chez Tiékoro, l'un des chefs maures exécutés, il avait raconté après son retour à Dampa, à sa famille, que les Français avaient massacré tous les marchands, qu'il avait eu peur d'être tué à son tour; il les avait, en outre, trompés sur les résultats des combats livrés par le colonel Desbordes. « Fabou, disait-il, était avec son armée à quelques kilomètres à peine du tata des Européens, et pouvait devenir le maître de la situation. »

Les Diulas, très liés avec les marchands maures de Bamakou, à qui ils vendaient des esclaves, n'avaient pas manqué, en affirmant la véracité des paroles de Dipa, de les exagérer le plus possible.

A 2 heures du soir, j'ai tenu à aller moi-même, accompagné de M. le lieutenant Quinquandon, voir le chef. Nous avons été reçus avec une grande froideur.

J'ai dit à Makha que je venais lui rendre la visite que ses deux frères avaient faite à M. le colonel Desbordes. Les Français avaient l'habitude d'être reconnaissants des bons procédés que l'on avait à leur égard. Les Français, justes avant tout, ne font du mal qu'à ceux qui veulent leur nuire. Ce sont les marchands de Bamakou qui sont allés chercher l'armée de Samory, eux qui avaient supplié, l'année précédente, les Français de venir construire un fort sur leur territoire. Ils avaient fait leur possible pour aider Fabou à surprendre les Européens. Le colonel les a alors avertis qu'au premier coup de fusil tiré contre les troupes françaises, ils cesseraient de vivre. Le conseil du chef des blancs n'a pas été écouté et Fabou, conduit par les gens de Bamakou, est venu attaquer nos avant-postes. Les marchands sont morts. Que ferait le chef de Dampa si un traître voulait le vendre, lui et ses soldats, à l'ennemi ?

Le 2 avril, le colonel a battu l'armée de Samory ; le 12, il l'a chassée. Gara-Mari-Ciré, qu'on leur a dit avoir abandonné les Français, ne s'est absenté de Bamakou que pour aller avec sa colonne attaquer un parti de gens de Fabou qui venait piller les Bambaras.

A la bataille du 12, il s'est battu toute la journée aux côtés du colonel. Voilà la vérité sur les événements qui ont eu lieu au bord du Niger. J'étais venu à Dampa, confiant dans la parole de Gara-Mari-Ciré, fort des traités passés avec Nossombougou et Koumi. Il pouvait interroger mes guides : c'étaient mes témoins. J'espérais que le chef de Dampa, qui commandait un grand pays, voyant que ses intérêts et les nôtres étaient les mêmes, accepterait les propositions d'amitié que je venais lui soumettre au nom de mon gouvernement.

Makha me répondit que le colonel avait eu peut-être des raisons très justes pour agir comme il l'avait fait, mais qu'il n'avait aucune confiance en nous. Si je parvenais à me mettre d'accord avec les chefs de Mourdia et de Ségala, je pouvais ensuite retourner auprès de lui : il signerait le traité.

Je répondis au chef que je n'étais pas venu pour le tromper, que je regrettais de ne pas lui voir accorder plus de confiance à mes paroles.

Le palabre terminé, je suis allé rejoindre mes hommes, qui étaient consignés auprès de mes bagages. A 9 heures du soir, nous avons entendu un grand bruit. Bientôt, nous avons pu percevoir les sons

d'appel de la trompette bambara. Un des hommes de Koumi est venu nous avertir qu'on appelait les habitants aux armes et que nous devions nous tenir sur nos gardes. Nous vîmes de nombreux cavaliers se diriger les uns sur la route de Boro, les autres sur celle de Ségala.

Nous apprîmes alors qu'une armée toucouleur, partie de Ségou et Nyamina, était en marche sur Boro, et qu'elle avait pour objectif Dampa dont elle n'était qu'à un jour de marche.

A 11 heures, les Toucouleurs étaient signalés. Je dis au griot d'assurer Makha que, dans le cas d'une attaque, je me mettrais à sa disposition avec mes hommes, armés de fusils à tir rapide, pour reconnaître l'hospitalité qu'il nous accordait.

La nuit se passa sans incident. Je préparai alors un cadeau pour Makha et le fis informer que je lui porterai, à mon tour, quelque chose dans la matinée pour le remercier de l'envoi du mil et du mouton de la veille.

Un instant après, le chef m'envoyait ses remerciements et me priait de passer la journée à Dampa : il consentait à signer le traité.

Mon cadeau, bien modeste cependant, lui fit une grande impression. A 2 heures, le traité était signé, au mécontentement manifeste des envoyés de Mourdia.

A la réception réservée, hostile de la veille, succéda, dès lors, un accueil cordial. Les Maures vinrent en foule nous voir et nous remercier de vouloir établir de bons rapports entre ce pays et les Français, ajoutant qu'ils comptaient bien en profiter pour aller, en toute sûreté, faire le commerce sur les bords du Niger.

Le pays de Dampa a une importance considérable. Son chef, Makha-Diaré-So, commande dans tout son canton, qui ne comprend pas moins de 48 villages. Il est assisté dans les affaires par son frère, Sira-Makha-Diaré-So, et son griot, homme rusé qui a su prendre une grande influence.

La ville de Dampa comprend 1000 habitants, tous de race soninké. Le pays tout entier peut mettre facilement sous les armes 200 chevaux et 2,000 fantassins. Le marché est très fréquenté : les bœufs, les moutons, le sel, les tapis donnent lieu à un mouvement commercial considérable. Les Maures y viennent en caravanes nombreuses, y séjournent pendant la saison sèche et ne remontent vers le désert qu'après les premières pluies de l'hivernage, c'est-à-dire fin mai.

Dampa entretient d'excellentes relations avec Mourdia et surtout avec Ségala. Toutes les caravanes de Diulas, qui viennent du Niger, s'y arrêtent; c'est là également qu'aboutissent les routes de Goumbou et de Ségala, c'est-à-dire les chemins qui conduisent au Tichit et celui qui permet aux Maures de gagner Tombouctou.

Il était de la plus haute importance, pour augmenter notre influence sur le haut Sénégal, de réussir à rallier à notre politique un pays si riche en ressources de tous genres (mil, riz, chevaux, bœufs, moutons).

V.

De Dampa à Mourdia.

Le 2 mai, à 6 heures du matin, nous avons pris la route du Nord qui conduit à Mourdia. Makha nous avait donné pour guide un de ses parents pour lequel il a une vive affection. Ce jeune homme s'appelait Dipa. Le griot Diali-Makha accompagna la mission jusqu'au village de Dossorla, où nous arrivâmes à 7^{h},30. Des campements de Maures, existent autour du village : les ressources sont abondantes. Puis nous entrons dans le pays du sable et nous croisons plusieurs caravanes de Maures.

A 9^{h},40, nous apercevons, à moins d'un kilomètre, le tata de Bomandjougou; nous sommes dans le pays de Mourdia.

Nous campons au pied d'un ficus, à côté même du tata.

Bomandjougou est un des villages les plus riches en mil de toute la région. Il est habité par des marabouts sarracolets. Le chef, appelé Séli-Konté, nous reçut bien, mais la curiosité des habitants fut très gênante. Une caravane, composée de 86 chameaux portant des barres de sel, conduite par les Oulad-Tichid, arriva en même temps que nous venant de Ségala. Elle avait évité Mourdia, et le chef de Bomandjougou exigea l'impôt au nom de Nama.

De nombreux hauts fourneaux y sont en activité. On extrait le fer d'une argile qui en contient une proportion très considérable. Le village comprend environ 400 habitants.

Le 3 mai, à 6 heures, nous nous dirigeons vers le N.-O., et bientôt vers le Nord.

A 10^{h},20, nous arrivons sur un plateau pierreux et ne tardons pas

à nous arrêter, sur la prière de Sirki, au village de Gounguédé, bien que Mourdia ne soit qu'à une faible distance. Le vieux chef fit tout son possible pour nous bien recevoir. Mais ce que j'avais deviné, dès Bamakou, en étudiant notre futur compagnon de route, Sirki, se réalisait. La mission était arrivée au pays de Mourdia : on allait, par tous les moyens possibles, lui soutirer ce qu'elle pouvait posséder.

En outre, Sirki, aussi vaniteux que méchant, ne nous fit grâce d'aucune présentation, et tous les Keitas de Gounguédé virent nous serrer la main et demander un cadeau.

Nous reçumes, sur le soir, la visite de Syrman-Diaré, frère du chef de Mourdia, qui vint me saluer et me dire que j'étais le bienvenu dans son pays. Il était chargé de m'accompagner jusque auprès de Nama.

Le village de Gounguédé, peuplé de 350 habitants, est riche. Il possède de nombreux chevaux, des bœufs, des moutons, des chèvres en quantité considérable. Les gens, Sarracolets et Bambaras, sont bien vêtus : beaucoup de femmes ont des étoffes d'importation européenne.

Partis le 4 mai à 6 heures du matin, nous sommes, à 8 heures, en vue de Mourdia, après avoir traversé une région rocheuse assez pénible pour les animaux.

Mourdia s'élève dans une plaine très étendue, limitée, de chaque côté, par une chaîne de collines. Des troupeaux innombrables de moutons et de chèvres, des bœufs, des chevaux paissent en liberté.

Des campements de Maures disséminés çà et là, des centaines de chameaux couchés dans le sable donnent une grande animation aux abords de la ville.

Celle-ci est composée de trois parties : l'une fortifiée, entourée d'un tata solide, s'étendant sur un espace aussi grand que la superficie de Dampa, les deux autres formées de cases en paille, entourées de jardins renfermant autant d'habitants que l'enceinte.

A peine arrivé, Syrma, au nom du chef Nama, me dit que je ne pouvais loger que chez son frère et qu'il allait nous y conduire. Sirki et Ahmadi protestèrent avec énergie et affirmèrent que nous n'habiterions que chez Bobo ; Sirki ajouta qu'ayant amené les Européens, ils viendraient chez lui et pas ailleurs.

Je chargeai mon interprète de dire à Syrma et Sirki qu'il appartenait au chef de désigner le logement de la mission et de vouloir bien

aller l'informer que j'étais aux portes de la ville. J'ajoutai que je serais très reconnaissant à Nama s'il me permettait de loger chez Bobo dont le fils m'avait servi de guide pendant mon voyage.

Après une demi-heure d'attente, je reçus un envoyé de Nama qui me dit que j'étais le bienvenu à Mourdia et que mon logement était préparé chez Bobo.

J'entrai alors dans Mourdia en laissant les mulets et les ânes à quelques mètres du tata où l'on prit des dispositions pour le campement.

Bobo-Diara, le père de Sirki, nous attendait. Il nous installa dans une grande cour sur laquelle donnaient plusieurs cases. L'une d'elles nous fut désignée comme logement à M. le lieutenant Quinquandon et à moi. Elle était très étroite et il y faisait une chaleur étouffante. Les hommes et les bagages furent répartis dans les autres.

J'envoyai alors l'interprète Samba-Ibrahima et Siriman-Diara, ânier de la mission, saluer en mon nom le chef Nama Diara et un de ses parents, frère du chef précédent, nommé Fara.

Le vieux Nama vint lui-même un instant après me rendre visite, accompagné de ses deux frères et conduit par mon interprète. Il m'engagea à me reposer et à me considérer, à Mourdia, comme aussi en sûreté que dans une ville française.

Nama est voûté, d'une intelligence commune et très têtu. Bobo, plus jeune que lui, boiteux (il a eu une jambe criblée de balles il y a vingt ans), est un véritable chef. Il m'a rappelé Karamoko-Bilé de Bamakou, mais plus énergique, tout en étant aussi fin.

Nama et Bobo sont des Bambaras. Du reste, dans la population mixte qui habite Mourdia, Bambaras, Sarracolets, Peulhs, Toucouleurs et Maures, les premiers, s'ils ne sont pas les plus nombreux, sont, en tous cas, les maîtres. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous défendre contre les visiteurs. Il fallu que le chef des captifs de Bobo se servît d'un nerf de bœuf pour contenir la foule qui grossissait dans la cour et menaçait de nous étouffer.

Au coucher du soleil, j'allai, avec M. Quinquandon et suivi d'une petite escorte, faire une visite à Nama et à Bobo. Je demandai au chef de vouloir bien convoquer les notables à une réunion pour le lendemain, afin qu'il me fût possible de bien expliquer, devant tous, le but de la mission qui m'avait été confiée.

Je retournai à notre logement sans me rendre chez Fara, qui n'avait envoyé personne me saluer, malgré la visite faite en mon nom par l'interprète.

Je pus me convaincre, le soir même, qu'il existait trois partis à Mourdia dont les chefs étaient Nama, Bobo et Fara.

Nama, bien qu'il fût le chef réel, avait une influence dérisoire; Bobo était le chef puissant. Très aimé des Bambaras, à cause de son caractère énergique, des Sarracolets et des Maures, avec lesquels il entretient d'importantes relations commerciales, Bobo possède, à Mourdia, l'influence que Titi et Karamoko ont obtenue à Bamakou. C'est un homme très courageux et très riche, que son affabilité, peut-être voulue, a rendu populaire.

Fara, homme jeune encore, courageux et riche comme Bobo, est plutôt redouté que sympathique. Il est musulman et a pris à Ségou, où il a vécu pendant de longues années, les habitudes d'arrogance et de fierté qui font reconnaître un talibé entre tous. Il combattit cependant avec ses concitoyens pour affranchir son pays de l'autorité des Toucouleurs. Fara espérait ainsi devenir le chef, bien que d'après les usages il ne dût passer qu'après plusieurs de ses parents. C'est un homme très fier et très irascible; le lendemain, je lui envoyai de nouveau mon interprète pour lui dire que, n'ayant reçu personne venant de sa part, je n'avais pas osé, la veille, lui faire une visite, mais que j'avais tenu à lui demander s'il serait heureux de me voir.

Sur sa réponse affirmative, je me rendis immédiatement à son tata privé. Il me reçut avec brusquerie, essayant d'être aimable, mais n'y parvenant pas. Nous nous quittâmes cependant assez bons amis. Une demi-heure après, il me faisait rendre ma visite par un de ses parents, chargé de me dire que Fara viendrait me voir lui-même pendant la journée.

C'était le 5 mai. Un grand palabre eut lieu : après m'avoir entendu, le chef prit le premier la parole. Il me dit que la question se résumait pour lui en ceci :

Ou nous étions les amis des Bambaras, c'est-à-dire les ennemis des Toucouleurs, et alors il n'y avait pas besoin de traité, car le jour où nous marcherons contre Ségou, lui, Nama, marcherait à nos côtés; ou bien nous nous servions de ce titre d'ennemis de Ségou, pour venir le tromper. Dans tous les cas, les paroles suffisaient. Du

reste, je n'avais pas encore été à Ségala. Mourdia ne déciderait rien avant cette ville.

Bobo parla dans le même sens. Fara prit ensuite la parole avec véhémence et dit qu'il serait avec celui qui prendrait Ségou. Avant de signer le traité, il fallait que les Européens eussent battu les Toucouleurs.

Koundjala-Diara parla le dernier et avec modération. Il dit que l'on ne devait pas suspecter les intentions des blancs. Ils avaient été annoncés par Gara-Mari-Ciré et avaient parlé dans le même sens que l'homme dont tous les parents avaient été massacrés par El-Hadj-Omar. On pouvait, d'après lui, signer le traité. On serait toujours à temps de ne pas l'exécuter si l'on s'apercevait que les Français avaient voulu nuire aux gens de Mourdia. Il pensait que ceux qui avaient enlevé de son poste l'almamy de Mourgoula étaient les ennemis de Ségou.

Je répondis en quelques mots que les paroles de Koundjala étaient exactes. Bientôt nous aurions des navires à vapeur portant des canons qui navigueraient sur le Niger. Ce jour-là, le Ségou serait réduit à l'impuissance. Ils devaient avoir confiance et écouter les bruits qui leur arriveront du côté de Dialiba.

Le palabre était terminé. Je fis prévenir le chef, Bobo, et Fara, que je leur remettrais un cadeau le jour même.

A 4 heures, Nama signa le traité non sans m'opposer une foule de nouveaux arguments. Il avait espéré un moment que je me contenterais de sa parole.

Fara vint me voir le soir même. Il se fit expliquer le mécanisme du fusil Gras et me demanda quelques renseignements sur notre fort de Bamakou. Le 6, dans la matinée, je fis des cadeaux aux principaux chefs. Ils me remercièrent, mais je trouvai à la fin de leurs remerciements une demande à laquelle je pus souscrire, car connaissant le caractère rapace des marchands de Mourdia, j'avais eu soin de ne leur donner qu'une petite partie des objets que j'avais préparés à leur intention.

Sirki, fils de Bobo, auquel j'avais donné un souvenir pour reconnaître son rôle de guide, vint me le rapporter et jeta dans notre case l'argent et les étoffes en disant qu'il n'était pas un mendiant. J'envoyai le cadeau à son père qui me dit de ne pas me préoccuper autrement d'un enfant gâté.

Je sus plus tard que cette manœuvre de Sirki avait été concertée avec ses parents pour nous éprouver. Nous étions littéralement étouffés par les visiteurs, et il m'étai bien difficile de prendre des renseignements. On venait nous voir par curiosité pour nous demander quelque chose, nous disant quelques grossièretés en cas de refus, mais ne prononçant jamais une parole affable ou ne nous donnant jamais la moindre preuve d'amitié. Seuls, Nama et Bobo restaient les mêmes, très bienveillants en apparence, cherchant au fond de leur pensée les moyens d'obtenir de nouveaux cadeaux.

Syrma-Diara, auquel le colonel avait donné un fusil et une somme importante, se montra très hostile pendant notre séjour. Il semblait ne pas nous pardonner d'avoir logé ailleurs que chez son frère. Je lui fis un cadeau composé de plusieurs objets qu'il convoitait ardemment et que je dus, sur sa prière, conserver jusqu'à la nuit, parce qu'il voulait qu'on ignorât ses affaires. Le soir, pendant que nous dînions, il vint le prendre. Une heure après, il revenait me dire que je l'avais volé et que j'avais profité de ce qu'il m'avait laissé le paquet pour soustraire un couteau et un miroir. J'avoue que je perdis patience et que je lui montrai la porte. Il s'en alla en nous insultant.

J'avais essayé, le premier jour, de mettre un factionnaire chargé d'écarter les curieux, mais la consigne ne put être exécutée; ils étaient tous parents du chef.

Le lendemain matin, mon interprète Samba Ibrahima vint me trouver, accompagné de l'ânier Siriman Diara, et me traduisit devant M. Quinquandon le rapport que l'ânier venait de lui faire.

La nuit précédente, il était couché sur une natte dans la cour du chef, lorsqu'il avait vu entrer Fara Faliké et son frère Diaguiné. Ils venaient dire à Nama que toutes les dispositions étaient prises et qu'ils lui demandaient son assentiment définitif. Des hommes en nombre suffisant étaient dans son tata pour prendre les Européens et les faire disparaître, avant que les hommes qui les accompagnaient pussent organiser une défense quelconque. On pouvait tuer tous les hommes qui étaient dans la cour de Bobo sans donner l'éveil à ceux qui gardaient les mulets.

Nama se serait alors fâché et aurait dit à Fara et à Diaguiné qu'il ne voulait pas qu'on touchât aux blancs dans son village, car il savait que le châtiment ne se ferait pas attendre. Les deux frères de

Faliké étaient partis en disant à Nama qu'ils lui donnaient la journée du lendemain pour réfléchir et qu'ils viendraient lui demander sa réponse la nuit suivante. Tels étaient les renseignements que me donna Siriman-Diara.

Je recommandai à l'ânier de prendre ses précautions pour entendre lui-même ce qui se dirait chez Diara et de venir me rendre compte de tout ce qui lui paraîtrait suspect.

La journée du 7 se passa sans encombre. Je fis une visite à Nama dans laquelle je lui parlai de notre départ prochain et le priai de me donner quelques indications sur la route de Goumbou. Il me dit que rien ne pressait et que, quand je me serais reposé, je serais libre de prendre la route que je voudrais. Bobo, à qui je parlai de notre départ, fit également la sourde oreille et me dit d'avoir confiance en lui. Il me demanda un cadeau pour son principal griot et une petite somme pour lui. Je donnai à Nama et à Bobo ce qu'ils voulaient, mais leur dis que je n'avais plus que le strict nécessaire et que le lendemain nous causerions pour prendre une décision au sujet de notre départ, la saison des pluies approchant rapidement.

La nuit venue, je recommandai à l'homme de garde de bien veiller et donnai l'ordre aux muletiers de ne pas s'éloigner de leur campement. Le matin, Siriman-Diara venait me trouver. Il avait entendu Diaguiné dire à Nama que tout était prêt et qu'on allait tuer les blancs et leur escorte. Ensuite, on partagerait leurs marchandises qui étaient considérables. Tous les jeunes gens les attendaient. Nama, après avoir réfléchi longtemps, avait répondu qu'il n'hésitait plus et que non seulement il refusait, mais encore allait réunir ses hommes pour empêcher l'exécution de ce qu'ils projetaient. Le colonel, qui avait pris Daba en une heure, saurait venger la mort de ses officiers et il ne voulait pas que l'on détruisît Mourdia pendant son commandement.

Les deux frères étaient partis furieux. Je remerciai Siriman de l'important service qu'il venait de rendre à la mission.

A 7 heures, je rendis visite à Bobo; je lui dis que : les affaires entre Mourdia et les Français étant terminées, je désirais partir. Le colonel m'avait dit d'aller jusqu'à Goumbou, ville que je savais leur amie, et je comptais obtenir de lui les guides nécessaires.

Bobo me répondit que la saison n'était pas assez avancée, que je ne trouverais pas d'eau pendant trois jours de marche. Je serais

obligé de louer des chameaux et d'acheter des outres. Il me conseillait de passer encore un mois à Mourdia.

Je lui répondis que mes hommes ne voulaient pas rester dans le pays pendant l'hivernage. D'un autre côté, s'il y avait des gens à qui nous étions sympathiques à Mourdia, il y en avait beaucoup qui ne nous aimaient pas. Je lui déclarai que l'on ne devait pas me croire assez naïf pour n'avoir pas pris mes précautions.

Bobo me répondit qu'il y avait de mauvaises gens dans son pays. Nama et lui veilleraient sur nous. Il allait, du reste, s'occuper de notre départ.

J'eus ensuite une entrevue avec le chef. Nama me refusa absolument l'autorisation de me rendre à Goumbou. Il me donnerait un guide pour aller à Douabougou.

Il essaya alors de savoir si je désirais aller plus loin que Ségala. Je lui dis que je n'irais pas plus loin que n'était allé Gara-Mari-Ciré.

Bobo et Nama palabrèrent toute la journée du 8. Enfin, le soir, notre départ fut fixé, le 10 au matin ; Sirki et le fils du chef furent choisis comme nos guides.

Le 9 mai, je fis mes adieux aux principaux notables et j'eus une entrevue avec Fara. Ce dernier me reçut avec de grandes protestations d'amitié. Il m'assura de son dévouement et m'engagea à me défier de ceux dont je me croyais sûr.

Je lui répondis que mon rôle consistait à être bien avec tout le monde et à ne pas me mêler des affaires privées du pays où je recevais l'hospitalité.

Je rendis visite au chef de la religion, Cheir-Silla, auquel j'offris un Coran, et au cadi Fahmara-Doukouré. J'appris à ces deux hommes influents que les Français respectaient toutes les croyances, et qu'à Saint-Louis les Européens avaient construit à leurs frais une mosquée pour les indigènes.

Le 10 mai, je donnai le signal du départ. Fara s'était dispensé d'y assister.

VI

De Mourdia à Douabougou et retour à Bamakou.

Nous prîmes la route du S.-E. à travers un plateau rocheux. A 7 h. 30, nous arrivions devant un important village, au tata crénelé : c'était Douabougou.

On me dit que je devais m'y arrêter, parce que Gara-Mari-Ciré y avait séjourné. Nama et son frère, après avoir eu une longue conversation avec le chef Manson-Dambélé, reprirent le chemin de Mourdia. En me quittant, le vieux Nama me dit qu'il n'avait qu'une parole : il était Français. Au premier coup de canon tiré contre les Toucouleurs, les Bambaras viendraient d'eux-mêmes se placer à nos côtés. La haine des Toucouleurs est dominante chez les gens de Mourdia.

Douabougou date des premières émigrations bambaras ; c'est de là, me disait Manson, que sont sorties les principales familles qui commandent sur le territoire de Mourdia. Douabougou est consulté toutes les fois qu'une décision grave, intéressant la contrée, doit être prise. Placé sur la route de Mourdia à Ségala et sur celle de Bomandjougou, c'est un lieu de passage pour les caravanes maures qui, souvent, évitent Mourdia pour aller, dans le Sud, à Boro ou à Manta. De nombreux hauts-fourneaux en activité existaient au moment de notre passage dans la plaine.

A 6 heures du soir, nous avons une agréable surprise. Tchati, fils du chef de Koumi, arrivait. Il avait fait environ 80 kilomètres dans la journée pour nous rejoindre. Il nous portait une lettre de M. le capitaine Grisot, commandant du fort de Bamakou. Ce dernier nous annonçait que la colonne avait quitté le fort le 19 avril pour se mettre à la poursuite de l'armée de Fabou. L'armée de Samory, vivement poursuivie, avait évacué tous les villages, fui sur la rive droite, et Fabou s'était retiré à Faraba pour faire ses lougans.

Cette lettre nous causa un vif plaisir, car les nouvelles qu'elle contenait ne pouvaient que contribuer au succès de notre mission.

A 10 heures, l'interprète vint m'informer que deux courriers venaient d'arriver de Mourdia, m'apportant une nouvelle grave. Je fus les rejoindre avec lui. Ils étaient chargés de dire à nos guides

que leurs parents leur défendaient d'aller plus loin et de nous engager à revenir. En cas de refus de notre part, Nama et Bobo ne répondaient pas de notre sûreté.

Je ne pus obtenir de ces hommes aucun renseignement sur les motifs qui avaient décidé les deux chefs à rappeler leurs fils. Les deux jeunes gens nous firent informer qu'ils obéiraient à leurs parents, et que nous ne devions plus compter sur eux pour aller à Ségala.

Tchati, que je consultai et qui nous était tout dévoué, nous engagea lui-même à rétrograder. Nous serions, disait-il, certainement pillés dans le Dionkoloni, qui était en pleine agitation.

J'avoue que j'étais navré, mais je connais assez ces pays pour savoir que, quand un chef ne répond plus de vous et vous retire les guides, on doit prendre les précautions les plus minutieuses.

Nous discutâmes longtemps, M. Quinquandon et moi, sur la décision à prendre : nous nous décidâmes à aller nous renseigner auprès du chef et de Bobo sur les motifs qui les avaient poussés à faire retourner leurs fils.

Le 11 mai, nous reprenons notre route de la veille, accompagnés du chef de Douabougou. A 7 h. 30, nous étions à Mourdia.

Bobo nous attendait devant la porte. Il me dit qu'il était heureux de voir que j'avais suivi son conseil. Je me dirigeai vers un bon campement que j'avais remarqué dans la plaine, à 300 mètres de la ville, et dans le voisinage d'un puits. Je donnai l'ordre de laisser les chevaux sellés et les ânes bâtés, pour être prêt à toutes les éventualités, quand sept ou huit cavaliers se précipitèrent au grand galop sur notre campement. Au milieu d'eux se trouvait le chef Nama. Il court sur moi en ajustant sa lance et me dit d'une voix courroucée : « Retourne immédiatement à Douabougou, sinon malheur à toi et à tes hommes. »

Tous les cavaliers parlaient en même temps et Nama, dans le paroxysme de sa rage, fut sur le point de me frapper et me heurta avec le poitrail de son cheval.

Je fus assez heureux pour rester parfaitement calme.

M. Quinquandon était à une trentaine de mètres avec les hommes de la mission, et il m'apprit plus tard que, lorsqu'il avait vu Nama me menacer avec tant de brutalité, il s'était tenu prêt à me porter secours et avait disposé ses hommes de façon qu'aucun des cavaliers accompagnant le chef ne pût se sauver.

Je dis à Nama que je n'étais pas une girouette. Je revenais, parce que lui et Bobo m'avaient recommandé de le faire. Je le priais de parler avec plus de modération et de descendre de cheval pour causer avec moi.

Nama, s'emportant plus fort qu'auparavant, m'ordonna de partir sur-le-champ. Je refusai de la façon la plus catégorique et lui dis que, quelque grand chef qu'il fût, je ne le craignais pas. Moi disparu, d'autres seraient là pour me venger. Il ferait connaissance avec les canons de Daba.

A ce moment arrivait Fara-Diara, qui s'interposa entre le chef et moi. Il me dit que je n'avais rien à craindre, que lui et ses hommes me protégeraient contre tout Mourdia s'il le fallait.

Mon interprète se conduisit fort bien dans cette situation critique. La moindre imprudence pouvait nous mettre dans une situation désespérée, car nous étions une poignée d'hommes en présence d'une ville où l'on cherchait un prétexte pour nous faire un mauvais parti.

Bobo vint alors m'expliquer ce qui s'était passé:

Quelques heures après notre départ de Mourdia, une caravane entrait dans la ville. Elle apportait des nouvelles de Bamakou, disant que l'armée de Fabou avait écrasé la colonne française dans les environs de Nafadié, que presque tous les blancs avaient été tués et que le colonel, auquel on avait enlevé trois canons, revenu à Bamakou, était en toute hâte reparti pour Kita.

Ces détails, rapidement répandus, avaient produit dans Mourdia une vive fermentation. On disait que les Européens étaient écrasés, que Samory était désormais le maître et qu'il n'y avait aucun ménagement à garder.

Bobo était alors allé trouver le chef et lui avait dit qu'il craignait que le bruit de la défaite du colonel n'engageât les gens du Dionkoloni à nous piller et qu'il voulait dégager sa responsabilité. Il envoya alors un courrier pour nous engager à revenir. Nama l'avait approuvé et nous avait, à son tour, expédié deux courriers pour nous forcer à regagner Mourdia.

Ainsi les Diulas, qui nous avaient valu la réception de Dampa, continuaient leur œuvre et essayaient, par leurs mensonges, de nous entraîner dans une catastrophe.

Je donnai connaissance à Sirki de la lettre du capitaine Grisot, en

le priant de répandre le vrai bruit de la victoire du colonel et de m'amener les calomniateurs.

Un grand palabre eut lieu. Bobo apprit à l'assemblée que les Français avaient été vainqueurs et que Fabou avait pris la fuite.

Nama craignait alors que les gens de Ségala ne vinssent à se plaindre de ceux de Mourdia. Fara dit au chef que sa conduite créerait plus tard de grands embarras au pays, car il en était arrivé à indisposer les Européens et les habitants de Ségala.

Nama voulut m'engager à retourner à Ségala, promettant de me donner son fils pour guide. Je le fis informer que je partirais le lendemain au point du jour pour Dampa. Il m'assura alors de son amitié et consentit à me donner Sirki pour guide, bien qu'il eût besoin de lui pour surveiller ses lougans.

Bobo passa la journée avec nous : il me parla de son dévouement pour la France, me fit comprendre que sans lui la mission aurait eu de graves difficultés, et me pria de dire au colonel qu'il était tout à son service.

De nombreux griots venaient me trouver, leur leçon faite d'avance, pour essayer de pénétrer notre pensée. Je leur dis que j'étais très satisfait de mon séjour au milieu de leurs compatriotes, mais que, la saison des pluies étant arrivée, je voulais retourner à Bamakou avant que les chemins ne fussent impraticables.

Un griot de Goumbou, qui était à Mourdia, vint me voir. Je le chargeai de présenter mes compliments à son chef et de l'engager à envoyer un de ses fils à Bamakou à la saison sèche.

A 6 heures du matin, nous prîmes la route de Bomandjougou. Dianguiné-Diara et Bobo vinrent nous accompagner, mais Nama ne parut pas. Le lendemain, 14 mai, nous arrivions à Dampa à 7 h. 30 du matin.

Le pays de Mourdia est le plus important de tous ceux que nous avons visités. C'est la famille de Diara qui commande. Le chef actuel, Nama, aura pour successeur Bobo. Les villages qui dépendent de Mourdia sont au nombre de 39. L'autonomie est considérable, et l'autorité du chef de Mourdia est plutôt nominale que réelle. Ce sont des Sarracolets mêlés à des Bambaras, qui habitent ces différents villages.

Mourdia fait partie du Kéniéka. C'est le centre d'un commerce très important. Les Diulas viennent principalement des bords du

Niger. Ils apportent des kolas, du coton, de l'or et des captifs, qu'ils vont chercher surtout dans le Ouassoulou. Les Maures viennent de Sokolo, de Goumbou, de Tichit, de Tagant et de Timbouctou. Ils apportent du sel, du soufre, des moutons et des chevaux, qu'ils échangent contre du mil, de l'or et surtout des esclaves.

Un marché quotidien se tient à l'extérieur du tata, près de la porte sud. Un traitant vend, dans une baraque en planches, de la guinée, du calicot, de la mousseline et des boubous. Le marché est bien approvisionné en mil, riz, haricots, piments, tomates, beurre, lait.

Le cauris est la monnaie usitée. 5 francs valent 2,500 à 3,000 cauris; ils ne valent que 1000 cauris à Bamakou.

Il existe plusieurs boucheries et une rôtisserie en plein vent, où les habitants peuvent se procurer de la viande à bon marché. Le mil et l'indigo sont très abondants. Les pagges teints et les boubous forment l'industrie principale. Les bœufs, chevaux, moutons, chèvres se trouvent en nombre considérable.

En temps de guerre, le pays peut mettre sur pied 200 cavaliers et 2,000 fantassins. En cas d'attaque de Mourdia, ce sont les Bambaras, principalement, qui combattent. Il reste toujours environ 200 Sarracolets chargés de défendre les remparts.

Le voisinage du désert et la fréquentation des Maures ont rendu les habitants de Mourdia aussi fourbes et aussi menteurs que leurs voisins. Si l'on ajoute à ces défauts l'ivrognerie, l'absence de tout sentiment et l'idée du lucre poussée à l'excès, on comprendra les difficultés qu'il y avait pour un blanc à traiter avec ces populations.

A notre arrivée à Dampa, Makha, le chef, parut heureux de nous voir. Il disait qu'il était désormais l'allié fidèle des Français, et m'offrit des guides pour m'accompagner, soit à Ségala, soit vers le Niger.

Dans la journée arrivèrent, du Dionkoloni, deux cavaliers ; ils venaient pour protester contre les paroles des gens de Mourdia. Le Dioukoloni, disaient-ils, était dévoué aux Français. Ils avaient pleins pouvoirs pour signer le traité au nom de Douga, chef de leur pays.

Ma première impression était de partir avec ces envoyés, mais j'avais à tenir compte de Mourdia, dont j'aurais ainsi blessé la susceptibilité. D'un autre côté, j'avais affirmé que je retournais à

Bamakou, et le personnel de la mission ne montrait aucun enthousiasme pour séjourner plus longtemps dans le pays.

Je fis un palabre devant le frère du chef de Dampa, nos guides et les envoyés de Douga. Je leur expliquai ce que voulaient les Européens dans leur pays, et je leur fis signer le traité devant un grand nombre de témoins.

J'envoyai un cadeau à Douga, et je fis informer Bakorba que je serais heureux de recevoir un de ses parents, ayant qualité pour traiter, étant obligé de retourner à Bamakou, à cause des pluies qui devenaient fréquentes.

Le Dionkoloni comprend 14 villages, c'est du moins ce que me dirent les envoyés de Douga. Il possède de nombreux chevaux; les villages réunis pouvaient former, en cas de guerre, une colonne de 500 hommes. Le pays est riche : les Maures y sont installés comme dans le Mourdia.

Le 14 mai, nous quittâmes Dampa, accompagnés de nombreux cavaliers. A 10 heures, nous retrouvions notre ancien campement de Boro, où vint nous voir le Sarracolet Demba, qui nous avait montré tant de dévouement, et qui, depuis notre départ pour Mourdia, n'avait cessé de favoriser la mission.

Le 15 mai, trois cavaliers vinrent nous rejoindre; ils arrivaient de Ségala : l'un était le fils de Mari-Héri, second chef de Ségala; l'autre était le neveu de Bakorba. Le chef les avait fait partir, munis de ses pleins pouvoirs, afin de nous assurer que leur pays était l'ami des Européens, et qu'il était disposé à signer avec eux la même convention que Dampa.

A Tiamabougou, l'étape suivante, j'eus, avec les parents du chef de Ségala, une conversation intéressante. Ils me parlèrent des caravanes nombreuses qui vont à Timbouctou. Ils acceptèrent toutes les clauses du traité, et me promirent d'envoyer quelqu'un au début de la saison sèche, au fort de Bamakou. Le traité fut signé en présence des parents du chef de Dampa et du fils du chef de Koumi. Je remis aux envoyés un cadeau pour Bakorba et Mari-Héri.

Les villages du pays de Ségala sont au nombre de 25. Ségala se trouve sur le territoire du Sérana. C'est un pays toujours en guerre avec les Toucouleurs, qui ont pris Ségala en 1863, ont tué le chef et fait de nombreux prisonniers. La population est de 4,000 habitants environ. Les villages peuvent disposer de 150 chevaux et

1500 fantassins. C'est un centre commercial de premier ordre. Situé à deux jours de marche de Sokolo et à six de Timbouctou, ce pays est la route indiquée pour une exploration future, chargée d'étendre nos relations dans l'intérieur de la Nigritie. Les Maures y habitent d'une façon permanente et servent de courtiers. On y trouve du sel, des étoffes, des chevaux, des moutons, des bœufs. On y cultive du mil, du riz, de l'indigo et du tabac. Le pays est habité par des Bambaras, des Sarracolets et des Maures.

En arrivant à Neguessébougou, nous apprîmes que l'on devait attaquer, le lendemain, le village de Banankoro, où nous devions nous rendre. Le chef, à qui je demandai un guide, me refusa net. J'obtins néanmoins gain de cause, et le lendemain, à 6 heures, je prenais congé des envoyés de Bakorba, qui nous quittèrent enchantés des cadeaux qu'ils avaient reçus.

Nous nous mettons en route, et à 11 h. 10, nous distinguons, à l'ouest, le tata crénelé de Banankoro. Dès que nous arrivons dans la plaine, nous sommes assaillis par toute la population en armes. Une centaine de Bambaras, poussant des cris de guerre, nous auraient certainement fusillés, si je n'avais eu la précaution d'envoyer deux éclaireurs, et de m'avancer avec M. Quinquandon, pour bien montrer que nous étions des Européens. Le chef me fit répondre qu'il s'attendait à être attaqué, à chaque instant, par la colonne de Ouaro, et que les cavaliers, envoyés en reconnaissance, nous avaient pris pour elle.

Le frère du chef, qui était allé rendre visite au colonel, protesta de son amitié pour les Français.

Banankoro a une population de 450 habitants.

A 6 h. 30, nous arrivions à Manta.

Nous en partons le 18 à 6 heures, et à 5 heures du soir nous entrons à Koumi, escortés par une dizaine de cavaliers qui sont venus à notre rencontre pour nous souhaiter la bienvenue.

Le 20 mai, le chef de Doirébougou m'informait que je trouverais ses parents à Nonkho, et le chef de Nonkho m'envoyait son fils et le chef de ses captifs pour nous servir de guides.

Le 21 mai, nous marchons toute la journée, et le 22 mai, à 10 heures, nous campons devant Nonkho, que domine une colline assez élevée.

Le tata a la forme d'un quadrilatère. Beaucoup de cases tombent

en ruines, et le village est à ce moment dépourvu de ses habitants qui sont tous aux semailles. Nous nous installons dans la maison de Kanoumba-Diara, le fils du chef. Une heure après, arrive le chef Dioukélé, qui assemble aussitôt les notables.

Le palabre fut très long. J'espérais qu'après les adhésions déjà obtenues, Nonkho accepterait avec plaisir les conditions du traité. Je rencontrai une opposition assez vive. Ce sont les envoyés de Doirébougou qui entraînèrent les hésitants. Les deux traités furent signés le soir même, mais il fut convenu que je passerais la journée du lendemain à Nonkho.

Le pays de Nonkho forme un canton, intéressant moins à cause de ses ressources que par sa situation géographique, qui le place dans le rayon des razzias faites par les cavaliers toucouleurs. Le pays produit beaucoup de mil et de riz. Les villages sont au nombre de 9. Le canton peut fournir 50 cavaliers et 400 fantassins.

Le pays de Doirébougou, situé à un jour de marche à l'est de Nonkho, a pour chef Mahmourou-Taraouaré : il comprend 8 villages qui peuvent fournir 60 chevaux et 300 soldats. Doirébougou fait partie de cet intéressant pays de Messakelais que ses luttes continuelles contre les Toucouleurs désigne entre tous pour être notre allié le plus précieux. Il est difficile de préciser le chiffre de chevaux et de soldats que le pays de Messakelais peut mettre en ligne, les villages étant très isolés les uns des autres. Ces villages sont très peuplés. C'est Touba qui les dirige. Il correspond journellement avec Nyamina, dont le chef, Marfili, a auprès de lui une colonne prête pour toutes les éventualités en cas d'attaque de la part des Bambaras.

Lorsque notre fort de Bamakou sera terminé et que nous aurons reçu nos navires, Nyamina et Ségou n'oseront plus se dire les maîtres du Niger, et le pays reprendra l'importance et la liberté qu'il avait jadis.

Le 24 mai, à 6 h. 25, nous avons quitté Nonkho. La route qu conduit à Nossombougou est très accidentée. Nous arrivons dans ce village à 10 h. 30.

Le vieux chef et ses parents ne tardent pas à me rendre visite et me disent qu'ils sont très heureux d'avoir signé le traité qui leur assure notre appui : ils me chargent de le répéter au colonel.

La veille, à Nonkho, j'avais été informé qu'un indigène, homme très remuant, qui avait été à Bamakou où il avait vu le colonel et

Fabou, parcourait le pays en disant du mal des Français et demandant 300 hommes pour attaquer et battre le colonel. Il recommandait de ne pas écouter les blancs qui voulaient s'emparer de tout le Bélédougou. Cet homme s'appelait Vieu.

Il se trouvait actuellement à Nossombougou et y avait très mal parlé de nous.

Quelques instants après, Vieu arrivait, vêtu avec beaucoup de luxe, couvert de bijoux et de bracelets en or et en argent, ayant à ses côtés un sabre de fabrication anglaise très riche, et la figure voilée par un haïck.

Il me dit qu'il venait me saluer parce qu'il était l'ami du colonel qui l'avait bien reçu à Bamakou.

Je me tournai alors du côté du chef; et je lui fis part des mauvais bruits que les Diulas avaient fait courir au sujet des Français à Mourdia et à Dampa. J'engageai les habitants de Nossombougou à ne pas ajouter foi aux racontars qu'on pourrait leur faire. Ainsi, on avait prétendu qu'un homme parcourait leur pays, prêchant la haine des Français, annonçant l'arrivée prochaine de Samory. Cet homme, il était là devant moi. J'avais tenu, puisque l'occasion se présentait, à lui offrir les moyens d'affirmer hautement, devant ses compatriotes et des officiers européens, ses amitiés et ses haines.

Vieu très surpris, déclara qu'il saurait châtier ceux qui voulaient le faire passer pour un ennemi des blancs. Il se retira ensuite et m'envoya par son griot une grande calebasse de lait.

Vieu paraît avoir une intelligence remarquable. Il vit un peu à l'aventure, cherchant fortune de tous les côtés. Il commençait à Nossombougou une véritable campagne en faveur de Samory.

Il m'accompagna vers Kodjan, désireux, disait-il, de montrer à tous les Bambaras qu'il était l'ami des Français.

Partis à 4 h. 20, nous arrivions à 5 h. 30 à Kodjan, où nous reçûmes un accueil très cordial. Vieu, avec qui j'avais eu un sérieux entretien, dans lequel je lui montrai qu'il avait intérêt à se dévouer à nous, m'affirma que désormais il se consacrerait à notre cause. Je compte assez sur la finesse et l'intelligence de cet homme pour comprendre qu'il a plus à gagner avec nous qu'en servant Samory.

Le 25 mai, à 6 heures, nous reprenions la route de Bamakou. Le chef de Kodjan nous fit un accueil affectueux. Il me dit que les Bambaras ne pourraient oublier Daba qui avait fait crac en moins d'une

heure; cette leçon, ajoutait-il, servirait à tous pour apprécier notre puissance militaire.

L'hivernage était déjà commencé : je fis hâter la marche. A 10 h. 40, nous campions à Fia.

Le 27 mai, nous repartons à l'heure habituelle. Nous nous arrêtons à Donéguébougou en même temps qu'une bande de Diulas qui vont porter des noix de Kolas dans le Fadougou et le Kéniéka.

Le lendemain 28 mai, nous reprenons le chemin du Niger, et à 9 heures, nous arrivons à l'entrée du fort de Bamakou.

Notre voyage avait été accompli en 41 jours. Nous avions relevé 363 kilomètres d'une région inexplorée, et réussi à faire accepter le protectorat de la France et les traités que M. le colonel Desbordes avait préparés et auxquels il attachait une importance considérable au point de vue du rôle futur de la France dans le Soudan occidental.

GÉOGRAPHIE ET STATISTIQUE

DU PAYS DE MOURDIA

I

Le 16 avril, à 5 h. 23 de l'après-midi (heure de Paris), — il était 4 h. 23 à Bamako, — nous quittions le fort et nous nous dirigions vers l'Est, parallèlement à la chaîne de collines, vastes massifs formés par des assises de grès quartzeux qui limitent le thalweg de la vallée du Niger. Les collines de la rive droite du fleuve, moins élevées, forment un arc de cercle ouvert au Nord et semblent se réunir, à une dizaine de kilomètres en aval, à celles de la rive gauche pour former un véritable cirque montagneux.

C'est du reste le système qu'adoptent les montagnes dans le Soudan occidental, séries de cirques montagneux et vallées secondaires et tertiaires se détachant des deux axes principaux. Je l'ai pu constater dans mon voyage au Fouta-Djallon, la région la plus accidentée de cette partie de l'Afrique.

Il existe un col au N.-E., à travers lequel le fleuve s'est ouvert un passage pour continuer sa marche vers l'intérieur du continent.

La vallée de Bamako est peu large, — le sol rougeâtre, argileux, çà et là sablonneux, est couvert d'une maigre végétation, — quelques *ficus*, des *legems*, des karités et de nombreux tamarins, tranchent sur les jeunes pousses qui ont à peine 1 mètre de hauteur.

Les collines sont dénudées sur leurs sommets en forme de tables, et les assises de grès mises à nu par les pluies torrentielles de l'hivernage ont la surface extérieure noirâtre.

6 h. 20. — Nous marchons au Nord vers la colline, nous gravissons un plateau couvert de conglomérats ferrugineux et relevons au S.-E. quelques roniers élevés qui sont sur les bords du fleuve.

Le baromètre donne 731 et la température est de 34°. Le ciel est blanchâtre.

6 h. 30. — Nous descendons dans une belle vallée, ouverte à l'Est, dont le sol arable a été utilisé par les habitants de Bamako. Les lougans de mil sont très étendus ; et l'on fait de nombreux défrichements sur les flancs des coteaux.

Un ruisseau couvert de palmiers sur ses bords, et dont l'eau est très limpide, coule dans la direction du S.-E.

Le baromètre donne 733 dans la plaine. Après avoir franchi le marigot, nous gravissons une nouvelle colline et nous arrivons à 6 h. 50 sur un plateau au sol formé par des conglomérats. — Température, 35°,5 ; baromètre, 731.

Une vallée boisée, que nous traversons en faisant route au N.-E., lui succède.

7 h. 10. — La route est le Nord. Les conglomérats ferrugineux alternent avec les dalles de grès à surface noire. — Température, 31°,5 ; baromètre, 731,5.

Notre route se poursuit en laissant sur la gauche des collines de 120 mètres de hauteur au sommet en forme de table.

A 7 h. 25, nous faisons halte près d'un grand marigot qui coule au S.-E. et qui s'appelle le Bankoni.

L'eau est excellente, coule sur des roches et se trouve en quantité abondante, même pendant la saison sèche.

La région est déboisée. — Baromètre, 731 ; température, 31°.

C'est un excellent campement pour une colonne. La route pour y arriver ne présente aucune difficulté.

Pendant la nuit, le temps s'est maintenu au beau; à 10 h. 35, la température, 29°; baromètre, 732.

C'est un endroit où s'arrêtent journellement les caravanes de Diulas allant ou venant du Niger.

17 avril. — 6 heures (heure de Paris), temps orageux. Nimbus. Éclairs dans l'Est, brise d'Est, pluie légère.

6 h. 30. — L'orage se dissipe. — Température, 28°,5; baromètre, 731.

7 h. 4. — Nous prenons la route du Nord. Pluie légère. — Température, 29°,5; baromètre, 732,5.

La vallée est couverte de lougans de mil.

Le paysage est uniforme. Le sol argileux, rougeâtre, présente de nombreux conglomérats d'une couleur lie de vin, les arbustes son clairsemés et ont un aspect chétif.

7 h. 13. — Nous montons légèrement en faisant une route parallèle, mais en sens inverse du cours du Bankoni. — Température, 29°,8; baromètre, 731,5. — Nous marchons dans la direction d'un col que l'on aperçoit.

Les rives du marigot sont plantées de palmiers à larges feuilles. Les thalwegs des différentes vallées que nous avons parcourues jusqu'ici ont tous leur pente inclinée vers l'Est, c'est-à-dire le cours du Niger.

La flore est celle que l'on observe entre Diakou et Bamako. Les houlles, rhats, *dioï*, karités, danks et sounes dominent.

Le massif montagneux comme celui qui sépare le Ba-Oulé du Niger, est formé des roches suivantes :

Conglomérats ferrugineux, grès quartzeux, et grès encastrant des morceaux de quartz. En général, le grès a un grain peu serré.

Le sol, toujours argileux, et légèrement caillouteux, est défriché en beaucoup d'endroits.

Nous arrivons bientôt au milieu des lougans de mil. Un petit village, *kikébougou*, composé de sept cases inhabitées actuellement, se dresse au milieu des champs cultivés.

C'est un village de lougans, qui appartient à Bamako.

Le sol est très fertile, et des rizières pourraient être créées près du marigot. Les semailles n'ont pas encore commencé.

Cette région pourrait fournir du mil et du riz en quantité considérable, si on l'exigeait des habitants qui y viennent travailler.

7 h. 30. — La route est le Nord. Temps couvert, nimbus. Vent au sud; pluie légère. Quelques grands arbres analogues aux *kailcedrats*, désignés en Bambara sous le nom de *sanas*, se montrent au milieu des lougans.

7 h. 45. — Nous arrivons par une pente légère au Bankoni qui est à sec en cet endroit. Il a 3 mètres de largeur, son lit est formé par des dalles de grès. Les bords sont couverts d'une végétation assez touffue (palmiers).

Après l'avoir franchi, nous nous dirigeons au Nord. Le sol monte insensiblement couvert de conglomérats ferrugineux; devant nous se dresse une chaîne de collines où l'on aperçoit un col; les assises de grès ne tardent pas à se mêler aux autres roches. La végétation s'éclaircit pour devenir très rare. Les rhats et les danks seuls se montrent. Le pays est inculte.

(Sur les bords du Bankoni : température, 30°; baromètre, 730,5.)

7 h. 55. — Nous arrivons sur un haut plateau dénudé, où nous rencontrons une caravane de diulas (bœufs porteurs nombreux). Le Bankoni prend sa source à 2 kilomètres environ dans le N.-O.

8 h. 6. — Après avoir gravi un monticule au sol caillouteux, au sentier escarpé, nous arrivons au sommet du Bafilé-Kourou, d'où l'on aperçoit la plaine immense dans laquelle coule le Dialiba. — Température, 30°,2; baromètre, 724,5.

Nous marchons au N.-O., au milieu de blocs de granit bleuâtre au grain serré (ressemble à de la diorite).

Au point culminant de la colline, le baromètre donne 724.

La route devient meilleure, la végétation augmente.

Le rhat, dont le fruit foliacé ressemble à celui du ven, les karités, les golognes, le diourou aux fleurs rouges, couvrent le sol ondulé et surgissent au milieu des hautes herbes.

Après être descendus dans une vallée en forme d'entonnoir, bornée par des collines d'une faible élévation, nous arrivons bientôt à un point situé sur un plateau rocheux où le baromètre marque 723,2.

Les vallées se succèdent ainsi, ouvertes du côté de l'Est, pour permettre l'écoulement des eaux. Des lianes aux fleurs blanches, laissant, lorsque leur tige est brisée, s'écouler un suc laiteux analogue au caoutchouc, forment des buissons nombreux; elles sont plus concentrées dans les endroits humides.

Les vallées sont séparées par des plateaux uniformes au sol caillouteux, rougeâtres et couverts d'une maigre végétation.

Le pays est inhabité et ne présente aucune trace de champs cultivés.

9 h. 20. — Le temps est couvert ; brise d'Est légère. Température, 29°2 ; baromètre, 728,5.

Nous traversons des lougans de mil. Quelques karités ont été conservés comme arbres fruitiers. Devant nous s'étend une grande plaine défrichée, au milieu de laquelle se dresse le village de Touroukoro. Il est formé par deux groupes de cases, situées à 50 mètres l'un de l'autre. Les deux tatas sont mal entretenus. Il existe des bœufs et des chèvres. Les habitants, qui ne dépassent pas le chiffre de 200, paraissent travailler beaucoup.

Les cultures principales sont celles du petit mil et du gros mil ; viennent ensuite les arachides, le riz, le niébès, le foundi et le tabac.

Les caravanes s'y arrêtent journellement et trouvent à se procurer des vivres. Au moment où nous passons, un convoi de diulas est campé. Les barres de sel gemme sont placées en tas avec beaucoup de soin. Un grand marigot voisin fournit en abondance de l'eau, sans recourir aux puits qui se trouvent dans l'enceinte.

A Touroukoro, nous sommes toujours sur le territoire de Bamako.

Après avoir dépassé le village, nous descendons du plateau : une rivière, dont le cours disparaît sous la végétation touffue qui couvre ses bords (palmiers), se trouve devant nous. Température, 30° ; baromètre, 729.

Nous franchissons bientôt le marigot, qui a 12 mètres de largeur et 0m,60 d'eau. Il coule dans la direction du N.-E. Il s'appelle le Touroukoro-Ko.

Une armée bambara pourrait opposer une résistance assez sérieuse à l'abri de cette rivière.

Notre route devient le Nord et se poursuit à travers un pays ondulé, qu'une ceinture de collines limite devant nous.

Les cirques montagneux étroits se succèdent.

11 h. 25. — Température, 32° ; baromètre, 731.

Nous relevons Doneguebougou au N.-1/4-N.-E. Nous sommes dans une plaine déboisée au milieu de laquelle coule un marigot.

11 h. 30. — Nous traversons le marigot de Doneguebougou-Ko.

Les berges ne sont pas élevées. Profondeur de l'eau, 1 mètre.

Il existe un pont de 10 mètres en branches d'arbres, servant aux piétons. L'eau est excellente. Ce cours d'eau, qui a 8 mètres au passage habituel, ne tarde pas à se rétrécir et à devenir plus profond. Toute la plaine est inondée pendant la saison des pluies. L'eau coule vers l'Est.

Nous gravissons un talus argileux à 200 mètres du marigot et campons devant le tata de Doneguebougou. Des jardins bien entretenus existent dans le bas-fond.

Le village est bâti sur un vaste plateau complètement dénudé, borné au Nord par une chaîne de collines.

Ce village, qui appartient à Bamako, est en bon état. Il peut avoir une population de 350 habitants environ. Les cases sont carrées. On y trouve des bœufs et des chèvres. Les ressources sont les mêmes qu'à Touroukoro. On y cultive le riz.

18 avril. — Nous partons à 7 h. 10 et gravissons la petite colline qui domine le village et d'où l'on pourrait le détruire facilement avec une pièce de campagne. Température, 27°; baromètre, 726,8.

Nous gravissons plusieurs collines par un sentier pénible au milieu des blocs de granit; nous trouvons bientôt des grès quartzeux et des schistes foliacés. Soit sur la colline, soit dans la plaine, les lougans de mil sont nombreux.

Notre route, après avoir été le Nord, devient le N.-N.-O. La végétation est assez belle. Ce sont les espèces signalées précédemment que l'on aperçoit. Les arbres de la famille des légumineuses sont, comme toujours, en majorité.

L'aspect du pays ne varie pas. Nous rencontrons une grande caravane venant du Mourdiari.

8 h. 30. — Nous arrivons à N'Kara. Tata solide, cases bien entretenues. Population : 250 habitants. Quelques chevaux, bœufs, moutons et chèvres. Ressources en mil. Température, 30°,5; baromètre, 729,5.

Les métiers de tisserands sont nombreux. Coton abondant.

8 h. 45. — Nous traversons, du S.-O. au N.-E., un marigot d'une largeur de 2 mètres, aux berges élevées, le N'Kara-ko; il coule vers l'Est; profondeur de l'eau, 0m,30; les rives sont boisées. Température, 31°,5; baromètre, 729,8.

9 h. — En laissant le marigot, nous marchons au N.-1/4-N.-E. sur un plateau argileux couvert de hautes herbes. Karités nombreux.

9 h. 10. — Nous traversons une forêt de *sanas*, arbres analogues

aux caïlcédrats. Le sol est argileux, rougeâtre, couvert de conglomérats ferrugineux ; des blocs de grès quartzeux se mêlent aux conglomérats.

Les houlles existent en grand nombre.

9 h. 30. — Un plateau dénudé fait suite à la forêt.

10 h. 35. — Nous arrivons sur les bords d'un grand marigot, où il existe un bon campement pour une colonne. Température, 34° ; baromètre, 733.

Large de 6 mètres et profond de 1 mètre, il présente de la difficulté pour être franchi.

On est obligé de décharger les animaux. Les berges, bien que peu élevées, sont à pic. Il existe un pont en bon état, mais pouvant servir aux piétons seulement. L'eau du marigot s'écoule vers l'Est. Après l'avoir franchi, on arrive dans une plaine profondément encaissée par de hauts talus argileux. Inondé pendant l'hivernage, c'est un terrain très favorable à la culture du riz. Elle est défrichée en de nombreux endroits pour les plantations du mil.

Ce marigot s'appelle le Fia-ko.

Après avoir gravi la rampe argileuse, nous pénétrons sur un vaste plateau uniforme, couvert de ficus, de karités et de houlles.

11 h. 36. — Nous campons devant le tata de Fia. Température, 36°,5 ; baromètre, 733.

Le village est en très bon état de défense. A l'Est et au N.-E., des collines dominent le village et une batterie le détruirait rapidement.

Population de 400 habitants. Tous sont des Bambaras de la famille des Taraouaré. Quelques chevaux, bœufs, moutons et chèvres. Ressources en mil et en riz. Coton. Caïlcédrats nombreux. On ne trouve de l'eau que dans les puits qui sont dans l'intérieur du tata.

L'industrie des tisserands existe. Peu de forgerons.

J'ai remarqué plusieurs filets pour la pêche. On trouve du poisson dans le Fia-ko.

Le 19 avril, à 7 heures, nous nous éloignons de Fia. Nous marchons au N.-N.-O. sur la plaine qui monte bientôt, en devenant moins boisée. Je remarque dans les arbres de nombreux paniers destinés aux essaims d'abeilles. Le miel est très commun.

Après avoir parcouru une région ondulée, au sol caillouteux, à la végétation assez touffue, nous arrivons, à 7 h. 55, sur les bords d'un marigot que nous traversons du Sud au Nord.

Il y a 0m,90 d'eau, les bords sont couverts par des bambous et des palmiers; il se dirige vers le N.-E.

On le traverse sans décharger les animaux.

8 heures. — Nous arrivons sur un plateau argileux; c'est un sol très propice pour les lougans. Nous apercevons au N.-E., à 800 mètres environ, un petit village de cultivateurs dont les cases sont recouvertes de paille. On l'appelle Kikébougou, il dépend de Diohama. Il y a des lougans de mil très étendus. On aurait un excellent terrain pour les rizières dans le bas-fond où coule le marigot.

8 h. 15. — Nous marchons au Nord, les hautes herbes couvrent le plateau. Les danks, les houlles, les karités, tous les arbres fruitiers ont été conservés.

Le fruit de l'arbre à beurre n'est pas encore mûr.

8 h. 22. — Après avoir traversé un fourré d'arbustes épineux (*siddems*, *sourours*), nous apercevons Diohama.

Un bas-fond inondé pendant l'hivernage, où l'on fait des jardins potagers et des rizières, est coupé par le sentier que nous suivons. Température, 29°; baromètre, 730,5.

Le village ne possède que 250 habitants. Le tata n'est pas très bien entretenu. Les cases ont la même forme que celles que nous avons signalées à Fia. Mêmes ressources qu'à Fia : bœufs, moutons, chèvres, mil. Nombreux tisserands.

La colline la plus rapprochée du village est à 2 kilomètres environ. Une grande dépression de terrains, où les pluies ont mis à nu des dalles de conglomérats noirâtres, sépare le village d'un vaste plateau déboisé. La route devient le Nord.

On relève au N.-E. une colline de 150 mètres de hauteur. Les bois de construction abondent, principalement les *vens*, si employés pour nos forts de Bafoulabé et de Kita.

8 h. 45. — Le terrain va en pente douce. Température, 29°; baromètre, 729,8.

9 heures. — Nouvelle dépression. Nous avons sur notre droite le Bo-ko, marigot que nous avons déjà franchi; nous traversons un de ses affluents, large de 3 mètres, qui roule une eau limpide sur des dalles rocheuses et va se jeter à une faible distance du sentier que nous suivons, dans le marigot principal.

Il y aurait là un excellent campement.

La route, qui est le N.-1/4.-N.-E., suit un plateau ondulé, à la végétation rabougrie.

La nature du terrain ne change pas, le pays est ondulé; 9 h. 25 : température, 31°; baromètre, 731,6.

Nous longeons un marigot dont les bords sont couverts d'une végétation luxuriante (bambous, palmiers, caïlcédrats).

C'est le marigot de Son-ko.

9 h. 37. — Nous le franchissons en nous dirigeant du Sud au Nord. Des dalles de conglomérats forment un bief qui retient les eaux. Pendant l'hivernage, elles s'écoulent dans la direction de l'Est, le terrain devient ensuite fortement raviné; le sol, d'une couleur rougeâtre, est formé par des roches argileuses métamorphiques.

Les diombas, les sonnes, dont les fruits en grappes ressemblent à des grains de raisins, sont nombreux.

10 h. 5. — Nous descendons dans une grande vallée, au milieu de laquelle nous distinguons le village de Tenézana.

Une chaîne de collines situées dans le Nord le commande.

Le tata est en bon état; les cases carrées. Un grand bentenier se dresse au milieu des cases du village. La population est de 300 habitants. Ce sont des Bambaras-Konarès qui l'habitent. Autour des puits, qui sont à l'extérieur, existent des jardins qui sont soignés. Température, 33°; baromètre, 730,5.

Les ressources en mil sont importantes. Il y a des bœufs, des chèvres et des moutons, quelques chevaux. Les gens de Tenézana ont l'air farouche des Bambaras de Dio.

Nous traversons la plaine en faisant route au N.-E. sur les collines. Nous nous croisons avec une caravane de Diulas très importante qui va à Bamako.

10 h. 40. — Nous gravissons la colline, dont le sol est couvert de conglomérats ferrugineux au sommet. Température, 34°; baromètre, 728.

Nous avons une vue superbe du pays que nous avons parcouru déjà.

Le pays où nous sommes est montagneux. Les collines présentent çà et là des blocs de granit grisâtre. Quelques endroits ont été défrichés pour devenir des lougans de mil. Nous traversons un immense cirque. Les champs cultivés se succèdent; au N.-O., nous apercevons

le village de Diarabougou. Le mil vient à merveille ainsi que l'arachide sur ce terrain argilo-sableux.

11 h. 40. — La route est le N.-E. La région devient boisée, les karités, les sonnes, les caïlcédrats, les tamarins en fleur, les sanas et les diomba, dont les fleurs rosées ont une odeur pénétrante qui attire les abeilles, sortent au milieu des hautes herbes.

12 heures. — Le vent d'Est souffle avec violence. Cumulus. Température, 36°5 ; baromètre, 729,6.

Nous apercevons à l'E.-N.-E. le village de Kodjan sur lequel nous nous dirigeons. A l'est du village, il y a une chaîne de collines assez élevées (150 mètres). On marche dans une véritable prairie avant de parvenir devant le tata. Une trentaine de cases à toitures en paille sont placées à l'extérieur. Population : 300 habitants. Ce sont des Bambaras-Diara qui l'habitent. Ce village est très important. Les lougans de mil sont considérables, les bœufs, les moutons et les chèvres existent en grande quantité. Les karités sont très nombreux dans la plaine. J'ai pu constater des champs de cotonniers très étendus. Il y a des tisserands et des forgerons. Le village de Pendierabougou, situé dans l'Est, en dépend. Il est également riche en mil. Il existe des hauts-fourneaux pour la fonte du minerai de fer. Puits dans le village.

12 h. 25. — Nous faisons route au N.-E., sur un plateau ondulé, couvert d'une végétation clairsemée, formée par de jeunes arbustes.

A 1 h. 5. — Nous apercevons un marigot sur notre droite, dont les rives sont boisées (palmiers). Température, 35°,8 ; baromètre, 730,5.

Un troupeau considérable de bœufs à bosse est au pâturage.

A 1 h. 10. — Nous franchissons le marigot Nossombougou-Ko, qui coule à l'Est, et pénétrons dans l'immense plaine déboisée sur laquelle est bâti le village qui est le chef-lieu de toute cette région. Le Nossombougou-Ko a 5 mètres de largeur et $0^m,40$ de profondeur, fond de vase. Sur la prairie où nous nous engageons, il n'y a que quelques khays et ficus qu'on a épargnés. Des ânes, des bœufs, des moutons, des chèvres et une dizaine de chevaux paissent en liberté.

A 1 h. 10. — Nous campons non loin du tata.

Il existe une colline à l'est du village. Nossombougou est le village le plus important que nous ayons vu depuis Bamako. Sa population est au moins de 700 habitants; c'est un village de guerriers,

habité par les Bambaras-Konaré. Il peut mettre en ligne 30 cavaliers et 300 fantassins. Deux villages en dépendent. Les bœufs, les moutons et les chèvres sont en nombre considérable. L'herbe qui vient dans la plaine est excellente. Aussi les troupeaux se multiplient.

Il existe de nombreux puits dans l'intérieur du tata, et en dehors du village, le marigot fournit une eau excellente, il décrit une grande courbe dans la plaine qu'il inonde pendant la saison des pluies. Les bords sont très marécageux et le pays doit être très malsain. Température, 36°,5; baromètre, 730,5.

Les jardins sont nombreux. Les patates, oignons, nièbès, tomates, le tabac, sont les principales cultures. Le tabac est l'objet de soins particuliers. On s'occupe d'une façon spéciale du coton et de l'indigo. Les tisserands ne chôment pas et expédient des pagnes et des bandes de coton à Bamako. Le blanc, le bleu, le blanc et rouge, le gris, le noir et le blanc, sont les couleurs en usage pour teindre les étoffes. Les ouvriers indigènes obtiennent des dessins assez curieux. Les forgerons sont très habiles. Ceux de Nossombougou sont renommés, ils font des lames de sabre, de couteau, des fers de lance, des mors pour les chevaux, des clefs, des lampes en fer qui ressemblent aux lampadaires antiques. Ils extraient le fer des roches qu'ils vont chercher dans les montagnes voisines. Les habitants sont en général de haute stature. Les femmes sont bien faites, très solides, et également de grande taille. Elles portent de nombreuses cicatrices sur la poitrine. Les hommes portent les trois coupures verticales sur les joues.

Nossombougou est un centre important comme ravitaillement; outre les animaux sur pied, on y trouve du mil et du riz en quantité considérable. C'est un centre de passage pour les caravanes de Diulas. Nous en avons trouvé deux qui étaient campées en même temps que nous. Beaucoup de personnes parlent toucouleur et sarracolet. Il n'y a pas, à Nossombougou, de marché proprement dit, mais on y traite un chiffre assez élevé d'affaires au passage des Diulas. Ceux-ci viennent de Goumbou, Mourdia, Dampa, Ségala. Ils se divisent généralement en ce point. Les uns vont du côté de Daba vendre leurs marchandises dans les villages qui en dépendent, les autres vont à Nonkhô, et le gros de la caravane descend sur le Niger.

Arrivée à Bamako, elle fait des échanges et continue sa route sur le Ouassoulou pour se procurer des esclaves. Les Maures ne viennent

pas à Nossombougou. Les lougans occupent une grande étendue de terrain autour du village. Ce pays est riche et doit être signalé comme pouvant être précieux pour le ravitaillement de notre fort de Bamako et de la colonne expéditionnaire.

Il m'est impossible d'établir un prix pour le mil, mais je crois qu'on l'aurait à bon compte. Un interprète pourrait se rendre à Nossombougou pour faire les achats. L'argent, le calicot, l'ambre, les cauris et les perles charlottes sont acceptés comme payement. Le chef, Donio-Konaré, qui paraît dévoué à nos intérêts, pourrait nous être utile pour ces achats.

Nossombougou occupe une superficie considérable. Le tata est crénelé : les habitants peuvent opposer une sérieuse défense.

Nous avons eu de la pluie pendant notre séjour.

Le 21 avril, à 7 h. 15, nous quittons Nossombougou. Temps couvert. Température, 24° ; baromètre, 728,5.

Nous traversons la plaine, franchissons le marigot en faisant route au N.-1/4-N.-E. La largeur du cours d'eau est de 6 mètres. Il vient du N.-E. Il y a en dehors de son cours de nombreuses flaques d'eau croupissante. Cet endroit forme un marécage des plus malsains. Le sol est argileux ; nous rencontrons des lougans de mil et de cotonniers. Nous relevons une colline par le travers à droite.

7 h. 35. — Route Nord, 10° Est. Nous cotôyons le marais couvert de hautes herbes et commençons à gravir un coteau argileux où nous remarquons quelques grands arbres (karités, danks, reb-reb, houlles). Ce plateau est ondulé. On aperçoit beaucoup de lougans de mil, orchidées aux fleurs jaunes, cactus. Nous notons quelques blocs de grès granitique. Le paysage est uniforme. La végétation s'éclaircit, les sanas et les rhats sont les essences les plus communes.

Nous remarquons également un arbre de première grandeur appelé *so* en bambara, *oualakan* en ouolo. Les feuilles sont larges, lancéolées, le tronc blanchâtre. Le fruit est une gousse très longue, la fleur jaune et en épi.

8 h. 35. — Nous côtoyons le marigot de Diala-ko, qui va au N.-E. Plusieurs hauts fourneaux, plus élevés que ceux des Pouls, au Fouta-Djallon, sont sur les bords de la route ; à 8 h. 47, nous relevons au N.-O. le tata du village de Zambougou, qui paraît en bon état.

La population est de 250 habitants. De grands lougans de mil existent aux alentours. Bœufs, moutons et chèvres, peu nombreux.

8 h. 55. — Nous marchons au Nord-Est. Le plateau devient moins boisé, les lougans se succèdent.

9 h. 35. — Nous traversons un terrain inondé pendant l'hivernage. Le plateau continue, présentant des ondulations (hautes herbes), caïlcédrats remarquables. Aires bien entretenues pour battre le mil.

10 heures. Route N.-E. — Température 31°5, baromètre 730, nous arrivons un instant après au village de Ouolodo, dont les habitants sont occupés à réparer le tata, au moyen de larges briques carrées. La population est de 250 habitants, tous Bambaras, appartenant à la famille des Diara.

Les ressources en mil sont considérables. On trouve également du riz. Les bœufs, les moutons et les chèvres sont assez communs. Peu de chevaux.

10 h. 55. — Nous partons, route N.-N.-E. Nous marchons sur un plateau uniforme déboisé, et laissons à l'E.-N.-E. la route qui va à Bouloukouma.

11 h. 5. — Pas de brise. Température 34°, baromètre 728,5. Je constate un magnifique halo solaire, bords jaunes de la circonférence. Les lougans de mil et de cotonniers sont très beaux.

La route se poursuit sur un plateau uniforme, défriché en beaucoup d'endroits.

12 heures. — Le halo solaire a disparu. Température 36°, baromètre 725,5.

Nous avons monté. La route est le N.-1/4-N-E.

12 h. 5. — Nous traversons un vaste plateau dénudé, couvert de petits cailloux ferrugineux. Devant nous s'étend une plaine immense. Petite colline dans le Nord. Les karités deviennent rares.

12 h. 15. — Nous coupons le sentier qui va de Diokouma à Bougouma. Les dioï, dont le fruit contient la soie végétale, sont nombreux.

12 h. 36. — Nous arrivons, après avoir franchi le lit d'un torrent desséché, dans le petit village de Diribabougou.

Le village est mal entretenu. Le tata menace ruines et les cases sont en fort mauvais état. Les environs sont entièrement défrichés et les habitants, au nombre de 150 au plus, recueillent du mil en abondance. Ce sont des Bambaras-Diakités. Il y a peu de bœufs, mais les moutons, les chèvres et les poules sont communs. Les habitants élèvent des abeilles. Les paniers, pour recueillir les essaims,

sont placés sur les karités ou des danks. Le miel en est un peu foncé comme couleur, mais il a un parfum et un goût exquis. Ce sont les fleurs du gologne et du diomba que les abeilles vont butiner. J'estime que l'on pourrait obtenir de la cire en quantité considérable. Les Bambaras ne songent pas à l'utiliser. Ils se servent du beurre de karité pour allumer leurs lampes. Ils sont, sur ce point, bien inférieurs aux Pouls, qui non seulement exportent la cire, mais l'utilisent pour en faire des cierges, qui servent à l'éclairage des habitations. Le miel et la cire sont tout aussi abondants dans le Bélédougou que dans les pays voisins des rivières du sud, et, de plus, le miel des Bambaras peut soutenir la comparaison avec notre miel si renommé de Narbonne.

Le 22 avril, à 7 h. 10, nous nous mettons en route, N.-1/4-N.-E.

Le pays est raviné autour du village. La route se poursuit sur un vaste plateau peu boisé. Nous remarquons quelques beaux caïlcédrats.

8 heures. — Même aspect du terrain. Quelques conglomérats ferrugineux. Température, 27°; baromètre, 725.

Les arbustes en fleurs sont nombreux. Paniers pour recueillir les essaims d'abeilles.

8 h. 55. — Route N.-N.-E. Le plateau est ondulé, dépressions, ravines, quelques clairières; çà et là de grands arbres. Nous sommes dans un sentier désert. Les caravanes n'y passent jamais.

9 heures. — Température, 39°5; baromètre, 728,5. Nous franchissons un marigot desséché. La végétation est très belle. Nombreux houlles, karités, sanas, bambous.

Nous arrivons sur un plateau plus élevé et apercevons le village de N'Kena. Le tata est en mauvais état. La population arrive à peine à 200 habitants, les ressources sont les mêmes que dans le village précédent. Le mil est très abondant. Les puits sont dans l'intérieur de l'enceinte. Il y a un beau caïlcédrat au dehors. Bœufs, moutons, chèvres.

9 h. 15. — La route est le N.-O. Le pays est absolument plat. Le sol argileux jaunâtre. Les arbustes épineux dominent. La région défrichée est très étendue. Lougans de mil et de coton.

9 h. 20. — Les dioï sont nombreux. Quelques houlles.

9 h. 40. — Le plateau va en pente. Nous arrivons à un large marigot à sec. Pendant l'hivernage, les eaux s'écoulent du côté de l'est.

La végétation est assez touffue sur les bords de ce ruisseau. Les bambous, les ficus, les houlles et les tabacs sont les représentants principaux de la flore; on remarque également quelques caïlcédrats et tamarins. Le terrain est fortement ondulé. Quelques défrichements sont commencés.

9 h. 55. — Nous arrivons au village de Biébala. Température, 31°; baromètre, 728,2.

Le village est peu important. La population n'est que de 150 habitants; mêmes ressources que dans les pays cités précédemment; nous avons vu des bœufs, moutons et chèvres. Le mil est abondant.

On récolte également beaucoup de miel, puits dans le village.

10 heures. — La route est le N.-N.-E. La plaine continue, uniforme, couverte de hautes herbes et d'arbustes. Le dibouton est commun; son fruit, de couleur jaunâtre et ressemblant à une poire allongée, est en pleine maturité. C'est un arbre de petite taille aux branches très divisées, aux feuilles dures, placées en verticilles.

Les karités deviennent rares.

Le sol est toujours argileux. Quelques blocs de grès.

11 h. 3. — Nous descendons insensiblement. Grès schisteux.

Nous apercevons bientôt devant nous le village de *Sirakoro* qui paraît d'une certaine importance.

Après avoir traversé un lougan de coton, bien soigné, nous allons camper à 300 mètres au delà du village, sur la route de Koumi. Nous dressons le camp au pied d'un houlle d'où un essaim d'abeilles ne tarde pas à nous chasser et nous fait craindre un instant pour nos animaux.

Il existe les ruines d'un ancien tata, à côté du village; mais l'enceinte véritable est soignée et très haute. La population comprend 200 habitants. Ce sont des Bambaras-Diara qui l'habitent. Les chèvres sont très nombreuses. Les moutons rares. Le village possède un joli troupeau de bœufs; quelques chevaux. Les ressources en mil et en coton sont considérables. On récolte beaucoup de miel et de cire dans les environs.

Le 23 avril à 7 h. 15, nous partons en faisant route au N.-1/4-N.-E.; c'est toujours le même plateau argileux plus ou moins ondulé. Nombreux blocs de granit. La flore est représentée par des karités, des tamarins et des siddems.

7 h. 55. — Nous franchissons un marigot à sec, dont la pente va

au S.-O., et arrivons dans une région ravinée, couverte d'arbres de première grandeur. Des sanas, des caïlcédrats, des ficus, des gueidjs, quelques-uns soutenant des lianes nombreuses (caoutchouc) sont rassemblés sur ce point.

8 heures. — Route N.-1/4-N.-E. Température, 25°; baromètre, 725,3.

De chaque côté de la route, il existe une petite éminence rocheuse, formée par des blocs de grés roulés. Nous avons devant nous une forêt véritable, formée par des arbres de haut jet, parmi lesquels les sanas sont en plus grand nombre, ainsi que les karités.

8 h. 15. — Nous gravissons une petite colline, couverte de grès quartzeux à surface extérieure noire, et dont l'intérieur est blanc. Nombreux conglomérats ferrugineux.

Le terrain est accidenté.

8 h. 20. — Nous parvenons sur un vaste plateau dénudé, au sol noirâtre couvert de conglomérats.

Température, 25°5; baromètre, 724,5.

La végétation est touffue sur le plateau. Il existe néanmoins quelques clairières. Les arbres épineux (sourours et siddems) dominent.

9 h. 10. — Le terrain est déboisé. Les caïlcédrats, les karités et les golognes sont assez communs. Le pays est raviné.

9 h. 30. — Nous apercevons une colline au N.-1/4-N.-O. Les benteniers sont nombreux, ainsi que les bouloukourou, qui sont des euphorbes.

10 heures. — Nous marchons au N.-N.-E., par un grand plateau argileux entièrement déboisé et limité au nord et à l'est par une chaîne de collines plus élevées.

10 h. 15. — Nous arrivons à Koumi, dont le magnifique tata s'étend dans la plaine au milieu d'immenses lougans de mil.

Nous avons parlé de Koumi dans la première partie de ce rapport. Nous avons montré son importance politique.

Au point de vue commercial, nous signalerons l'importance de ce pays au point de vue de la production du mil et du riz. Les ressources en bœufs, chèvres, chevaux, moutons sont également abondantes.

Nous avons compté 30 chevaux, 80 bœufs, 200 chèvres, 150 moutons. Les villages qui sont sous son commandement offrent également les mêmes produits.

La culture du coton est prospère. Les métiers de tisserands tra-

vaillent sans relâche et les Diulas trouvent à s'approvisionner. Le commerce n'est pas important. Les Maures y viennent quelquefois pour acheter du mil, mais leur confiance dans les Bambaras n'est pas assez forte pour les engager à y conduire leurs caravanes.

Nous avons trouvé deux Maures à l'époque de notre passage. La cire et le miel sont récoltés dans les forêts voisines.

Nous n'avons pas vu de hauts fourneaux. Cependant les forgerons de Koumi sont nombreux et travaillent avec goût. Ce sont des Bambaras taraouarès qui habitent le pays. Ils sont, comme tous les habitants du Bélédougou, guerriers et cultivateurs.

Tous, chefs et captifs, travaillent eux-mêmes aux lougans, au commencement de l'hivernage, et celui qui essaye de se soustraire à cette occupation, qui est considérée comme un devoir, est mal vu de ses compatriotes.

Tout Bambaras doit, suivant ses moyens, c'est-à-dire le nombre des gens qu'il peut employer, défricher telle ou telle étendue de terrain. L'homme qui a des lougans bien entretenus est aussi estimé de ses concitoyens que celui qui a fait une action d'éclat dans une guerre.

C'est, je crois, le plus bel éloge que l'on puisse faire de cette nation. On lui pardonne son ivrognerie nationale et ses instincts cruels, en songeant qu'elle est à la tête des autres peuples de l'Afrique centrale par ce côté de son caractère.

Les Bambaras ont des instincts musicaux très développés; ils ont une idée du dessin, vague peut-être, et ne tenant pas trop compte des lois de la perspective; mais elle existe néanmoins. Les portes de plusieurs cases à Koumi, et les piliers de la demeure du chef, présentent des sculptures enfantines qui ne manquent pas d'originalité.

L'eau est assez abondante, mais elle a un goût salin et une couleur blanchâtre qui la rendent peu agréable à boire. Elle cuit cependant les légumes et dissout le savon. Elle ne se trouve que dans les puits qui sont à l'intérieur du village, et dont la profondeur varie entre 25 et 30 mètres. Ces puits sont creusés avec beaucoup de soin. La couche argileuse, friable près du sol, prend ensuite l'apparence d'une véritable roche, ce qui empêche les parois de se détériorer. Les habitants qui en font usage ne s'en plaignent pas, et je n'ai pas remarqué à Koumi de maladies particulières.

Quelques cas de goître et d'ophtalmies chroniques, que l'on ren-

contre à chaque pas dans le Soudan, sont les affections les plus communes.

La population a, au contraire, une apparence très vigoureuse, et là, comme à Nossembougou, j'ai vu des indigènes de haute taille dont les robustes poitrines semblent défier la maladie.

Nous avons dit que les indigènes du Bélédougou avaient dépassé l'organisation communale. Bien qu'ils aient une grande tendance à l'autonomie et que chaque village réclame ses franchises d'allures, les habitants ont senti le besoin de se grouper.

Nessombougou, Koumi, Nonkho, Doirébougou, ont formé quatre cantons distincts, liés ensemble par la haine qu'ils ont contre les Toucouleurs.

L'autorité du chef de canton est considérable, mais il tient, en général, compte de l'opinion des notables; il peut néanmoins passer outre, à l'avis de son conseil. D'après les coutumes bambaras, il doit prévenir les chefs qui commandent les villages placés sous son autorité du but qu'il se propose, et des moyens qu'il veut employer pour l'atteindre. En cas de dissentiment entre lui et les autres chefs, il peut, s'il le juge nécessaire, ne pas tenir compte de leurs opinions et faire prévaloir son avis.

Dans chaque village, il y a un conseil des anciens. Ce sont eux qui rendent la justice pour les affaires courantes; mais s'il se présente un délit grave ou un crime, l'affaire est portée devant le chef, assisté du conseil des notables.

Il juge souverainement.

Chaque groupe de cases a son chef. Un grand village comme Koumi comprend une trentaine de familles au plus. Chaque chef de famille est chargé de la propreté de ses cases et des rues avoisinantes.

En cas de guerre, tous les hommes susceptibles de porter les armes sont convoqués. Il n'y a pas de limites d'âge.

Chaque village réunit ses hommes valides et se rend au chef-lieu de canton, où la colonne se forme.

Il n'y a pas, à proprement parler, d'instruction militaire chez les Bambaras. Ils apprennent de bonne heure à monter à cheval, à se servir du fusil, et complètent leur éducation en allant faire au loin quelques razzias dans les pays toucouleurs, ou en attaquant les caravanes qui se hasardent chez eux.

Du reste, les grandes caravanes qui arrivent à Nossombougou

évitent toujours Koumi et Nonkho, et gagnent Manta et Dampa par une route directe. Elles ont eu à se plaindre des chefs de ces cantons qui n'ont pas, jusqu'à ce jour, paru s'intéresser beaucoup au commerce.

L'impôt est basé sur le système de la dîme. Chaque chef de maison doit après la récolte un panier de mil au chef du canton. Cet impôt doit être payé en nature. Les chefs des villages, autres que le chef-lieu, envoient également une quantité de mil proportionnée au nombre des habitants qu'ils commandent. Ils en exigent également pour eux une quantité assez considérable.

Lorsqu'un habitant vient à mourir, s'il ne laisse pas d'héritiers, tout ce qu'il possède appartient au chef de plein droit. Si un voyageur qui traverse le pays meurt, le chef saisit tous ses bagages et en dispose à sa guise.

C'est également lui qui désigne l'emplacement des lougans et règle toutes les contestations qui peuvent surgir.

S'il se déplace, le village qui le reçoit est tenu de le nourrir, lui et son escorte.

La même mesure s'applique aux chefs étrangers qui viennent dans le pays.

Koumi a une population de 800 habitants. Ce sont des Bambaras, appartenant à la famille des Taraouarès.

Les neuf villages qui en dépendent ont une population de 3,000 habitants environ.

C'est un pays qui est essentiellement guerrier, mais qui est intéressant pour nous au point de vue du ravitaillement de Bamako. Le canton de Koumi peut fournir du mil et des bœufs. On pourra également y acheter quelques chevaux. Les ânes sont très rares.

Au point de vue de l'exportation, je citerai comme produits la cire, quelques cuirs non préparés et des bandes de coton.

Le karité, l'arbre par excellence du Bélédougou, est commun dans les environs.

Dans le cas d'une guerre contre les Toucouleurs, c'est dans ce canton que nous trouverions les auxiliaires les plus sérieux. Je ne crois pas me tromper en estimant à 50 les cavaliers qu'ils pourraient mettre en ligne, et à 500 fantassins au minimum le nombre des autres combattants. Ils sont tous armés du fusil à pierre et de plusieurs poignards. Les sabres ne sont pas nombreux.

Le tata de Koumi pourrait opposer une résistance insurmontable pour une armée indigène. Les murs sont crénelés, ont une hauteur qui varie entre 3 et 4 mètres, et leur épaisseur à la base n'est pas moindre de $1^m,20$ et au sommet de $0^m,50$.

Les portes sont solidement flanquées, et l'étroitesse des rues des différents tatas intérieurs permettraient aux habitants de se défendre avec avantage. La forme de l'enceinte est un quadrilatère irrégulier.

Nous avons quitté cette ville le 26 avril, à 7 h. 30 (heure de Paris). Le temps était couvert : température, 29°; baromètre, 729,8.

Nous avons suivi un sentier se dirigeant vers le N.-E., à travers un vaste plateau argileux, couvert de lougans de mil.

La flore est représentée par des gueidjs, des danks, des sanas, des hats, des tamarins, des karités, des houlles et des dioï, des ficus.

La proportion de sable augmente et le terrain devient très favorable à la culture des arachides.

8 heures. — Nous côtoyons une chaîne de collines, à l'apparence rougeâtre (cailloux ferrugineux) et déboisées en partie, hauteur de 60 à 120 mètres.

Le plateau est ondulé, coupé par endroits par des ravines peu profondes.

8 h. 35. — Nous marchons au N.-N.-E., au milieu des hautes herbes : des arbustes épineux dominent (sourours, siddems). Champs de cotonniers.

9 h. 5. — Nous arrivons sur un plateau couvert de nombreux ficus. Le village de Kounka est construit au milieu de la plaine.

Température, 31°; baromètre, 732,5.

On construit une nouvelle enceinte. La population est de 350 habitants. Il y a une dizaine de chevaux. Les chèvres et les moutons sont nombreux. Le troupeau de bœufs du village n'est pas important (30 environ).

Le plateau sur lequel s'élève Kounka est limité par des collines de 100 mètres de hauteur.

Nous prenons après le village la route de l'Est. La végétation est moins dense. Ce sont en général de jeunes arbustes.

10 h. 20. — Nous sommes à Métébougou. L'aspect du terrain ne change pas. C'est le même plateau ondulé qui continue.

Température, 36°,5 ; baromètre, 732,8.

Le tata est bien entretenu. Population de 300 habitants. 8 chevaux, chèvres 80, moutons 70, bœufs 20.

Les ressources en mil et en riz, surtout en mil, sont abondantes, ainsi que dans le village précédent.

En nous éloignant de Métébougou, nous descendons dans une grande dépression de terrain où existent plusieurs puits. Les lougans de mil et de cotonniers se succèdent.

Nous suivons la route du N.-N.-E.

11 h. 7. — Nous remarquons plusieurs amas de conglomérats ferrugineux noirâtres et de blocs de grès, à surface extérieure grise et dont l'intérieur est blanc.

11 h. 15. — Vaste plateau entièrement dénudé.

11 h. 46. — Nous relevons au N.-N.-E. le tata de Soma. Deux hauts fourneaux en activité sont à côté du village. Les forgerons vont chercher le minerai dans les collines avoisinantes.

Ce village a une population de 200 habitants. Les troupeaux de bœufs, chèvres et moutons ne sont pas importants. L'on récolte beaucoup de mil et de coton. Le tata est en mauvais état.

Nous avons remarqué 6 chevaux et 2 poulains. Les poules sont très communes, comme dans tous les villages bambaras. Après avoir campé pendant quelques heures pour laisser passer une tornade, nous avons continué à 4 h. 45 du soir notre route sur le plateau, dans la direction de l'Est.

4 h. 55. — Nous traversons une forêt de beaux arbres, caïlcédrats, sanas.

5 h. 10. — La route est le N.-N.-E. Nous sommes sur un plateau déboisé couvert de conglomérats ferrugineux. Température, 34°; baromètre, 725,5.

Devant nous se trouve une vallée, limitée au Nord et au N.-E. par une chaîne de collines.

5 h. 55. — Route N.-E. Nous laissons sur la gauche le village en ruines de Tombougou.

5 h. 45. — Nous arrivons au milieu d'immenses lougans de mil qui appartiennent à Manta. Il existe un grand baobab.

5 h. 55. — Le plateau monte légèrement et se couvre de petits cailloux ferrugineux violacés. Végétation composée de jeunes arbustes assez touffus. Les Dioï sont nombreux. Blocs de grès quartzeux, à surface violacée.

6 h. 10. — Nous trouvons, en marchant au N.-E., un plateau désolé. Température, 33°,5; baromètre, 725,5.

Nous gravissons ensuite une petite colline au sol rougeâtre, caillouteux, couverte d'arbres espacés.

Au point culminant, le baromètre donne 724. Dans le N.-E., nous apercevons le tata de Manta.

Derrière nous, dans le Sud, nous apercevons une plaine immense, uniforme se continuant vers l'Est, où l'on découvre dans le lointain, se confondant avec l'horizon, une montagne en forme de table. Dans le N.-E. il y a une ligne de collines élevées.

En descendant l'autre versant de la colline, nous entrons dans le pays de Manta. Nous marchons sur un immense plateau déboisé, au sol rocheux, formé par des dalles de conglomérats.

6 h. 40. — Nous campons sous un caïlcédrat magnifique, tout près du tata du village. — Température, 33°, baromètre, 727,5.

Le tata est bien entretenu et très élevé. Il a la forme d'un quadrilatère irrégulier percé de quatre portes. La porte sud est défendue par deux bastions, dont les murs ont 1^{m},60 de hauteur. Le mur d'enceinte forme également un angle rentrant et de nombreuses meurtrières rendent l'attaque très difficile sur ce point. L'angle Nord et N.-E. du village sont protégés par deux tatas, l'un inhabité ayant 1^{m},60 de hauteur, l'autre protégeant des cases en paille et des greniers à mil, possédant une muraille de 2^{m},80.

La population comprend 500 habitants. Il y a une proportion de Sarracolets assez considérable, mélangée aux Bambaras-Taraouarès. Il existe quelques Toucouleurs, anciens prisonniers de guerre, qui ont préféré rester dans le pays.

Nous avons compté 25 chevaux. Les moutons, les bœufs et les chèvres sont très nombreux, en comparaison des villages précédents.

La région est surtout riche en mil dont les vastes lougans couvrent l'immense plateau sur lequel est bâti le village.

Les caravanes des Oulad-Masdouf et Oulad-Tichit traversent le désert d'El'-Haod et viennent par Goumbou et Mourdia vendre du sel et du soufre aux Bambaras.

Manta est le point extrême visité par les Maures. Ils redoutent beaucoup les habitants du Bélédougou.

L'intérieur du village n'est pas bien soigné. Autour du puits qui est profond, il y a des mares d'eau croupissantes.

Les maladies sont nombreuses. Les goîtres, les tumeurs vasculaires sanguines, les cataractes, les blépharites, les eczémas, l'ainhum sont les plus fréquentes.

Il serait fort intéressant d'amener les Maures à se rendre à Bamako par le Bélédougou. Ils pourraient transporter le mil, qui existe dans le pays en quantité considérable jusqu'à notre porte, où ils trouveraient à l'échanger contre de l'argent ou des étoffes.

Manta a une importance capitale au point de vue du ravitaillement. Les environs sont peuplés et riches en mil. Les Maures en achètent beaucoup pour l'importer dans leur pays ; nous pourrions également les décider à nous l'expédier sur les bords du Niger.

On pourrait traiter avec les marchands de Bamako, Karamoko-Bile par exemple. Celui-ci achèterait les produits récoltés chez les Bambaras, se les ferait apporter et les revendrait au poste moyennant un prix fixé d'avance entre le commandant et lui. Les populations qui habitent sur la route parcourue par notre colonne expéditionnaire ont cédé à contre-cœur, et un peu par crainte, les vivres qui leur ont été demandés. Les indemnités, plus que suffisantes, qui leur ont été accordées les ont laissées insensibles. Peu prévoyants, comme tous les noirs, les Bambaras ont crié famine. C'était un cri de paresse qu'ils poussaient. Ils aiment à travailler pour eux et non pour les autres.

Sachant que désormais les Européens vivront dans leur pays, que chaque année on leur adressera les mêmes demandes, ils se décideront à défricher une plus grande étendue de terrain, et les bénéfices qu'ils retireront, leur donneront, avec l'espoir des gains futurs, le goût des échanges, qui leur fait pour ainsi dire complètement défaut.

Le 28 avril à 6 h. 50. — Nous prenons la direction du N.-E. Les lougans de mil occupent une grande étendue. Des arbres de première grandeur, parmi lesquels les caïlcédrats sont en majorité, ont été conservés.

7 heures. — Ondulation légère du sol qui devient caillouteux. Les essences les plus communes sont les tamarins, les danks, les karités, les bers et les rhats.

Nous suivons une succession de plateaux peu boisés, couverts par endroits de conglomérats ferrugineux, et limités vers le Nord par une chaîne de collines qui forme l'horizon.

8 heures. — Nous marchons au N.-N.-E. Nous sommes au milieu

d'une forte dépression qui doit se transformer en mare pendant l'hivernage. Quelques blocs de grès friables, caïlcédrats remarquables. — Température, 26° 5; baromètre, 733.

8 h. 10. — Nous traversons une immense plaine argileuse déboisée. Les guides me font remarquer un trou dans le sable et me disent que c'est « un nid à miel ». Les abeilles, d'après eux, déposent non seulement leur miel dans les nombreux paniers que les Bambaras disposent sur les arbres à cet effet, mais profitent quelquefois des galeries souterraines creusées par les fourmis pour s'y installer et construire leurs rayons. Les chercheurs de miel connaissent tous ces mœurs et savent en profiter.

8 h. 25. — Nous faisons route au N.-E. Grands lougans de mil et défrichements. Ces champs cultivés appartiennent au chef de Manta-Baobabs. Nous franchissons ensuite un plateau argileux, au sol jaune-rougeâtre, couvert d'arbustes. Quelques blocs de grès schisteux, ravines.

9 h. 56. — Nous sommes à Kartabougou, village dont les habitants se sont réfugiés à Manta par crainte des Toucouleurs. — Température, 32°; baromètre 732,5.

Le tata est à moitié démoli. Les puits sont comblés.

Nous nous engageons sur une immense plaine au sol argilo-sableux, déboisée en partie (anciens lougans). La végétation est la même. Quelques baobabs se distinguent au milieu des sourours et des siddems. Nous entendons quelques rares oiseaux chanter au milieu des arbres.

11 h. 45. — Nouveau village en ruines appelé Doujérebougou.

Les tamarins, sourours, siddems, n'guiguis, etc.

12 h. 35. — Le plateau continue. Dalles de grès quartzeux très friable.

12 h. 55 (il est midi). — Brise d'Est. — Température, 36° 5; baromètre, 730,2.

Nous apercevons, dans une plaine immense entièrement déboisée et convertie en lougans, le village de Gessenais.

Le tata est en bon état. Il existe une vingtaine de cases placées en dehors de l'enceinte. La population peut atteindre 300 habitants. Ils sont presque tous Sarracolets et marabouts. Nous trouvons de nombreux captifs bambaras, des femmes principalement.

Les bœufs, les moutons et les chèvres sont communs. Il y a une douzaine de chevaux dans le village.

Les champs de mil, de coton et d'indigo sont très soignés. On y fabrique des boubous, des pagnes et des temba-sembès que l'on teint en bleu foncé et que les habitants vendent aux Diulas ou vont porter aux principaux marchés du Fadougou, Dampa et Boro. Les habitants sont très commerçants. Les forgerons de Gessenais sont habiles dans leur métier. J'ai vu une pipe en cuivre travaillée avec beaucoup de goût.

Gessenais est un village fréquenté par les Maures qui vont à Manta. Il entretient des relations suivies avec Boro.

C'est un centre important au point de vue de la production du mil et du coton.

L'eau est assez abondante dans les puits, dont quelques-uns sont en dehors du village. Il y a un bon campement sous un caïlcédrat.

Entre Gessenais et Manta, il n'y a pas une goutte d'eau et l'étape est longue.

Nous partons le 29 avril en marchant vers l'Est.

Le pays n'est plus qu'un immense plateau, présentant de faibles ondulations, défriché jusqu'à une grande distance du village et couvert de plantations de mil, de coton et d'indigo.

Les arbres fruitiers tels que les karités et les houlles sont communs. Par endroits le plateau n'est couvert que de jeunes arbustes. On rencontre cependant sur ce sol, qui devient de plus en plus sablonneux, des acacias, des n'guiguis, des rhats, des golognes, des dioï, des reb-reb, des vens et des baobabs.

7 h. 55. — Des ficus et quelques rôniers, qui se dressent sur le plateau déboisé, annoncent le village de Korokorodji qui est en ruines. Quelques blocs de grès quartzeux. — Température, 28°; baromètre, 731.

8 h. 7. — Route au N.-E., arbustes épineux, quelques coquilles roulées.

8 h. 30. — Route au N.-E. Dépression du terrain, région inondée pendant la saison des pluies, belle végétation : caïlcédrats, ficus, karités, sourours et acacias, vaste prairie. — Température, 30°; baromètre, 732.

8 h. 35. — Plateau ondulé, déboisé, arbustes épineux, sourours, siddem, quelques rôniers et baobabs. Nous sommes sur l'emplace-

ment de l'ancien village de Kabakoro, dont il ne reste que des vestiges.

8 h. 50. — Route E.-N.-E. Plateau uniforme, peu boisé, couvert des arbustes signalés plus haut; quelques gueidjs.

Nombreuses perruches, merles; nous notons un oiseau au long bec recourbé, de la grosseur d'un pigeon dont le cri ressemble à un sifflet strident. Nous rencontrons bientôt des blocs de granit au grain serré, bleuâtre, analogue à la diorite. Des arbustes épineux appelés Tchianhi et Lakak dont les branches se divisent au niveau du sol, donnent un aspect particulier à cette région.

9 h. 35. — Les arbustes épineux ont disparu. Nous marchons vers l'Est, puis au N.-E. Le terrain déboisé ressemble à un sol cultivé jadis, des grands arbres, caïlcédrats et ficus, quelques rôniers élevés indiquent que le pays est inondé pendant l'hivernage et que l'eau existe à une faible profondeur. — Température, 34° 6; baromètre, 733.

Les rôniers deviennent plus nombreux et nous ne tardons pas à apercevoir les ruines imposantes de l'ancien village de Soso où passait la grand'route de Ségou au Kaarta. Le tata et les cases abandonnées s'écroulent, les hautes herbes et les grands arbres enseveliront bientôt sous leur verdure l'ancienne ville toucouleur, que Mage a vue si prospère.

10 heures. — Nous marchons ensuite vers l'Est au milieu des herbes. Le pays est désert.

Nous ne tardons pas à retrouver une forêt d'arbustes épineux. De nombreux blocs de grès, rose à la surface, blanc à l'intérieur, s'aperçoivent sur le sol. La végétation est uniforme. De temps en temps un baobab, quelques karités se détachent au milieu des arbustes et des herbes jaunissantes.

10 h. 55. — La végétation devient moins touffue. Nous franchissons un marigot à sec, allant du Nord au Sud. Sa largeur est de deux mètres. Les berges ont $0^{m},50$. Quelques grands arbres : caïlcédrats. — Température, 37°; baromètre, 733.

Le pays est ondulé, blocs de grès. La route est le N.-E.

11 heures. — Nous traversons un passage rocheux et laissons sur la gauche une éminence de 20 mètres de hauteur, couverte de blocs de grès.

Nous marchons vers l'Est en longeant la hauteur; sur notre droite

il existe une grande dépression, marigot ou torrent. La pente générale du terrain va vers le Sud. Le sol argilo-sableux est de couleur rougeâtre.

Le terrain devient ondulé. La petite colline continue du côté de l'Est et forme une ligne de partage des eaux.

Elle ne tarde pas à prendre la direction du N.-E. Nombreux baobabs à son sommet.

11 h. 35. — Route à l'Est. Anciens lougans. Quelques karités-rôniers. Nous traversons une plaine ondulée, sablonneuse, couverte de jeunes arbustes. — Température, 39°; baromètre, 735,3.

Nous arrivons aux ruines du village de Kaluko, qui a dû être très important autrefois. Il y a trois ficus aux racines adventices dans l'enceinte. Les puits ont été comblés.

Nous marchons ensuite au N.-1/4-N.-E. Le terrain est excellent pour la culture des arachides. Quelques lougans de coton et de mil où viennent travailler les anciens habitants réfugiés à Boro. La plaine est ondulée. Quelques tamarins; sourours, baobabs. Le pays ressemble au Diander, aux environs de Rufisque principalement. — Température, 39°; baromètre, 735, vent d'Est.

12 h. 10. — Route à l'E.-N.-E. Très beaux lougans de mil; paniers pour recueillir les essaims d'abeilles.

12 h. 25. — Route à l'E.-S.-E., puis à l'Est sur une vaste plaine. Caïlcédrats magnifiques, karités-ficus, baobabs. Nous remarquons un grand troupeau de moutons.

Les oiseaux sont nombreux; perruches, merles métalliques, tourterelles, etc.

12 h. 30. — Nous nous dirigeons vers le village de Boro qui fait un effet imposant. Nous campons dans le Nord du village au pied de deux superbes caïlcédrats. — Température, 40°; baromètre, 735.

Un tata, divisé en deux, forme l'enceinte de Boro et a quatre mètres de hauteur. Les cases sont carrées et les toitures sont en terre.

En dehors du tata il existe de nombreuses cases, les unes en argile, recouvertes en paille, les autres construites entièrement avec des seccos. C'est un nouveau village qui se forme. Il est destiné à loger les indigènes qui ont déserté les villes qui se trouvaient sur l'ancienne route Toucouleur. L'importance de Boro en sera considérablement accrue.

Les Maures fréquentent cette ville pendant toute la durée de la

saison sèche. Il y avait trois campements distincts à l'époque de notre passage. Chacun de ces camps comprenait une vingtaine de tentes.

La population de Boro est de 1000 habitants au minimum, non compris les indigènes qui logent dans les cases extérieures et les Maures, soit sédentaires, soit faisant partie d'une caravane que l'on y trouve.

Ce sont des Sarracolets, des Bambaras et des Toucouleurs qui habitent ce pays. Les Sarracolets sont en majorité. La religion musulmane est dominante, et l'on entend à l'heure du salam retentir la voix du crieur qui appelle les musulmans à la prière.

La région est très riche en mil et en riz. On trouve sur le marché, qui a lieu tous les jours, du riz, du mil, du sel, du piment, des pièces de guinée, des bandes de sor, etc.

Il existe une boucherie où l'on vend du bœuf et du mouton.

Une rôtisserie permet aux habitants d'acheter de la viande toute préparée, qu'ils mangent avec du lak-lallo, le plat indigène. Boro est une des villes les plus intéressantes du Fadougou. C'est là que réside le cadi, chargé de toutes les affaires du pays.

La culture du coton et de l'indigo est développée. C'est à Boro que l'on fabrique la plupart des temba-sembés et des boubous lomas dits boubous de Ségou. Cette industrie est très prospère. Les temba-sembés vendus 20 fr. et 25 fr. à Saint-Louis, coûtent 10 fr. ici, ou 5,000 couris.

L'exportation du mil chez les Maures est considérable, et nous pourrions en obtenir pour notre ravitaillement. Tous les Sarracolets sont marchands et ils ne demanderont pas mieux que de s'enrichir en nous fournissant ce dont nous aurons besoin.

Les bœufs, les moutons, les chèvres, les poules existent en grand nombre. Je ne saurais donner qu'un chiffre approximatif : bœufs, 150; moutons, 200; chèvres, 250. Les Maures ont leurs troupeaux particuliers. Ils avaient à Boro environ 1000 moutons, des chèvres et des bœufs. Chaque matin, les femmes venaient vendre le lait au village. Il peut y avoir 35 chevaux dans le village et 15 chez les Maures. Ces derniers échangent du sel, du salpêtre, des bœufs, des moutons et des chevaux, contre du mil, des bandes ou lés de coton, de l'argent et de l'or. L'achat principal consiste en mil, dont ils retirent de grands bénéfices en le vendant dans les oasis du El Haod,

où il fait défaut. La langue en usage est le sarracolet, mais les habitants comprennent presque tous le bambara et le toucouleur. Beaucoup parlent le maure. Ce pays, qui a vécu longtemps sous la domination d'El Hadj, a conservé l'aspect d'une ville de Talibés ; mais la haine contre Ségou est profonde, et les habitants sont décidés à faire une défense opiniâtre, s'ils étaient attaqués par les troupes d'Ahmadou.

Leurs relations commerciales avec Dampa et Ségala leur assurent des alliés en cas de guerre. Ils pourraient mettre environ 300 fantassins en ligne et 35 chevaux.

La route la plus directe, pour aller de Bamako à Tombouctou, passe par Boro et Ségala.

Nous sommes entrés définitivement dans le pays des plaines étendues, coupées quelquefois par de légers monticules. L'argile se mêle de plus en plus au sable. Aussi la culture des arachides prend des proportions plus considérables. Le commerce européen pourra retirer plus tard, de cette région, des bœufs, des moutons, des chevaux, des peaux de bœuf, de mouton et de chèvre, des cuirs préparés, de l'indigo, du coton, de la cire, du mil, du maïs et des graines oléagineuses.

La laine des moutons pourra être préparée et exportée. L'avenir des pays du haut Niger, surtout ceux de la rive gauche, consiste dans l'exploitation agricole et l'élève du bétail. Ceux, tels que le Fadougou et le Kéniéka, qui connaissent les bienfaits du commerce et qui deviennent, au contact des Maures, des nations plus avancées, ne tarderont pas à profiter de l'arrivée des Européens aux portes de leur pays.

Le 30 avril, à 7 h. 10, nous nous dirigeons dans la plaine vers le N.-1/4-N.-O. Température, 28° 6 ; baromètre, 734,8. — La contrée est déboisée. Quelques karités ont été conservés au milieu des immenses lougans de mil. Le sol est rougeâtre, argilo-sableux ; çà et là, quelques dalles de grès.

7 h. 20. — Nous notons quelques arbustes épineux (tchianhi et lakah), des beïs dont le tronc blanchâtre ressemble à celui des platanes. La plaine se continue couverte de lougans. Elle forme une ondulation très faible au loin vers le nord.

En nous retournant, nous apercevons les grands arbres (caïlcédrats et karités) qui forment un rideau de verdure au village que nous venons de quitter.

8 heures. — Nous arrivons à Djoungoye. Le village est en ruines. Un grand rônier se dresse au milieu. Des cases en paille au nombre de douze servent au logement d'une cinquantaine d'habitants, captifs pour la plupart. Des lougans s'étendent autour des cases.

La culture principale est celle de l'indigo, qui paraît très prospère. On le cultive en plates-bandes avec deux rigoles de chaque côté. L'indigo est très beau en ce moment. La récolte de feuilles n'a pas encore eu lieu.

Nous continuons notre route vers le Nord. Les lougans d'indigo et de mil sont nombreux. Le terrain a toujours le même aspect : c'est une vaste plaine ondulée.

8 h. 5. — La route est le N.-E. ; temps couvert, pas de brise.

Température, 29° ; baromètre, 734,6.

Quelques baobabs et caïlcédrats. Les lougans alternent avec des régions boisées. La flore est toujours la même. Outre les deux arbres précédents, on trouve des rhats, n'guiguis, danks, gologines, diboutons, tamarins. Les arbustes épineux sont cependant en majorité (sourours, siddems, tchianhi, lakak). Les karités sont peu nombreux et deviennent plus petits. Des perdrix grises sur le dos, bleuâtres sous le ventre, courent au milieu des lougans.

8 h. 20. — La route est le Nord-Est. Nombreux gonakiés et gueidj. On défriche le sol en beaucoup d'endroits.

8 h. 45. — Petite éminence sur la droite du chemin, formée par des blocs et des assises de grès quartzeux à surface noirâtre. Température, 29° 9 ; baromètre, 732,2.

8 h. 47. — Nous sommes dans une gorge de faible étendue. Éminences formées par des blocs de grès de chaque côté de la route.

Nous nous croisons avec une caravane de Diulas. Un enfant couvert de pustules varioliques suit péniblement. J'ai vu plusieurs cas de variole à Boro. Les marchandises des indigènes sont portées par des bœufs porteurs (bœufs à bosse) et des ânes. Ils conduisent une cinquantaine de moutons à laine.

9 heures. — Nous arrivons au sommet du plateau. Grès rose et blanc ; quartz. Température, 30° ; baromètre, 731,5.

Nous traversons ensuite une forêt d'arbustes épineux privés de tout feuillage (tchianhi). Le pays est très aride. Le plateau argileux se continue avec de faibles ondulations.

10 heures. — Route N.-1/4-N. E. Température, 32°; baromètre, 733,5.

La proportion de sable augmente.

10 h. 5. — Le plateau a une pente qui descend vers le N.-N.-E.

Nous franchissons un torrent à sec dont la direction paraît être à l'ouest, et gravissons un nouveau plateau.

10 h. 38. — Immense plaine déboisée limitée sur la droite par une colline. Nous apercevons deux róniers au N.-1/4-N.-E.

10 h. 40. — Quelques blocs de grès, lougans de mil, troupeaux de bœufs. Nous apercevons à nos pieds, dans une plaine immense, la ville de Dampa. Température, 34°; baromètre, 735.

Nous descendons du plateau. A 10 h. 50, nous sommes dans la plaine. Grande dépression argileuse où nous apercevons de nombreux puits, de 3 à 4 mètres de profondeur. Nous longeons la face ouest du tata et venons camper à la lisière d'une forêt de grands arbres, analogues aux verecks : ce sont des kaddes de la famille des légumineuses. Cet arbre existe dans le pays des Maures.

Dampa est le chef-lieu d'un canton qui a une importance commerciale de premier ordre. Ce sont des Sarracolets qui l'habitent. Dans les quarante-huit villages qui en dépendent, les Sarracolets et les Bambaras sont plus ou moins mêlés. Si l'on estime à 1000 habitants, chiffre minimum, la population de cette ville, on peut approximativement établir, comme résidant dans le pays, environ 14 à 15,000 habitants; tous reconnaissant l'autorité ou subissant l'influence de Makha-Diaré-So, le chef de Dampa. Celui-ci est un Sarracolet très intelligent, renommé pour sa bravoure, mais s'occupant activement d'attirer chez lui les caravanes de Diulas et de Maures qui font la prospérité de son pays.

Par sa situation exceptionnelle, au point d'intersection des routes qui vont de Goumbou et Mourdia à Bamako, et de Segala au même point, Dampa attire tout le transit du pays des Maures et celui que les Diulas venant des rivières du sud, du Ouassoulou et du Bouré, font entre ces villes commerçantes et les villes sarracolaises, qui sont à la frontière du désert, telles que Goumbou, Sokalo ou Soualo, et Tombouctou.

D'un autre côté, l'autorité réelle que possède le chef de Dampa sur ses compatriotes et son influence incontestable sur les pays avoisinants, assure un libre parcours aux caravanes, que les Diulas savent

reconnaître en offrant des cadeaux à Makha, en outre de l'impôt auquel ils sont astreints.

La ville est entourée d'un tata solide, crénelé, percé de quatre portes étroites et ayant la forme d'un quadrilatère irrégulier. Au N.-E., le tata forme bastion. L'intérieur, les cases et les ruelles sont identiques à ce que nous avons décrit en parlant de Koumi.

Il y a sur les terrasses plusieurs points d'observation d'où l'on commande toute la plaine. C'est une véritable place forte, mais qui ne tiendrait pas un quart d'heure devant une colonne française. Une batterie installée sur le plateau qui domine la vallée, et qui est à 400 mètres environ, permettrait de l'anéantir.

Le marché qui se tient chaque jour a une grande renommée dans le haut Niger. Il a lieu dans une rue étroite. Les marchands sont les uns installés dans des cases transformées en magasins, les autres placés sous des hangars.

On y trouve de la guinée, du calicot, de la mousseline, des bandes de coton, des pagnes, des boubous-lomas, des tembas-sembés, du soufre, des tapis maures en poils de chameau, quelques-uns teints avec beaucoup d'art, les autres entièrement blancs. Les barres de sel forment le principal article de vente.

L'or, l'argent, les cauris, quelques fusils, des sabres, de la parfumerie, des miroirs, des couteaux, sont les autres objets que l'on y rencontre.

Le commerce de l'or est insignifiant. On achète beaucoup de captifs, venus pour la plupart du Ouassoulou, et que l'on échange contre des chevaux destinés à l'armée de Samory. Outre le commerce de détail, il y a un commerce de gros très considérable.

Il consiste en achat de mil par les Maures ; vente de barres de sel faite par les Maures aux caravanes de Diulas qui descendent vers le Niger et les pays de la rive droite ; achat de chevaux, de bœufs, de moutons et d'ânes.

Il y a à Dampa une population flottante de 5 à 600 Maures et de 200 Diulas. Plusieurs campements existent autour de la ville. Ils sont tous situés dans les endroits déboisés et donnent un cachet particulier au pays. Des centaines de chameaux, d'immenses troupeaux de moutons à laine, des bœufs, des chevaux partent dès l'aurore et vont au pâturage sous la conduite de quelques gardiens. Dampa possède également beaucoup de troupeaux.

On peut établir approximativement les chiffres suivants :

Chevaux	52
Bœufs	200
Moutons	1,000
Chèvres	500
Anes	50

Quant aux Maures, on peut compter à leur actif :

Chevaux	20
Bœufs	100
Moutons	2,000
Chameaux	200
Bœufs porteurs	50
Anes	10

Les Maures qui fréquentent Dampa appartiennent aux tribus suivantes : Oulad-Mohammed, Oulad-Lack-lall-Tichit, Oulad-Tichit, Oulad-Oualata, Oulad-Masdouf, Oulad-M'Barrick. Ils viennent en caravanes ; un grand nombre, parmi eux, se fixe dans le pays pendant la saison sèche et remonte, fin mai, vers le désert.

A Dampa, on peut dire que l'on entre dans le pays des sables, c'est-à-dire des Maures. Leur nombre augmente à mesure qu'on s'avance dans la direction de Goumbou ou de Ségala. Ils ne dépassent pas une ligne qui passerait par Ségala et Boro. Quelques caravanes s'avancent jusqu'à Manta, ainsi que nous l'avons vu. Aucune ne se hasarde plus jusqu'au Niger. C'est l'hostilité qui règne entre les Bambaras et les Toucouleurs qui en est cause. La route de Nyamina leur est fermée, route commode pour les chameaux, et les chemins à travers le Bélédougou leur inspirent de vives inquiétudes, étant donné le caractère des Bambaras et leur goût pour le bien d'autrui.

Le pays de Dampa peut mettre facilement en ligne 200 chevaux et 2,000 fantassins. Les fusils sont nombreux ; j'ai remarqué un grand nombre de fusils doubles, tous à pierre. Les sabres sont également communs. La culture de l'indigo se fait sur une grande échelle. Il y a de nombreux lougans aux portes de la ville.

L'arachide, les niébès, les patates ne sont cultivées que pour la consommation. Quant au mil et au riz, il fait l'objet d'un commerce d'exportation considérable, surtout pour le mil. Il doit en être emporté près de 100,000 kilogr. par les caravanes maures. J'ai acheté

100 kilog. de riz pour quatre miroirs, valant 10 centimes chaque, et quelques colliers de perles charlottes.

La pièce d'argent est très appréciée (5 fr.). Elle valait de 2,500 à 3,000 cauris.

Outre l'industrie des tisserands, des teinturiers et des cordonniers, qui sont très habiles, celle des forgerons est prospère. Ils travaillent le fer et le cuivre avec beaucoup d'habileté.

Les Maures ont commencé à civiliser ce pays; il appartient aux Européens de continuer leur tâche et de décider ces peuples à faire les échanges avec les comptoirs français qui ne tarderont pas à s'établir, il faut l'espérer, à l'abri de ce magnifique fort de Bamako construit au prix de tant d'héroïques dévouements et de si nobles efforts.

Le 2 mai, à 7 h. 20, nous quittons Dampa et marchons au N.-1/4 N.-E. Température, 25° 5; baromètre, 733,3.

Nous sortons des lougans d'indigo et entrons dans une immense plaine couverte de jeunes arbustes et défrichée en beaucoup d'endroits. Le sol est argilo-sableux rougeâtre.

7 h. 40. — Puits à gauche de la route (2 mètres de profondeur), lougans. Nous traversons un terrain inondé pendant l'hivernage. Il y a devant nous une petite éminence rocheuse (grès).

7 h. 45. — Nous franchissons le monticule et entrons dans une vaste plaine ondulée. La route est toujours le N. 1/4 N.-E. — Température, 26°; baromètre, 735.

La flore est représentée par des tamarins, des N'dimbs, des Siddens, des N'guerre.

8 heures. — Route N.-N.-E. — Température, 26° 5; baromètre, 735,5. — Nous sommes dans un marécage (terrain inondé pendant la saison des pluies). Herbe verte, lougans de mil splendides.

8 h. 5. — Les ondulations du terrain continuent. La flore n'est représentée que par quelque ficus et des arbustes épineux, les derniers en majorité.

Nous descendons insensiblement depuis Dampa. L'eau ne doit pas être profonde; à côté des ondulations sablonneuses et des blocs de grès quartzeux épars, il y a des prairies véritables.

8 h. 20. — La route est le Nord. Dépressions du sol; marécages à sec; lougans d'indigo. Nous apercevons au N. 1/4 N.-E. le village de Dossorla. Nous traversons, pour y arriver, une grande plaine un

peu tourmentée, offrant à l'œil un tapis de verdure et quelques grands ficus couverts de paniers à abeilles et, après avoir longé la face Sud du tata, laissé sur notre gauche des puits nombreux, des jardins soignés où l'on cultive le tabac, aperçu une mare dans laquelle des centaines de moutons sont en train de boire, nous prenons la route de l'E.-N.-E.

Le village de Dossorla est habité par des Sarracolets et dépend de Dampa. Son tata est en bon état, sa population ne dépasse pas 400 habitants. On y trouve les mêmes ressources qu'à Dampa au point de vue du mil, du riz et de l'indigo. Le coton est également l'objet d'une grande culture.

Dossorla s'est fait une spécialité de la culture du tabac, qu'il expédie par ballots dans les pays environnants et même jusqu'à Bamako.

Il existe dans ce village deux hauts fourneaux qui travaillent beaucoup. On extrait le fer d'une argile ferrugineuse très compacte.

Les habitants du pays sont également très habiles dans la fabrication des poteries. Les Maures ont plusieurs campements non loin de Dossorla, placés sur des éminences. Nous en relevons un au S.-E., l'autre au N.-E. Le premier est composé de 10 tentes, le second de 17.

Les Maures ont avec eux des troupeaux de moutons considérables. Quant au village, il est également très riche. Au moment de notre passage, nous voyons sortir par les portes du tata, des bandes de chèvres et des troupeaux de moutons. Un grand troupeau de bœufs pait dans la plaine. Mon interprète, que j'envoie dans le village saluer le chef et prendre des renseignements, me donne, au point de vue des chevaux et du bétail, les chiffres suivants :

Chevaux	15
Moutons	200
Anes	20
Chèvres	300
Bœufs	100

Je ne puis donner même un chiffre approximatif des troupeaux des Oulad-Mohammed, Maures que nous avons vus à Dossorla.

Comme toujours, les moutons des Maures sont plus nombreux.

8 h. 55. — Après un arrêt de 25 minutes, nous prenons la route

au N.-E., nous dirigeant sur une éminence sablonneuse de laquelle on commande le village. Le sol argilo-sableux est rougeâtre.

9 heures. — Route N.-N.-E. Le plateau est déboisé. Ondulations du terrain. Nous recontrons une caravane de Diulas. Quelques tamarins.

9 h. 20. — Route N.-1/4-N.-E. Beau lougans de mil. La flore est représentée par quelques baobabs, des tamarins et des siddems. Les karités ne se montrent plus qu'à de rares intervalles. Nous approchons évidemment de la limite où cet arbre va disparaître.

9 h. 30. — Nous arrivons au petit village de Niamabougou, détruit jadis par les Toucouleurs. Une trentaine d'habitants résident dans les cases en paille et cultivent les magnifiques champs de mil et d'indigo qui sont autour du village. Il y a un puits. Il y a un beau rônier et quelques ficus au milieu des cases. Après avoir dépassé Niama-bougou, nous faisons route au N.-E. Les arbustes épineux se montrent seuls. Les gonakiés, les sourours, les siddems couvrent la plaine. Nous sommes bien désormais dans le pays des sables.

Parfois nous apercevons quelques kaddes, aux gousses jaunes tordues, des n'guiguis dont les feuilles cordiformes sont petites et dont le fruit consiste en une large gousse brûlée par le soleil.

Le sol est jaune rougeâtre. La couche de sable est très épaisse.

10 heures. — Route au N.-E. Brise d'Est. Ciel blanchâtre, uniforme. — Température, 33° 5; baromètre 737.

Nous traversons un grand plateau qui n'offre à l'œil que des hautes herbes desséchées, que des arbustes épineux.

10 h. 25. — Même plaine, ondulations régulières du sol. La végétation est clair-semée et ne présente que des petits gonakiers, des rhats, des siddems et des sourours. Au milieu d'eux, quelques n'dimbs aux feuilles déliées se détachent. Nous remarquons également des lakaks, et çà et là quelques hirs.

10 h. 40. — Route N.-N.-E. Nous apercevons à 500 mètres le tata de Bomandjougou. — Température, 35°; baromètre, 738.

Nous traversons une vaste plaine transformée en champ de mil. Quelques kaddes et des baobabs ont été conservés. On aperçoit de l'E.-S.-E. une chaîne de collines et un mamelon ayant 100 mètres de hauteur. Il y a également une chaîne de collines à l'Ouest. Nous sommes dans un immense cirque montagneux.

11 heures. — Nous campons au pied d'un ficus au N.-E. du village, près de l'enceinte. — Température, 36°; baromètre, 738.

Nous sommes entrés sur le territoire de Mourdia, qui fait partie du Kénieka, vaste contrée qui se continue jusqu'au Sahara. — Bomandjougou est un village habité par des marabouts sarracolets qui se conforment strictement aux lois de l'islam.

Son tata est en bon état. Il a une population de 400 habitants. C'est le pays le plus riche en mil de tous ceux que nous avons visités. Les Maures le savent et leurs caravanes viennent sans cesse en acheter. Ils en expédient à leurs correspondants de Mourdia où se traitent les grandes affaires. Outre le mil, ce village produit du riz, du coton et de l'indigo. Il y a un puits en dehors du village (16 mètres de profondeur). L'eau est abondante, blanchâtre.

Nous avons remarqué :

Chevaux	15
Poulains	6
Moutons	100
Chèvres	250
Bœufs	50

L'industrie du fer est en honneur. Nous avons remarqué plusieurs hauts fourneaux identiques à ceux de Fouta-Djallon. On trouve le fer dans une argile ferrugineuse que l'on va chercher à l'est du village. Nous avons remarqué une roche quartzeuze, ressemblant à un marbre grossier.

En même temps que nous, est arrivée une caravane des Oulad-Tichit forte de 86 chameaux porteurs et de 3 haut-le pied, venant de Tichit et de Oualata. Elle portait un chargement de sel.

On fait également à Boumadjougou des pagnes et des temba-sembès. Les Diulas affectionnent ce village de marabouts. Un grand nombre de caravanes se rend de Boumadjougou à Ségala en évitant Mourdia.

Ce pays mérite d'être signalé en tête de ceux qui peuvent fournir du mil pour le ravitaillement de Bamako.

Le 3 mai, à 7 h. 25, nous marchons au N.-O. à travers les lougans de mil qui entourent Boumadjougou, dans la direction d'une colline. Le sol est sablonneux rougeâtre. Quelques arbustes épineux et de jeunes arbustes (rhats) se dressent entre les lougans.

7 h. 50. — Route au N.-1/4-N.-O. Les lougans de mil se succèdent. Vu deux karités. La végétation est toujours rare : dioï, n'dimbs, sourours. — Température, 26° 3; baromètre, 736,1.

8 h. 30. — Route au Nord. Immenses lougans, défrichements nombreux.

8 h. 20. — Blocs de grès quartzeux, intérieur rosé. Quelques dalles de grès à surface extérieure noirâtre. Le plateau continue faiblement ondulé.

9 heures. — Route au Nord. Ciel grisâtre, pas de brise. — Température, 30° 5; baromètre, 737.

Nombreuses dalles de grès à surface extérieure violacée, intérieur jaunâtre. Le plateau descend en pente vers le Nord où l'on aperçoit une chaîne de collines.

9 h. 15. — Nous sommes dans une dépression. Sol sablonneux blanchâtre. Végétation clairsemée. Dioï nombreux. — Température, 31° 5; baromètre, 738.

9 h. 25. — Route au N.-1/4-N.-E. Terrain fortement ondulé.

9 h. 30. — Température, 33°; baromètre, 737. Nous descendons dans une grande dépression. Nombreux gologines couverts de fruits.

9 h. 35. — Nous sommes dans la plaine couverte d'un sable blanc, formé par la désagrégation des grès quartzeux. Éminence sur la gauche.

10 heures. — Route au N.-1/4-N.-E. La plaine ondulée, sablonneuse, continue. — Température, 34° 5; baromètre, 738,8.

10 h. 20. — Route au Nord. — Température, 35°; baromètre, 736,5.

Nous descendons. Vaste plateau déboisé au sol argilo-sableux où l'on prépare des lougans qui appartiennent au village de Gounguédé.

Il y a devant nous une chaîne de collines.

10 h. 40. — Route au Nord. Le plateau que nous traversons, qui est transformé en champ de mil, est limité au Nord et à l'Est par une chaîne de collines, qui va en s'abaissant du côté de l'Ouest. Elle forme un demi-cercle. Les collines sont formées par des assises de grès quartzeux ressemblant à du marbre. La flore comprend quelques espèces, respectées par les incendies allumés pour défricher et féconder le terrain où l'on sèmera le mil : Ce sont des gueidjs, bep, rhats, n'dimbs aux fruits comestibles, le hir aux fleurs rouges en panicules, quelques karités.

Nous apercevons un campement de Maures à l'O.-N.-O. du chemin. Il y a un puits à droite de la route. — Température, 36°; baromètre, 736,5.

11 heures. — Route N.-1/4-N.-O. Nous sommes au pied de la petite colline que nous commençons à gravir (grès à surface violacée, intérieur blanc.)

11 h. 10. — Nous sommes au sommet de la colline, formée par des ondulations rocheuses. — Température, 36°5; baromètre, 735.

Nous relevons au Nord le village de Gounguédé qui paraît de la même importance que Bomandjougou, et dans le S.-O. une chaîne de hautes collines. La pente générale du terrain va vers l'Ouest.

11 h. 15. — Nous faisons route sur d'immenses dalles de grès et venons camper à 11 h. 25 dans le nord du village. — Température, 37°; baromètre, 735,5.

Le village de Gounguédé est entouré d'un tata bien entretenu. A l'ouest du village, il existe un certain nombre de cases en paille. La population est de 350 habitants Bambaras et Sarracolets. Ils sont en général proprement vêtus et les femmes sont mises avec une plus grande richesse qu'à Dampa. Nous avons remarqué beaucoup d'étoffes d'importation européenne; quelques bijoux en or, de l'ambre du corail. Plusieurs habitants ont été jusqu'à Sierra-Léone. Ce village paraît riche.

Nous avons pu constater les chiffres suivants :

Chevaux	15
Poulains	3
Bœufs	40
Moutons	100
Chèvres	150

Le mil existe en abondance. On y trouve du riz, du coton, de l'indigo, des pagnes, des boubous, de la cire, du miel que les indigènes vont vendre au marché de Mourdia. C'est un village commerçant, les habitants font souvent partie des caravanes qui descendent sur le Niger. Nous avons rencontré dans ce village plusieurs personnes, résidant d'ordinaire à Goumbou.

Les lougans sont situés à une certaine distance du village, car Gounguédé s'élève sur un plateau rocheux. Il y a du côté de l'Ouest une grande dépression entièrement défrichée. La culture est celle du

mil, vient ensuite celle du coton et du tabac. Il existe quelques jardins potagers. Outre les puits qui sont dans le village, on en a creusé à l'extérieur dans la dépression que nous avons signalée.

Les paniers pour recueillir les essaims d'abeilles sont nombreux. Gounguédé entretient des rapports journaliers avec Mourdia qui n'est qu'à une faible distance.

Dampa, Dossorla, Bomandjougou, Gounguédé, doivent vendre chaque année aux caravanes maures une quantité de mil qu'on ne saurait préciser, mais qui doit être considérable, si l'on tient compte de la grande étendue de lougans que nous avons pu voir et qui donnent une production bien supérieure aux besoins des indigènes qui vivent dans ce pays.

Le 4 mai à 7 heures, nous nous dirigeons vers Mourdia. — Température, 30°; baromètre, 734.

Nous nous dirigeons vers le N.-N.-E. Nous traversons plusieurs lougans de mil. Le terrain est ondulé, raviné par places. Quelques blocs de grès.

7 h. 23. — Nous traversons un ruisseau à sec, dont le lit est formé par des roches. Il coule pendant l'hivernage du N.-E. au S.-O.

Le sol est argilo-sableux. Le sable a une couleur blanc rougeâtre. La végétation est clairsemée, ce sont principalement de jeunes pousses; nous remarquons des rhats, gueidjs, reb-reb, legems.

7 h. 30. — Route au N.-N.-E. sur un plateau dénudé, nombreuses roches. — Température, 30°; baromètre, 733.

7 h. 50. — Route au N.-N.-E. à travers les roches. Nous descendons; forêt d'arbustes épineux (thianhé, lakak, siddems.) Nous traversons successivement plusieurs terrasses rocheuses formées par des assises de grès et arrivons sur un vaste plateau d'où nous apercevons une vallée immense, paraissant ouverte du côté de l'Est et limitée au Nord par une chaîne de montagnes. On distingue derrière un grand bouquet d'arbres le tata de la ville de Mourdia.

8 heures. — Route au N.-E. dans la direction de la ville. — Température, 31° 1; baromètre, 734,5.

Nous descendons par un sentier à travers les gradins formés par les roches. La route est mauvaise pour les animaux. Nous laissons un grand ravin à notre gauche.

8 h. 15. — Nous descendons, toujours sol argilo-sableux, jaunâtre. Quelques grands arbres.

8 h. 20. — Route à l'E.-N.-E. Région ondulée. Quelques roches ravines allant au N.-O. Tamarins.

8 h. 25. — Route au N.-E. — Température, 33°; baromètre, 737. Quelques karités.

8 h. 30. — Franchissons un marigot à sec, dirigé vers l'Est. Nous débouchons ensuite dans la plaine de Mourdia, couverte de campements de Maures, de troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres; passons à côté d'un bois de kaddes à la lisière duquel se trouvent des puits ayant 3 mètres de profondeur et une mare où il y a de l'eau.— Température, 33° 2; baromètre, 738,8.

Passons le lit sablonneux d'un grand marigot à sec qui est devant le tata, et entrons dans la ville à 8 h. 45. Ce village, capitale d'une province, est entouré d'un tata en forme de trapèze. La face Ouest, la plus longue mesure 320 mètres. Les murailles assez bien entretetenues ont $3^m,50$ de hauteur. Il y a huit portes, toutes défendues par un réduit intérieur. Les puits sont nombreux et ont une profondeur de 5 brasses (le village se trouve au point culminant de la plaine). Nous avons déjà signalé quelques-uns des puits qui sont à l'extérieur ainsi que la mare où vont s'abreuver les troupeaux des Maures.

Outre le tata général, chaque notable possède un tata particulier. Ceux de Bobo et de Fara, le dernier surtout, pourraient soutenir une longue défense.

Les rues sont étroites, les cases carrées n'ont rien de particulier. Elles sont en général séparées par de grandes cours, utiles pour abriter les bœufs, les chevaux et les caravanes de Diulas qui arrivent tous les jours.

Les Maures forment sept camps disséminés autour de la ville. Ils sont au nombre de 1000 à 1200. Je laisse de côté ceux qui viennent avec leurs caravanes et ne font que traverser le pays. L'intérieur du village est habité par des Bambaras et des Sarracolets, les premiers formant la majorité. A l'est du tata, séparés par le marigot desséché, qui semble un vaste ruban de sable, se trouvent deux villages aux cases en paille, aux nombreux jardins, habités par des marabouts, Sarracolets et Toucouleurs. L'un est commandé par cheir Silla, l'autre par le cadi Oumar-Diakouré.

Dans l'intérieur du village fortifié, il n'y a qu'une place publique un peu étroite. C'est là que se trouvent la boucherie et la rôtisserie en plein vent. La population de Mourdia comprend 2,500 habitants.

Si nous ajoutons 1500 environ pour les Maures sédentaires, les Maures faisant partie des caravanes et les Diulas, nous obtenons le chiffre du 4,000 que je donne comme minimum.

La famille de Diaras, qui commande le pays, a sous son influence 38 villages. Mais l'autorité de Nama est plus nominale que réelle. Ces pays commerçants sont tous jaloux les uns des autres, et cherchent en temps de paix à acquérir la plus grande autonomie.

Nous pouvons donner pour la population des villages qui font partie du territoire de Mourdia le chiffre de 10,500, ce qui donne 14,500 pour le chiffre total de la population. Cette appréciation n'est qu'un minimum, car la moyenne des villages est de 400 à 350 habitants, et j'ai pris le chiffre de 300. Il conviendrait d'ajouter la population maure, mais celle-ci ne saurait être fixée par renseignements. Quoi qu'il en soit, on peut dire que les pays du haut Bélédougou sont relativement peuplés et très commerçants. Mourdia, ainsi que nous l'avons dit dans la première partie de ce rapport, fait partie du Kénieka, vaste pays limité à l'Ouest par le Bakounou, au Nord par le El-Haod (le désert), au Sud par le Fadougou, à l'Est par le Kalari. Nous avons déjà longuement parlé de ses ressources, de son commerce avec les Maures et le Niger, ainsi que de son importance géographique par son voisinage de Goumbou, qui n'est qu'à 50 kilomètres, si j'en crois des renseignements que je tiens dignes de foi, de Sagala, où l'on se rend en 48 heures par une route facile, peuplée et pourvue d'eau. Or, si l'on songe que Goumbou et Ségala sont les têtes de ligne où arrivent les caravanes du désert, celles de Tichit et Oulata à Goumbou, celles de Oualata et Tombouctou à Ségala, on comprendra le vif intérêt que nous avons à créer des relations durables avec ce pays si intéressant, tant au point de vue commercial qu'au point de vue politique.

Nous pouvons résumer les ressources de Mourdia sur le tableau suivant :

Chevaux pour la ville	70	
— les villages (38) dépendants	100 à 150	(chiffre minimum)
Bœufs	300	
Moutons	500	
Chèvres	500	

Ces derniers chiffres ne concernant que Mourdia, si nous prenions

comme moyenne ce que nous avons vu à Gounguédé, en le diminuant de 5 pour les chevaux et de 50 pour les chèvres, nous pourrions établir pour le pays de Mourdia :

Chevaux	380
Bœufs	1,420
Moutons	3,800
Chèvres	3,800

En résumé, nous voyons qu'il existe des ressources dans ce pays. Les chevaux sont de haute taille, ont, en général, la robe baie ou blanche pointillée. Les bœufs sont à bosse, très vigoureux; il existe des bœufs ordinaires. Les moutons qui viennent du pays des Maures sont à laine et leur toison sert à faire des tentes et des couvertures. J'en ai vu quelques-uns qui appartiennent à la race mérinos; leurs peaux servent à faire des tapis de prière. Les peaux de chèvres sont utilisées par les Maures pour les ouvrages en cuir qu'ils travaillent avec une si grande habileté; les Bambaras les imitent assez bien. On fait une grande consommation de viande depuis Boro jusqu'à Mourdia sans préjudice du laitage et du mil qui forment toujours la base de la nourriture d'un indigène. Le commerce des chevaux, des moutons et du mil donne lieu aux échanges les plus importants. Les chevaux sont tous des animaux de prix appartenant à la race maure et valent, en général, 1000 francs environ. Les moutons reviennent à 5 francs; quant au mil, je ne saurais en fixer le prix. Le moule ne m'est pas revenu à plus de 0 fr. 10.

Le 10 mai à 7 heures du matin (heure de Paris : 6 heures Mourdia), nous nous dirigeons au S.-S.-E. vers une colline déboisée formée par des assises de grès. — Température, 30°; baromètre, 735,5.

7 h. 30. — Route au S.-E. sur un plateau rocheux. — Température, 31°; baromètre, 735,5. — La plaine est uniforme, peu boisée.

7 h. 35. — Route au S.-E. Nous montons. — Température, 31°; baromètre 733. — Nous sommes sur un plateau argileux couvert d'arbustes, dépressions et roches (grès quartzeux rosé).

7 h. 40. — Route au S.-E. Le plateau continue. Il y a des lougans ds mil sur la droite.

8 heures. — Route à l'E.-1/4-S.-E. sur le plateau argileux. — Température, 33° 5; baromètre, 732,5.

La flore est représentée par des rhats, des dioïs, des acacias.

8 h. 5. — Lougans, sol argilo-sableux rougeâtre; grès quartzeux. Nous apercevons des ondulations formant de petites collines dans l'Est.

8 h. 25. — Nous distinguons un rônier dans le S.-E. se détachant en avant de grands arbres.

8 h. 27. — Nous relevons, à une faible distance dans l'Est, le tata de Douabougou, situé dans une immense plaine transformée en lougans de mil.

8 h. 35. — Nous campons à peu de distance de l'enceinte. — Température, 35°; baromètre, 733,1.

Le tata est en bon état, crénelé, et a une hauteur de 4 mètres. La population comprend 400 habitants. Ce sont des Bambaras et des Sarracolets. Il y a quelques Pouls. Les marabouts ne sont pas nombreux. Il existe des puits au nord du village.

Plusieurs hauts fourneaux, en activité au moment de notre passage, sont placés dans le voisinage. Il y a de nombreux forgerons à Douabougou. Les ressources et les cultures sont les mêmes que dans les autres villages de cette région. Le mil forme le principal produit. Il y avait un camp de Maures appartenant à la tribu des Oulad-Mohammed; ils avaient avec eux un troupeau de bœufs et des moutons en nombre considérable : on retrouve, paraît-il, des Oulad-Mohammed dans tous les villages qui existent sur la route de Ségala.

On peut compter à Douabougou :

Chevaux	15
Bœufs	50
Moutons	200
Chèvres	300

Les poules sont nombreuses. Nous avons vu pour la première fois des canards domestiques. Ils étaient de forte taille.

A 4 h. 30 du soir, par une chaude brise du Sud-Est, nous avons observé une température de 43° (à l'ombre), le baromètre marquait 731,5.

Nous avons eu une violente tornade pendant la nuit.

II.

Douabougou a été le point extrême atteint par la mission. Le retour s'est opéré par la route déjà explorée jusqu'à Boro. Nous avons quitté cette ville le 15 mai à 6 h. 40 du matin. — Température, 23°5; baromètre, 730,2, en nous dirigeant au S.-q.-S. O., dans la plaine. Lougans de mil, quelques baobabs.

6 h. 55. — Même direction. Lougans de mil, Plaine argilo-sablonneuse.

7 h. 3. — Route au S.-1/4-S. O. Arbustes épineux (tchianhé, lakak, sourours). La plaine continue. Quelques blocs de grès quartzeux rosé.

7 h. 11. — Route au Sud. Sol argileux de couleur rouge, quelques blocs de grès. Hautes herbes, arbustes. Le terrain monte un peu.

7 h. 20. — Même direction; nous descendons au milieu de dalles de grès à surface noire ou rougeâtre, intérieur blanc friable.

7 h. 30. — Route S.-S.-O. Pays ondulé, nombreuses roches; par endroit le plateau est moins boisé.

7 h. 35. — Route S.-1/4-S.-O. Plateau argileux boisé; la flore est représentée par des caïlcédrats, des vens, rhats, queidji, karités, reb-rebs et les sounes.

7 h. 45. — Même direction. Le plateau est moins boisé. La pente générale va vers le Sud.

7 h. 53. — Traversons un marigot à sec allant porter ses eaux, pendant l'hivernage, du côté de l'Est. Région ondulée. — Température, 28°; baromètre, 732,5.

Nous marchons au Sud et gravissons sur un plateau, après avoir franchi le marigot, dont les berges sont assez élevées sur notre gauche, et fort peu sur notre droite, où nous remarquons des roches.

7 h. 58. — Route au S.-1/4-S.-O. Nous avons une chaîne de collines de 60 mètres de hauteur sur la gauche, au S.-E.

8 heures. — Même direction. Plateau boisé, n'dimbs, karités.

8 h. 10. — Pays ondulé, inondé pendant l'hivernage, lougans, quelques grands arbres, ficus, karités.

8 h. 25. — Sol sablonneux jaunâtre. Nous rencontrons une caravane de Maures, forte de 7 bœufs et 6 ânes. Lougans de mil. Le ter-

rain est partout défriché, nous apercevons une colline devant nous. Je remarque de nombreux ficus (neno-en-ouolof), qui sont communs dans le Cayor. Les feuilles sont opposées, épaisses, sans pétioles. Le fruit, qui est une figue, est comestible.

8 h. 35. — Nous arrivons à Tiamabougou. Le village est bâti dans une plaine déboisée. Le tata est solide, crénelé. Il y a un bas-fond à gauche du village, petite mare, puits, jardins, hauts fourneaux. — Température, 31° ; baromètre, 733,5.

Les lougans de mil et de coton sont très beaux. On y cultive le riz, une partie du terrain est inondée pendant l'hivernage ; nombreux pâturages. La population, composée de Bambaras, comprend 500 habitants. Il y a 15 chevaux, des bœufs, des moutons et des chèvres. On cultive l'indigo. Après avoir dépassé le village, nous montons en faisant route au S.-1/4-S.-O., dans la direction de la colline signalée plus haut. Tamarins, arbustes épineux.

9 heures. — Route au S.-S.-O. Nous montons sur un plateau argilo sableux couvert de jeunes arbustes. — Température, 34° ; baromètre, 733.

9 h. 5. — Route O.-S.-O. Nous sommes Nord-Sud avec la petite colline, mamelon élevé de 50 mètres au-dessus de la plaine. Nous la laissons à 100 mètres sur la gauche. Végétation clairsemée.

9 h. 30. — Route au S.-O., puis S.-1/4-S.-O. Le plateau continue en pente douce vers le Sud, peu boisé.

10 heures. — Route à l'O.-S.-O. Plateau. — Température, 37° ; baromètre, 735.

10 h. 15. — Même direction, mare desséchée à droite, pays ondulé, baobabs, caïlcédrats, karités, n'dimbs.

10 h. 30. — Route S.-O. Petite éminence rocheuse sur la droite (grès). Plateau déboisé.

10 h. 45. — Route O.-S.-O., à travers les lougans de mil, vaste plaine. Quelques grands arbres. Chaîne de collines dans le Sud.

10 h. 48. — Nous relevons le tata à 1 kilomètre, à l'O.-S.-O. Les lougans de mil continuent. Le village de Neguessebougou est bâti dans une plaine. Il possède un tata en bon état qui paraît très étendu. En dehors de l'enceinte, nous apercevons de nombreuses cases en paille dans le sud du village ; au nord se trouve le bois sacré, et il existe une lisière de grands arbres à l'ouest. — Température, 39° ; baromètre, 735.

Nous arrivons à 11 h. 5 au village et campons au pied d'un immense caïlcédrat, dans un bas-fond marécageux où se trouvent de nombreux puits, quelques-uns de 3 mètres de profondeur, mais contenant de l'eau en faible quantité. Elle serait insuffisante pour abreuver les animaux de la colonne. — Température, 39° ; baromètre, 735,3.

De nombreux chevaux et des chèvres sont au pâturage. Neguessebougou possède une population de 450 habitants. Ce sont des Bambarras-Kourbaris. Il y a 20 chevaux environ. Des bœufs, des moutons et de nombreuses chèvres. Les Diulas prennent en général la route qui va de Manta à Boro, par Neguessebougou. Les Maures préfèrent le chemin qui passe à Gessenais. On trouve dans ce village du mil, du riz, du coton, de l'indigo. La culture du mil est la plus florissante.

Le 16 mai, à 6 h. 50, nous quittons Neguessebougou. — Température, 27° ; baromètre, 734,5.

Nous marchons au Sud-Ouest, puis à l'Ouest, à travers un pays ondulé, inondé pendant l'hivernage.

7 heures. — Route au S.-O. Vaste plateau argileux couvert de jeunes pousses et de grands arbres, parmi lesquels nous citerons des karités, des tamarins, des baobabs, des ficus, des reb-rebs, des rhats.

7 h. 25. — Route à l'O.-1/4-S.-O. Nous descendons du plateau ; bas-fonds marécageux sur la gauche actuellement à sec, grands arbres ; sol argileux rougeâtre. Nous continuons à marcher à travers la région marécageuse, au sol fortement raviné. — Température, 26° 5 ; baromètre, 537,1.

7 h. 33. — Route au S.-O. Nous laissons à 300 mètres sur la droite le village en ruines de Marebougou, bâti au milieu des marécages. Mage a vu ce village en 1864. Ce pays, désert, aujourd'hui, est très fertile. Le riz viendrait à merveille dans ces plaines humides, inondées pendant la saison des pluies. Le sol est couvert d'humus.

7 h. 40. — Lougans de mil. Le terrain toujours argileux présente des ondulations et des dépressions considérables, qui forment de véritables marais au mois d'août. La région est peu boisée. — Température, 27° ; baromètre, 733,5 (au sommet d'une ondulation).

7 h. 50. — Nous traversons un bas-fond marécageux couvert de hautes herbes.

8 h. 5. — Route au S.-O. Belle plaine, forêt de jeunes arbres clairsemés (tamarins, rhats, n'guiguis, siddems), quelques baobabs et caïlcédrats.

8 h. 12. — Nous arrivons au village de Sirandiankaro. — Température, 28°; baromètre, 733,5.

D'immenses lougans de mil entourent le village. Celui-ci sort de ses ruines. On a construit une douzaine de cases en paille à côté de l'ancien tata et une cinquantaine d'habitants se sont réunis autour du vieux chef Dossama-Konaré. On espère que les autres, dispersés dans les villages des environs, reviendront bientôt. Ce pays est éminemment fertile. Il y a quatre beaux ficus à côté des cases. Après Sirandiankoro, nous nous engageons dans une forêt de sourours et de soumps qui dominent les hirs. Il existe une petite vallée sur notre gauche; les oiseaux, perruches, merles, perdrix sont nombreux.

8 h, 25. — Route à l'O.-S.-O. Nous longeons, en la laissant sur la gauche, une grande dépression, inondée pendant l'hivernage. La pente du sol va vers le Sud. La végétation est clairsemée. Le terrain présente toujours des ondulations. Le sol est jaunâtre, argilo-sableux. Le paysage continue ainsi; c'est une succession de plateaux plus ou moins boisés et de dépressions latérales, véritables marais quelques mois plus tard, où l'humidité a donné naissance à une végétation touffue, composée de grands arbres et de hautes herbes.

9 heures. — Route O.-S.-O. Bas-fond très boisé, grands arbres. Il existe un marais à sec sur la gauche. — Température, 31°1; baromètre, 735.

Collines peu élevées dans le Sud.

9 h. 7. — Nous passons à côté d'un rônier gigantesque.

9 h. 20. — Vaste plateau déboisé.

9 h. 25. — Route à l'Ouest. Quelques dalles de grès à gauche de la route, grande dépression argileuse.

9 h. 32. — Région ondulée, ravines, grande dépression à gauche; nous montons.

9 h. 40. — Nous franchissons un marigot, large de 6 mètres, à sec; son lit est formé par des dalles de grès brunâtres; sa direction est l'Est. — Température, 33°; baromètre, 735,1.

Après le marigot, route au S.-O. sur une petite colline déboisée.

9 h. 45. — Route à l'O.-S.-O., sur un vaste plateau déboisé. Nous avons, sur la droite, le marigot de Bougou-Ko qui va, d'après le guide, se terminer à Neguessebougou.

9 h. 52. — Même direction. Il y a de l'eau excellente dans le marigot qui est à 30 mètres sur la droite. Je relève un rônier à 100 mètres sur la gauche S.-1/4-S.-O. Il y a également les ruines d'un haut-fourneau.

10 heures. — Route à l'Ouest. Pays ondulé, végétation peu touffue jeunes arbustes. — Température, 34° 5; baromètre, 734,5.

10 h. 5. — Nous passons sur des dalles de conglomérats ferrugineux formant le lit du marigot.

10 h. 20. — Après avoir traversé plusieurs ravines, dépressions argileuses, nous arrivons sur une vaste plaine peu boisée.

11 heures. — Le même plateau continue. — Température, 36° 5; baromètre, 733,5.

La route est le S.-O. La plaine est peu boisée, karités, danks, n'dimbs. Chaîne de petites collines sur la droite.

11 h. 5. — Nous arrivons au village en ruines de Ouolokoro. Après avoir traversé le village, nous marchons à l'O.-S.-O. pour venir bientôt à l'Ouest. Nous descendons dans une grande dépression de terrain qui doit être inondée pendant l'hivernage. Prairie, petit marigot de Onolokoro, troupeau de bœufs. — Température, 37°; baromètre, 735.

Après avoir franchi le marigot, nous marchons à l'O.-N.-O. sur un monticule couvert de grands arbres : caïlcédrats, hirs, guedjs, etc... La région est accidentée.

11 h. 15. — Même direction. Nous descendons dans une plaine déboisée entourée par des talus argileux. Bas-fond sur la droite.

11 h. 20. — Route à l'O.-1/4-S.-O. Terrain ondulé, quelques grands arbres.

11 h. 35. — Route à l'O.-S.-O. Beau ficus, plateau peu boisé, dioï couvert de feuilles. Nous continuons notre route sur le plateau légèrement ondulé.

12 heures. — Toujours le plateau. — Température, 38°; baromètre, 733.

12 h. 10. — Colline sur la droite, troupeau de chèvres.

12 h. 13. — Relevé un rônier à l'Ouest, grands arbres.

12 h. 15. — Nous apercevons au milieu d'une vaste plaine con-

vertie en lougans de mil, le tata crénelé de Banankoro. — Température, 39°; baromètre, 732,5.

Il y a des arbres magnifiques à l'Ouest et au Nord du village du côté du rônier. Grande dépression au Nord du côté de la colline. Le village est important, bien défendu par un solide tata et possède une population de 400 habitants. Ce sont des Bambaras de la famille des Kouarès. Les ressources en mil et en riz sont abondantes. On cultive, outre ces deux produits, le coton et l'indigo. Il y a peu de commerce dans le pays. On en exporte du mil que l'on vend à Manta ou à Boro aux caravanes maures. Il existe dans le village :

Chevaux	15
Bœufs	40
Moutons	80
Chèvres	150

Nombreux puits en dehors du tata. Depuis Boro, nous constatons que le nombre des lougans est très considérable. Tiamabougou, Neguessebougou, Siradiankoro, Banankoro, font de nombreux défrichements. Outre le mil qu'ils produisent en abondance, ces villages pourraient fournir du riz. Il faudrait repeupler Morebougou et utiliser les grandes étendues de terrains marécageux qui s'étendent autour de cette ancienne ville dévouée aux Toucouleurs, aujourd'hui disparue.

Nous quittons Banankoro le jour même à 5 h. 15 (soir) et marchons à l'Ouest. Nous traversons une petite vallée, vaste dépression inondée pendant l'hivernage et où se trouvent plusieurs puits; puis gravissons un plateau argileux peu boisé en marchant au S.-O.; pluie abondante.

5 h. 45. — Nous marchons à l'Ouest à travers les lougans de mil.

5 h. 57. — Même direction. Grande dépression du terrain. Terre riche, vastes lougans, pays ondulé, petit marigot coulant à l'Est, bambous sur les bords.

6 heures. — Pluie. — Température, 29°; baromètre, 731,5.

Nous marchons à l'Ouest sur un grand plateau. Lougans de mil, quelques caïlcédrats. Pays ondulé, petites vallées.

6 h. 30. — Même direction. Vaste plateau couvert de hautes herbes et d'arbustes.

6 h. 50. — Nous avons légèrement monté. La route est à l'E.-S.-O. Le plateau continue. Les hautes herbes disparaissent. Arbustes épineux (tchianhé, lakaks), quelques dioïs.

7 heures. — Route à l'O.-S.-O. Sol caillouteux (conglomérats ferrugineux). Nous descendons au S.-O. Nous apercevons une chaîne de collines. La pluie a cessé. — Température, 28°; baromètre, 728.

7 h. 5. — Route à l'O.-S.-O. Lougans de mil, hautes herbes, quelques arbustes épineux; karités.

7 h. 10. — Même direction. Grand plateau, marigot desséché sur la gauche, sa direction est l'Est. Nous apercevons le tata de Manta au S.-O.

7 h. 13. — Route au Sud, puis au S.-O. Laissons une grande ravine sur la gauche et nous arrivons dans les immenses lougans de mil qui précèdent le village.

7 h. 15. — Nous marchons au S.-O. vers le tata.

7 h. 25. — Nous arrivons à notre premier campement sous le magnifique caïlcédrat que nous avons signalé à notre voyage d'aller. — Température, 29°; baromètre, 729.

Nous avons parlé de l'importance commerciale de Manta. Par la route que nous venons de suivre, Boro et Manta sont séparés par des villages entièrement bambaras. Tandis que Boro, Gessenais et Manta sont des villages plutôt sarracolets. De Manta à Koumi la route est connue. Il nous reste à parler de l'itinéraire de Koumi à Nonkho, et de ce chef-lieu de canton à Nossombougou. Nous partons de Koumi le 21 mai à 7 heures. — Température, 29°; baromètre, 728.

Nous marchons au Sud à travers les lougans.

8 heures. — Route au Sud. Temps couvert. — Température, 30°; baromètre, 726,5. — Vaste plaine couverte de hautes herbes, houlles, ficus, quelques dépressions, sol grisâtre argileux. Les eaux de ce pays vont au Dialiba, d'après Kanouba, fils du chef de Nonkho, qui nous sert de guide.

9 heures. — Même direction. Vaste plaine, hautes herbes, sol caillouteux, jeunes arbres. Le temps s'éclaircit, brise du S.-O. — Température, 31°; baromètre, 725.

Le paysage est uniforme, quelques conglomérats ferrugineux. Les tchianhès aux fleurs blanches qui exhalent une odeur très agréable, sont nombreux.

9 h. 30. — Vaste plateau, déboisé par places, au sol couvert de cailloux ferrugineux, rougeâtres, quelques conglomérats.

9 h. 40. — Vallée limitée par des roches (grès) en forme de fer à cheval. Arbres de première grandeur. Nous avons traversé ce point en allant de Sirakoro à Koumi. — Température, 32°; baromètre, 727.

10 h. 10. — Route S.-1/4-S.-E. — Forêt d'arbustes épineux. -- Température, 33°; baromètre, 729.

10 h. 30. — Route S.-E. — Pays ondulé, boisé, vaste plateau. — Température, 35° 5; baromètre 730.

10 h. 45. — Route E.-S.-E. — Plaine boisée.

10 h. 55. — Route S.-E. — Nous apercevons le tata de Niara. — Température, 34°; baromètre, 730,5.

Il y a une grande dépression du terrain avant d'arriver au village. Nous allons camper au pied d'un ficus dans le S.-E. de Niara, après avoir traversé de grands lougans de coton. Le tata est en très bon état. Les puits sont dans l'intérieur de l'enceinte. Il est habité par des Bambaras de la famille des Dambélés. Nous avons remarqué des hommes de très haute taille. La population comprend 400 habitants. Les chevaux sont au nombre de 15. Il y a des bœufs, des moutons, des chèvres et des poules.

La production du pays paraît être le coton.

On y cultive également beaucoup de mil et un peu de riz.

Le même jour, à 4 h. 30 du soir, nous prîmes, à travers les lougans, la route du S.-S.-O.

Temps couvert. — Température, 33°; baromètre, 727,5.

4 h. 45. — Route au Sud. Pays ondulé, ravines, grands arbres, parmi lesquels des caïlcédrats et des n'dimbs. Le sol argileux monte légèrement. Tabacs (pas de fruits).

5 heures. — Route au S.-1/4-S.-E. Apercevons le tata de N'djamadi. — Température, 33°; baromètre, 728,5.

Pays ondulé, Karités.

Ce petit village tombe en ruines, il contient de 50 à 80 habitants. Nous avons vu des bœufs, des moutons et des chèvres. Il est situé dans une belle plaine où l'on a conservé des caïlcédrats et des karités au milieu des défrichements. Lougans de mil et de coton.

Nous marchons au Sud et à 5 h. 10 au S.-S.-E. La plaine continue. Sol argileux, grisâtre, houlles.

5 h. 30. — Route au S.-1/4-S.-E. Même plateau. Hautes herbes, jeunes arbustes; sentier formé par un gravier rougeâtre.

5 h. 50. — Même plateau, déboisé par places (terrain défriché).

6 heures. — Vaste plaine, Route au S.-S.-E. — Température, 32° 5; baromètre, 727.

Nous apercevons, au S.-1/4-S.-E., le village de Monintoua. Grand rônier au S.-E. Une vaste plaine déboisée, couverte de lougans de mil, précède le village où nous arrivons à 6 h. 15, et campons au pied d'un ficus, dans l'est du tata. Ce village paraît très solide. Le tata est bien entretenu. Il contient une population de 350 habitants. Ce sont des Bambaras de la famille des Diaras. Il existe une dizaine de chevaux. Les bœufs, les moutons et les chèvres ne sont pas en nombre considérable. Les cultures principales sont celles du mil et du coton. Il y a de nombreux métiers de tisserands.

Les puits sont dans le village. L'eau a un goût ferrugineux prononcé. Le 22 mai, à 7 heures, nous prenons la route qui va au S.-1/4-S.-E. Vaste plaine déboisée, lougans de mil.

7 h. 15. — Route au Sud. Nous montons sur un vaste plateau caillouteux. Végétation clairsemée, jeunes arbustes, karités.

7 h. 20. — Température, 25° 6; baromètre, 727,5.

7 h. 25. — Deux routes devant nous. Nous prenons celle qui va au S.-S.-O., puis au Sud. L'autre se dirige sur Nossombougou.

7 h. 37. — Lougans de mil.

7 h. 40. — Route au Sud. Gravissons une petite éminence. Au sommet se trouve un plateau couvert de grès schisteux.

7 h. 48. — Arbustes épineux (sourours), lougans de mil.

8 heures. — Route au S.-1/4-S.-O. Vaste plateau uniforme, boisé. On aperçoit une éminence dans le Sud. Tamarins. — Température, 26° 1; baromètre, 731.

8 h. 10. — Lougans de mil. Nous arrivons au village de Bougoudiana, qui dépend de Nonkho. Ce village, petit, a son tata en mauvais état et de nombreuses cases en ruines. Il y a tout autour de très beaux arbres : tamarins, ficus, karités. La population ne dépasse pas 80 habitants. Il y a des chèvres, des moutons et des bœufs. Les lougans de mil sont très importants, ainsi que nous le constaterons pour les autres villages du même canton. En quittant Bougoudiana, nous prenons le chemin du S.-E. à travers un plateau ondulé et

boisé. L'arbre à beurre est commun. Il y a entre les branches des tamarins des paniers pour recueillir les essaims d'abeilles.

8 h. 23. — Nous marchons au S.-1/4-S.-E. Plateau ondulé.

8 h. 30. — Lougans de coton et de mil. Route au S.-E.

8 h. 35. — Route au Sud. Très beaux lougans de mil, nombreux arbres, ficus, karités. Nous marchons bientôt au S.-1/4-S.-E., à travers champs, pour aller reprendre la route. Les lougans occupent une grande étendue.

8 h. 40. — Passons un ruisseau à sec, puis route au Sud, à travers une forêt de reb-rebs.

8 h. 43. — Rejoignons un sentier, marchons au Sud et traversons un instant après un marigot profond aux berges escarpées, large de 3 mètres, et qui coule à l'Est pendant l'hivernage.

Nous nous dirigeons ensuite vers le S.-O.

8 h. 45. — Nous arrivons à un village de lougans appelé Saninkoro.

12 cases, 50 habitants, chèvres, poules.

Grande culture de mil, riz et coton.

En quittant Saninkoro, nous marchons au Sud. Vaste plaine, baobabs.

9 heures. — Route au S.-1/4-S.-E. Plateau argileux, ondulé et boisé.

Flore représentée par des baobabs, caïlcédrats, karités, sourours, siddems. Temps couvert, brise du S.-O. — Température, 27° ; baromètre, 734,5.

Le sol est très riche, fine couche de sable, au-dessus de l'argile; humus. On s'aperçoit que l'on approche d'une région où l'eau est abondante. Nombreux oiseaux.

9 h. 5. — Même direction. Rônier, lougans de mil. Colline devant nous, au Sud-Ouest. Bambous nombreux sur les bords d'un marigot à sec.

9 h. 12. — Nous traversons le marigot précédent, qui va à l'Est. Route au Sud. Plateau ondulé. Grande dépression argileuse sur la gauche.

Arbustes épineux (tchianhé, lakak, sourours, siddems).

Blocs de grès granitoïde. — Coquilles blanches roulées.

9 h. 17. — Route au Sud. Vaste plateau. Colline sur la droite, formée par des assises de grès, se continuant avec une chaîne qui se trouve devant nous.

9 h. 20. — Nous arrivons au village de Néguéta. — Température, 28° ; baromètre, 734,5.

Ficus et tamarins. Le village n'a pas de tata. Les cases sont nombreuses.

Elles sont habitées par des agriculteurs.

Les cases en paille sont au nombre de 35. La population est de 150 habitants. Je n'ai aperçu ni bœufs ni moutons. Les chèvres sont communes.

9 h. 35. — Route Sud. Lougans. Nous montons légèrement.

9 h. 49. — Route Sud. Sol couvert de cailloux ferrugineux. Nous avons devant un arc de cercle formé par une chaîne de petites collines. — Température, 29° ; baromètre, 733,5.

9 h. 50. — Même direction. Nous gravissons une colline sur les flancs de laquelle se trouvent des lougans. Conglomérats ferrugineux et blocs de grès.

10 heures. — Nous sommes au sommet de la colline. — Température, 29° 8 ; baromètre, 731.

La route est le S.-S.-O. Plateau ferrugineux. Caoutchouc.

Nous descendons immédiatement dans une grande vallée boisée.

10 h. 8. — Route Sud. Nous apercevons bientôt les ruines du village de Ourouné. Lougans de mil. Nous sommes dans un cirque montagneux.

10 h. 15. — Arrivons au nouveau village de Ourouné. Il est formé par une cinquantaine de cases à toiture de paille, disséminées dans la plaine. Il y a un puits. La population comprend 200 habitants environ. Les ressources en mil sont considérables. Il y a des bœufs, des chèvres et des poules. — Température, 29° ; baromètre, 732,5.

10 h. 28. — Route au Sud-Ouest. Conglomérats ferrugineux.

10 h. 28. — Nous gravissons une colline formée par de grands blocs de conglomérats ferrugineux. Vaste plateau faisant suite.

10 h. 35. — Route au S.-S.-O. Nous sommes au sommet de la colline. Lougans de mil. — Température, 30° ; baromètre, 729,8.

10 h. 40. — Descendons dans la vallée et faisant route au S.-S.-O. Conglomérats ferrugineux, blocs de granit (grès diorite ?), région boisée. — Température, 30° ; baromètre, 732.

10 h. 46. — Je relève, au Sud, le tata de Nonkho. Grande colline

dans le sud du village. Nous marchons dans un pays profondément raviné; puits; région inondée pendant l'hivernage.

11 heures. — Nous campons au pied d'un baobab, devant la porte Nord du village.

Nonkho n'a pas l'importance de Koumi. Son tata forme un quadrilatère régulier. L'intérieur du village n'est pas en bon état; beaucoup de cases tombent en ruines.

Nonkho possède 500 habitants. Ce sont des Bambaras de la famille des Diaras. Si l'on ajoute 2,400 pour les huit villages qui en dépendent, nous avons une population de 2,900 pour le canton.

Nous pouvons estimer qu'il y a :

Chevaux	25
Bœufs	50
Moutons	100
Chèvres	250

pour le chef-lieu.

Les ressources sont les mêmes que dans les pays précédents.

On y trouve du mil, du riz, des arachides, du coton, de la cire.

La culture principale est celle du mil.

Les industries consistent en celles des forgerons et des tisserands.

C'est surtout un pays guerrier. Koumi, Nonkho, Daba, sont les pays les plus renommés du Bélédougou pour leur bravoure.

A 1 h. 10, le temps étant couvert, nous avons observé : Température, 31° ; baromètre, 730,5.

6 h. 30. — Temps couvert. — Température, 32° ; baromètre, 729,5.

Dans la journée du 23, nous avons eu une tornade.

A 5 heures, nimbus, tonnerre. — Température, 34° ; baromètre, 728.

5 h. 30. — Fin de la tornade. Pluie légère.

Le 24 mai, à 7 h. 20, nous partons de Nonkho. — Température, 29° ; baromètre, 730,5.

Nous faisons route à l'O.-S -O., sur une colline de conglomérats ferrugineux rougeâtres. Lougans de mil, quelques grands arbres. Nous marchons parallèlement à la colline qui domine le village.

7 h. 40. — Plateau couvert de roches ferrugineuses; herbe courte, région boisée (l'hivernage est commencé). Route au S.-O. — Température, 29°; baromètre, 728,3.

Nous trouvons bientôt des lougans de mil. Cirque montagneux.

7 h. 55. — Route au S.-S.-O. sur le plateau. Lougans de mil.

Nous apercevons le village de Koreya. — Température, 29°5; baromètre, 729,5.

Le tata du village est en ruines. Les cases en mauvais état. La population ne dépasse pas 100 habitants. Il y a des bœufs et des chèvres.

Nombreux greniers à mil. Les lougans sont très étendus.

8 h. 3. — En quittant Koreya, nous marchons au S.-S.-O. Bas-fond marécageux, puits. Nous passons un marigot à sec; bambous, hautes herbes vertes.

8 h. 5. — Le marigot est franchi une seconde fois. Route au Sud, nous montons légèrement. Acacias, houlles, rhats, reb-rebs; jeunes arbustes, sol argileux, jaunâtre, couche d'humus abondante.

8 h. 7. Route S. 1/4 S.-O. Plateau boisé, sol rougeâtre, belle prairie.

8 h. 23. — Route S.-O. Mare sur la gauche. Bientôt route à l'Ouest pour éviter un marigot profond appelé Kodjala-Ko.

8 h. 29. — Nous reprenons le sentier. Plateau couvert de conglomérats ferrugineux.

8 h. 53. — Descendons du plateau. Vallée boisée. Route au S.-O.

8 h. 55. — Route à l'Ouest. La flore est représentée par des karités, des caïlcédrats, des reb-rebs, des danks, des n'dimbs.

Grands blocs de grès à surface grise.

9 heures. — Colline dans le Sud. Route O.-S.-O. — Température, 31°; baromètre, 730,5. Plateau uniforme.

9 h. 15. — Route au Sud. Nous traversons le village en ruines de Diabougou; plantation de mil (qui est déjà très beau). Nous marchons ensuite au S.-O. Le pays est ondulé, marécageux pendant l'hivernage. Colline de 100 mètres de hauteur dans le Sud : grands arbres : karités, reb-rebs.

9 h. 20. — Route au Sud. Pays inondé, bas-fonds; hautes herbes; nous traversons le Diababougou-Ko, large de deux mètres (il y a de l'eau). Thé de Gambie. — Température, 31°5; baromètre, 733,5.

9 h. 30. — Nous montons légèrement. Vaste plateau peu boisé. — Baromètre, 733. Colline sur la gauche.

9 h. 45. — Route au S. 1/4 S.-O. Pays ondulé. Nous marchons vers une chaîne de collines. Nombreuses roches (granit et conglomérats ferrugineux).

9 h. 55. — Arrivons par un sentier rocheux au sommet de la colline. — Température, 33°; baromètre, 728,5.

9 h. 57. — Nous descendons. Route au S. 1/4 S.-O. Belle vallée et haute colline devant nous. Nous apercevons dans la plaine, au Sud, le village de Babougou (500 habitants). Dans la vallée nous observons : température, 33°; baromètre, 729,5.

Nous marchons à l'O.-S.-O. Rochers, monticules, collines dans le lointain.

10 h. 7. — Route au S.-O. Côtoyons un marigot à sec, que nous laissons sur la gauche. Blocs de granit. Gravissons une petite colline, terminée par un plateau. La vallée est ouverte du côté de l'Ouest. Colline dans le Sud.

10 h. 30. — Route au S. 1/4 S.-O. Nous descendons du plateau; région ondulée, bas-fond marécageux. — Température, 34°; baromètre, 733,5.

Nous traversons une grande mare pleine d'eau : c'est le Toima-Ko, qui a une largeur de cinquante mètres. Ce serait, d'après le guide, le marigot de Nossombougou. L'eau semble se diriger au S.-E. (?).

Après l'avoir franchi, nous faisons route au S.-O.; gravissons une colline et ne tardons pas à arriver aux lougans. La région est déboisée; on a conservé les karités; nous remarquons des champs de mil, de maïs et de cotonniers. Les premières pluies ont déjà produit leur effet.

10 h. 50. — Route au S.-O. Nous sommes sur un immense plateau caillouteux, transformé en prairie. Quelques grands arbres.

11 heures. — Nombreux arbustes épineux. — Température, 34° 5; baromètre, 731,5.

Nous passons un marigot à sec et continuons à marcher sur la plaine qui est déboisée maintenant.

11 h. 15. — Route au S.-S.-O. Nous apercevons le rônier, puis l'immense tata de Nossombougou. — Température, 35°; baromètre. 731,5.

Nous traversons rapidement les lougans de mil, et à 11 h. 33, nous nous retrouvons à notre ancien campement.

L'itinéraire qui sépare ce village de Bamako a déjà été décrit.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

ITINÉRAIRE DE LA MISSION AU PAYS DE MOURDIA

Distances de village à village.

De Bamako à

Touroukoro, il y a	14k850
Doneguebougou	5 950
N'Kara	6 375
Fia	8 150
Diohama	6 150
Tenezana	6 975
Kodjan	9 075
Nossombougou	4 »
Zambougou	6 750
Ouolodo	6 225
Diribabougou	7 200
Kena	8 400
Biebala	3 150
Sirakoro	5 850
Koumi	14 100
Kounka	7 500
Métebougou	5 400
Soma	4 850
Gombougou (ruines)	4 500
Mantan	4 750
Kartabougou (abandonné)	13 »
Donguérébougou (ruines)	7 500
Guessénais	5 500
Soso (ruines)	13 400
Kabako (ruines)	8 175
Boro	5 050
A reporter	249 444

Report	249k444
Djongoye (ruines)	5 200
Dampa	11 900
Dossorla	4 950
Niamabougo (ruines)	2 550
Bomandjougou	5 775
Gounguédé	16 275
Mourdia	6 600
Douabougou	6 900

Retour.

De Boro à	
Tiamabougou	8 825
Neguessebougou	9 825
Morobougou (ruines)	2 550
Siradiankoro	3 375
Ouorokoro	13 350
Banankoro	5 450
Mantan	9 600
De Koumi à	
Niara	15 300
Djamadi	2 400
Monintoua	5 325
Bougoudiana	5 775
Saninkoro	2 475
Négueta	2 775
Ourouné	4 050
Nonkhô	2 925
Korea	2 850
Diababougou (ruines)	5 250
Nossombougou	8 850
TOTAL	363 925

Le levé topographique comprend donc 363k,925 de région inexplorée.

Aller et retour. La mission a parcouru : 512k,600.

Notes sur les pays de Goumbon, Kalari, Sokholo et Massina.

Les Toucouleurs de Ségou et du Kaarta désignent sous le nom de *Kénieka* la région comprise entre le désert d'El Haod au Nord, le Fadougou au Sud, le Kalari à l'Est et le Bakhounou à l'Ouest.

Ils étendent même quelquefois ce nom au pays de Dampa et à celui de Ségala. Cependant ce dernier territoire porte plus spécialement le nom de *Sérana;* Mage lui donne celui de *Sarnari.*

Lorsque nous avons demandé des renseignements sur Goumbou, les habitants de Mourdia ont, à plusieurs reprises, essayé de nous induire en erreur.

Nous pouvons toutefois considérer comme à peu près exacts les renseignements suivants :

On m'a toujours désigné la *polaire* comme étant la direction réelle de Goumbou.

Cette ville se trouve donc dans le nord de Mourdia. M. le docteur Lentz, qui l'a visitée en 1880, la met exactement dans le 15e degré de latitude nord.

D'un autre côté, on m'a affirmé qu'un indigène partant de Mourdia au lever du soleil n'avait qu'une nuit à passer dans la région inhabitée et sans eau.

Il arrivait le lendemain entre 8 et 9 heures à *Kaloumba*, village dépendant de Goumbou.

De Kaloumba à Goumbou, il y a la même distance qu'entre Gounguédé et Mourdia; soit 7 kilomètres.

La marche ordinaire d'un noir varie entre 40 et 45 kilomètres par jour. Nous pouvons admettre qu'il lui reste 15 kilomètres pour atteindre Kaloumba, puisqu'il y parvient de bonne heure, nous pouvons donc supposer que Goumbou est au maximum à 67 kilomètres de Mourdia. Je crois que l'on peut réduire ce chiffre à 60 kilomètres. Un cavalier vient dans une journée de Goumbou à Mourdia.

On ne trouve de l'eau qu'à Kaloumba, qui est un village (Bambara et Sarracolet) peu important, 500 habitants environ. Cependant, à la saison des pluies, il existe plusieurs mares où l'on peut trouver de l'eau.

La ville de Goumbou est bâtie aux confins du désert. Le territoire

d'El Haod qui la sépare de Oualata ou Birou et du Tichit est inexploré.

Elle a une population de 5,000 habitants, Sarracolets, Bambaras et Toucouleurs, deux fois celle de Mourdia. Je ne parle pas des Maures qui sont plus nombreux qu'à Dampa et Mourdia. Leur nombre varie entre 1500 et 2,000.

Le commerce est entre les mains des Sarracolets et des Maures. Il y a un marché quotidien, analogue à celui de Mourdia.

Les caravanes maures descendant du Tichit et de Oualata viennent en grand nombre à Goumbou.

Goumbou entretenait jusqu'à ces derniers temps des relations commerciales suivies avec *Nioro* par le Bakhounou.

Le différent survenu entre Montaga et les Maures a interrompu les communications; d'un autre côté, le parti Bambara qui déteste les Toucouleurs et trouve suffisamment à s'enrichir avec les caravanes qui viennent du désert ne veut plus avoir de rapports, d'après certaines personnes de Mourdia, avec le Nioro et le Diombokho. Ce serait grave pour les Toucouleurs, car ils achètent autant à Goumbou qu'à Médine. Les Diulas faisaient constamment le voyage de cette ville à la capitale du Kaarta.

En cas de guerre avec Ségou nous avons tout intérêt à fermer ce marché aux partisans d'Ahmadou.

Le chef actuel de Goumbou s'appelle *Bakorba,* le deuxième chef qui est le plus influent porte le nom de *Mari Mansa.* Je crois que sans la mauvaise volonté du chef de Mourdia j'aurais pu atteindre Goumbou et recevoir un bon accueil dans ce pays, qu'il sera peut-être moins facile d'obtenir aujourd'hui que les Toucouleurs et les Maures ont, en faisant la paix, ouvert de nouveau la route aux caravanes qui font le transit entre Nioro et cette ville.

D'après M. le Dr Lentz, Goumbou est à 310 mètres d'altitude. Un indigène peut, en 48 heures, aller de Goumbou à Sokolo, ou Soualo, la *Kala des Arabes.*

Les relations entre Goumbou et Mourdia, très bonnes en général, étaient tendues à l'époque de notre passage, à cause d'une affaire de captifs.

Ségala a de bons rapports avec Goumbou. Il existe une route directe entre ces deux points.

On trouve à Goumbou les mêmes marchandises qu'à Mourdia et à

Dampa. Les caravanes qui viennent de Tombouctou par Bassikounou et Sokolo apportent des fusils et de la poudre. Ces armes viennent du Maroc.

La tribu maure qui vient le plus souvent à ce marché est celle des Oulad Lack lall Tichit, fraction des Oulad m'Barick, puis celle des Oulad Masdouf.

On peut aller facilement de Goumbou à Tombouctou. Entre Goumbou et Sokolo, il y a deux jours de marche sur un plateau uniforme, couvert d'une végétation rabougrie.

On trouve de l'eau à Nara et à Busgeria.

De Sokolo à Bassikounou, il y a également deux jours, et de cette ville, aujourd'hui inhabitée, à Tombouctou, il y a trois jours. En résumé, on peut, dans une semaine, aller de Goumbou à Tombouctou.

De Sokolo à Tombouctou, le terrain descend insensiblement.

Le moyen le plus pratique pour atteindre la ville qu'on se plaît à appeler la capitale du Soudan serait d'aller de Sokolo à Iowarou ou à Ouollarou, sur le lac Déboé ou Dhébo et descendre le Niger, comme le fit René Caillé, et arriver à Cabara, qui est le port de Tombouctou. On pourrait faire ce trajet en deux jours, trois au plus.

Comme le Massina serait évité, on pourrait plus facilement, avec la protection des Maures, se rendre auprès du cheick Ahmel-el-Bekhay.

Note sur le Kalari.

M. Lentz, en 1880, est passé sur la frontière du pays de Kalari ou mieux de Kala. Bambaras et Sarracolets m'ont toujours parlé du Kala. Je crois que ce sont les Toucouleurs qui appellent Kalari le pays de Kala.

Ce pays se trouve entre Ségala et Sokolo ou mieux *Soualo*. Il est à un jour de marche de chacune de ces villes.

Voici l'itinéraire que l'on suit pour atteindre Kolodougou, qui est le village le plus important de cette région :

Ségala, Godela, Tanho, Tchémédeli ; Iorébougou, Tim, Kolodougou.

Le chef de Tchémédeli s'appelle Babélé.

Le village de Kala est dans le Nord de Kolodougou.

Sokolo ou Soualo (la Kala des Arabes), forme une ville indépen-

dante, que les gens de Dampa ne considèrent pas comme faisant partie du pays de Kalari, bien que son nom semble l'indiquer.

Ce sont des Bambaras Courbaris et des Sarracolets qui habitent cette région.

Le chef de Sokolo s'appelle Mahmari Courbari.

La ville a une population de 2,000 à 2,500 habitants environ, Bambaras pour la plupart. Le reste comprend des Sarracolets et des Maures.

C'est à Sokolo que se rendent les caravanes qui viennent de Oualata et de Tombouctou. Elles se divisent en arrivant : les unes pour aller à Goumbou, les autres pour se rendre à Ségala.

Sokolo entretient des rapports continuels avec Ségala. La route qui sépare ces deux villes n'est pas peuplée. Ce sont les Maures Oulad Mohammed qui sont les courtiers de cette région; on pourrait grâce à eux atteindre Tombouctou avec la plus grande facilité. J'ai eu l'occasion de recevoir à Mourdia la visite d'Ély, fils du chef de cette tribu. Il m'a affirmé que de Ségala je pourrais me rendre à Sokolo en compagnie d'une caravane, mais que j'avais des chances nombreuses pour en être empêché par Bakorba, chef de Ségala. Quant aux Maures, je n'avais rien à en redouter. Ils étaient très heureux de recevoir des Européens chez eux, parce qu'ils savaient que nous protégions le commerce.

Le village de Bassikounou, voisin de Sokolo, est aujourd'hui inhabité. La population est venue se réfugier dans cette dernière ville.

Les Sarracolets désignent sous le nom de Kalangaos les habitants du pays de Kala.

Un Talibé de Ségou appelé n'To a pris un village du Kalari nommé *Markabougou*. Il y réside. C'est le seul village de cette région qui n'ait pas de bons rapports avec Ségala.

Ségala, Kolodougou, Kala, Sokolo entretiennent les meilleures relations.

Ces quatre villes sont en communications fréquentes avec *Toumbouctou*. (Prononciation des Sarracolets de Dampa et des gens de Ségala.)

Au-delà de Goumbou et de Sokolo on entre dans le pays des Maures, plaine immense, dépourvue de végétation et d'eau, qui descend en pente douce vers Oualata et Araouan.

Sokolo est à 320 mètres d'altitude et El Araouan à 233 mètres.

Les échanges qui se font dans le Kalari et à Sokolo sont les mêmes qu'à Mourdia, à Ségala et à Goumbou.

L'élève des chevaux paraît être très importante. Il y a beaucoup de juments poulinières. On exporte les chevaux au Massina.

Le mil, le riz, sont les principales cultures. Les troupeaux de moutons et de bœufs sont très importants. Il y a des Pouls chargés de la surveillance des animaux.

Le Kalari confine au Massina.

Il est difficile de se faire une idée de la population de ce pays. Je ne crois pas, y compris Sokolo, qu'elle dépasse 10,000 habitants. Nous nous rapprochons du désert et je crois que les paroles de Goraba, le neveu du chef de Dampa, sont exactes : « Il n'y a pas de ce côté du Niger (rive gauche) de pays aussi peuplés que ceux de Mourdia et de Dampa ; il ajoutait que de Koumi à Ségala, il y avait plus d'habitants que dans le Massina tout entier. »

Tout en tenant compte de l'esprit qui a dicté cette réponse, il est un fait certain, plus nous connaissons le Soudan occidental : c'est que les 40,000,000 d'habitants que les géographes se plaisent à y placer ont pu exister jadis, mais ont disparu depuis longtemps.

La région la plus peuplée est certainement celle que nous venons de parcourir pendant notre voyage.

Note sur le Massina.

J'ai rencontré une grande réserve chez les envoyés de Bakorba, lorsque je les ai interrogés sur le Massina. Ils m'ont dit que ce pays très étendu était constamment en guerre ; que Toucouleurs, Bambaras et Maures ne parvenaient pas à s'entendre et que les caravanes avaient renoncé à aller à Djenné, à Sansandig et à Ségou en traversant cette région. Pendant l'hivernage, le pays est inondé et l'on ne communique qu'à l'aide de pirogues.

On donne le nom de Massina à la partie du Soudan située entre le lac Déboé au Nord, le Ségou, le Kaminiadougou et le Tombokho au Sud. A l'Ouest il confine au pays des Kalaris, à l'Est il est en rapports avec le territoire inexploré, connu sous le nom de Tombokho.

Les différents bras du Niger qui se réunissent à la rivière Oulou-

Oulou pour se jeter dans le lac Dhébo, Dhiébou ou Déboé, le traversent et le fertilisent.

C'est un pays de plaines et de pâturages.

On y élève beaucoup de chevaux et le pays est très riche en mil, en riz, en foigno et en maïs.

Le Massina est aujourd'hui entre les mains de trois chefs : Tidiani, le neveu d'El Hadj Omar qui commande sur la rive droite du Niger du côté de Hamdallahi et Djenné, Abidina, chef des Maures Kountahs qui habite Peinhé et Karamoko Diara, chef Bambara qui habite Morebougou. Ce dernier chef et sa famille sont venus de Ségou, après que cette ville se fut rendue à El Hodj Omar et que le roi Ali eut été exécuté.

Un des parents de Karamoko, appelé Boulédjougou, habite n'Ppogo dans le Kalari.

Enfin, on trouve des Bambaras Kourbaris à Sala, ayant pour chef Mahmari.

Le pays est aujourd'hui dépeuplé. Les habitants l'abandonnent pour aller vivre chez les Maures. Ces derniers se sont alliés aux Bambaras Diaras et Kourbaris pour faire la guerre à Tidiani, dont la puissance a beaucoup diminué. Tidiani vivrait la plupart du temps au milieu des Bambaras Mansons qui sont restés fidèles à sa cause.

Ce pays du Massina, jadis si florissant, surtout avant l'arrivée des Toucouleurs, serait aujourd'hui ruiné et en proie à des guerres continuelles.

Comme je le disais plus haut, les caravanes en ont oublié le chemin et ses relations avec Tombouctou ont cessé.

Je répéterai le mot du frère du chef de Dampa : « De Koumi à Ségala, le pays que l'on traverse est plus peuplé que le Massina. »

CONCLUSIONS DU VOYAGE AU MOURDIARI

Dès qu'on s'éloigne de la rive gauche du Niger pour remonter vers le Nord, écrit M. Mage, on monte graduellement parce que le terrain s'élève graduellement par une série de plateaux qui résorbent en lacs, mares ou marais les eaux pluviales, mais qui n'ont aucun cours d'eau.

En résumant les nombreuses observations barométriques que nous avons recueillies dans le cours de notre voyage, nous voyons qu'après avoir franchi le massif montagneux dont le point culminant est le Bafile-Kourou, on descend rapidement.

A Fia, on est 50 mètres plus bas que sur les bords du Niger. De Fia à Nossombougou, en négligeant les petites collines qui séparent ces deux points, on parvient dans un pays de plaines dont l'altitude est inférieure de 25 mètres à celle de notre fort de Bamako.

De Nossombougou à Mantan, le pays monte insensiblement, formant trois plateaux successifs : celui de Nossombougou, de Koumi, de Mantan, le dernier plus élevé que Bamako de 25 mètres.

Dès lors on ne fait plus que descendre jusqu'à Boro. Le terrain forme ensuite une légère ondulation sur laquelle se trouve Dampa, et ne tarde pas à descendre jusqu'au pied de la colline de Gounguédé (c'est le point le plus bas, 75 mètres au-dessous de Bamako); il se relève ensuite, forme une ondulation nouvelle et redescend pour devenir la plaine sur laquelle s'élève la ville de Mourdia.

Mourdia est placé 50 mètres plus bas que Bamako.

Les collines qui dominent Mourdia et le vaste plateau qui leur fait suite donnent lieu de croire que le sol monte insensiblement jusqu'à Goumbou.

D'après les observations du docteur Lentz sur l'altitude de cette ville, on peut conclure qu'elle est à la même que celle de Bamako.

En résumé une fois les montagnes voisines du Niger franchies, le pays est formé par une succession d'immenses plateaux argileux d'abord, argilo-sablonneux ensuite, formant des ondulations plus ou moins importantes qui atteignent leur altitude la plus élevée à Mantan, et descendent ensuite jusqu'à Mourdia, pour remonter du côté de Goumbou.

Jusqu'aux environs de Koumi, les eaux des marigots et des torrents vont se réunir en un seul cours d'eau qui est probablement le marigot de Fia, qui va porter au Dioliba, toutes les eaux de la région.

Le Fia-Ko, qui se jette dans le Niger près du village de Tafala, n'est autre que le Frina de Mage.

Au delà de Manta, bien que l'on rencontre des bas-fonds et des torrents desséchés, j'ai lieu de croire que les eaux de l'hivernage disparaissent au retour de la saison sèche, évaporées par le soleil, ou absorbées par le sol.

Je n'ai vu qu'un marigot proprement dit, qui prend son origine sur le plateau de Manta et descend vers Boro, en passant par Banankoro et Neguessebougou. Va-t-il jusqu'au Niger? Est-il absorbé par les immenses plaines sablonneuses qui existent dans le Fadougou? Cela paraît probable.

Quoi qu'il en soit on est toujours dans le bassin du Niger.

La série de plateaux qui séparent les eaux du Ba-Oulé de celles du Dioliba, très difficile à déterminer, se trouve évidemment plus à l'Ouest que ne le croyait M. Mage.

La constitution géologique de cette région est peu complexe. Le massif montagneux qui avoisine le Dioliba, est formé par des assises de grès quartzeux, terminées par de hauts plateaux dénudés, couverts de conglomérats ferrugineux noirâtres ou jaunâtres, reposant sur une mince couche d'argile colorée par l'oxyde de fer.

Au Ba-File Kourou, nous avons remarqué des grès schisteux; quelques blocs de granit et du tuf argileux.

Le sol est formé, dans les plaines, par de l'argile pure, très compacte.

Ce n'est qu'après Mantan que le sable, provenant de la décomposition récente des roches quartzeuses, vient s'ajouter à l'argile en proportion croissante.

Aux environs de Mourdia on trouve une roche qui est un grès calcaire très riche, analogue au marbre grossier.

La flore est celle que l'on observe aux environs du Niger et sur la route de Kita à Bamako.

Les n'Dimbs (sterculia Cordifolia), les Danks (Detarium microcarpum), le Bei (Bauhinia Rufescens), de nombreux ficus, le Ronier, le Bambou, le Cailcédrat (Kaya Senegalensis), le Sana, le m'Boule (sapindus saponaria), le Koos (Cephalantus Africanus), le n'Guiguis (Banhinia Reticulata), le Gonakié (acacia Adansonia), le Tamarin (Tamarindus Indica), le Soump (Balanites Egyptiaca).

Le vereck (acacia vereck), le Siddem (Zyzyphus Orthocanta), le rhat (combretum glutinosum), le Baobab, le n'Guerre, le Beb, le fromager, le Sourour, le Ven, le Gueidj, les Karités, les Houlles, les Legems, les Gologines, les Sonnes, les Diboutons, etc....

La famille des légumineuses est toujours celle qui domine.

Au-dessus de Boro les forêts formées par de jeunes pousses sont en général composées d'arbustes épineux. Le Karité devient plus

rare à mesure que l'on approche de Mourdia. Il y a fort peu de dattiers.

La faune ne présente rien de particulier.

Ce pays est trop peuplé. Les animaux, tels que les éléphants, lions, panthères, se sont réfugiés dans les forêts du petit Beledougou.

Nous n'avons aperçu que quelques biches, des antilopes, des sangliers, des porcs-épics et des singes cynocéphales. Nous avons vu des traces de girafe.

Les serpents ne sont pas rares. On y rencontre le trigonocéphale, le serpent noir et la couleuvre.

Les oiseaux, perruches, tourterelles, perdrix grises, merles, pintades, outardes, ne sont communs qu'aux voisinages des lougans.

Les passereaux ou mange-mils existent en grand nombre.

Nous avons insisté sur les lougans bien entretenus des Bambaras. Les principales cultures sont celles du mil, du maïs, du riz, du coton et de l'indigo, et du tabac.

Le Fadougou exporte journellement des étoffes de coton teintes avec beaucoup de goût et des balles de tabac en feuilles qui sont emportées par les Diulas sur tous les marchés du Niger.

Les abeilles donnent du miel et de la cire.

Les immenses troupeaux de moutons, de bœufs et de chèvres appartenant soit aux Maures, soit aux indigènes, fournissent des peaux nombreuses, des cuirs préparés, et de la laine pour fabriquer des tapis et des vêtements.

Le mouvement commercial, bien que très important, n'a lieu qu'entre des Africains. Les rares marchandises européennes importées ne parviennent que difficilement sur les marchés de Dampa et Mourdia.

Ce sont les Maures d'abord, les Diulas ensuite qui font le plus d'échanges avec les habitants.

Le commerce des chevaux a une grande importance. Ils sont tous de haute taille et appartiennent à la race maure.

Ainsi que je l'ai dit, cette région plus peuplée que les pays traversés par notre route militaire stratégique qui conduit de Médine à Bamako, sera pour nous dans un avenir prochain un centre précieux pour assurer le ravitaillement de notre fort du Niger d'abord, et plus tard pour servir de débouché aux marchandises que nos traitants ne manqueront pas d'apporter.

Échantillons rapportés par M. le Docteur Jean BAYOL

Médecin de 1re classe de la marine. (Mars 1881.)

Nos 1. Schiste en partie silicifié, violacé, pénétré de pyrite avec veines de jaspe jaunâtre, de Badumbé (Farimboula près Fangalla).

2. Schiste en partie silicifié, violacé pénétré de pyrite de Farimboula.

3. Schiste silicifié plus compact jaspoïde de Bétea près Solinta.

4. Jaspe verdâtre de Bétea (galet roulé).

5. Jaspe verdâtre, jaunâtre à la surface, de Fangalla, route de Badumbé (galet roulé).

6. Quartzite noir compact de Soukoutaly (Bétea) — (galet roulé) — analogue à la pierre lydienne.

7. Hématite rouge schisteuse (minerai de fer oxydé rouge) de Bétea.

8. Schiste argileux noir à poussière rougeâtre pouvant servir de toit ou de mur au minerai de fer précédent de Bétea.

9. Schiste argileux noir, analogue au précédent de Bétea (barrage du Bakhoy), galet roulé.

10. Quartzite jaune schistoïde plus ou moins décomposé, de Farimboula près Badumbé.

11. Schiste argileux grisâtre, de Marigo de Faraco, près Badumbé.

12. Schiste silicifié rouge des environs de Fangalla.

13. Grès argileux verdâtre de Soukoutaly près Bétea.

14. Grès argileux noir grisâtre et jaunâtre à la surface par décomposition, de Fangalla à Kita.

15. Schiste argileux rouge de Bétea.

16. Jaspe rouge et jaune des chutes de Billy près Fangalla (galets roulés).

17. Schiste silicifié avec veine plus compacte jaspoïde, de Makadougou.

18. Quartzite brun de Makadougou.

19. Jaspe ferrugineux rubané rouge de Natiaga.

20. Jaspe ferrugineux rubané rouge et noir de Natiaga.

21. Jaspe ferrugineux rouge de Natiaga.

22. Jaspe ferrugineux rouge et jaune plus ou moins décomposé des chutes de Gouina (Natiaga) galets roulés.
23. Jaspe verdâtre et rougeâtre à la surface par décomposition, de Natiaga.
24. Quartz aurifère du terrain de Koumakana (Mauding), (tout à fait analogue à beaucoup de quartz aurifères d'autres contrées).

Analyse industrielle d'un échantillon du beurre végétal

(*Lucuma paradoxa.*)

Ce beurre a la composition suivante :

Eau.	8.20
Impuretés.	1.80
Graisse.	90 »
	100 »

Par la saponification on obtient (le produit débarrassé de son eau et des impuretés) :

Acides gras solides.	59.10
Acides gras liquides.	35.40
Glycérine à 28° Baumé.	9.60
	104.18

Cette augmentation de poids est due à la glycérine qui, en se séparant du corps gras, fixe un poids d'eau égal au sien.

Par la saponification, pendant les premiers temps, le produit exhale une odeur agréable, semblable à celle du beurre de lait de vache.

Les acides gras solides ont un point de fusion de 49 degrés 8 dixièmes.

Convertis en bougies, ils donnent une belle flamme sans fumée, sans odeur; pressé plus fortement, le produit serait aussi blanc, aussi dur que celui des meilleures bougies.

Son point de fusion s'élèverait de 3 à 4 degrés.

L'acide oléique se saponifie très facilement.

Le savon est très mousseux.

Ce beurre végétal vaudrait, sur le marché de Paris, 85 francs les 100 kilos, l'eau qu'il contient en abaissant la valeur.

Signé : Ch. de Nozeille.

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

Je viens d'exposer les trois voyages que j'ai accomplis en Afrique, de 1880 à 1883. J'ai consacré les deux années suivantes à visiter les rivières du sud de la Sénégambie : Rio-Cazamance, Rio-Cassini, Rio-Nunêz, Rio-Pongo, Rio-Dubreka (estuaire du Sangareah formé par le Bouramaya et le Dubreka) et la Mellacorée, ainsi que ses affluents.

J'ai pu me convaincre qu'au point de vue commercial, cette partie de la côte d'Afrique méritait la sérieuse attention du commerce français.

En effet, tandis que le Haut-Sénégal et la région arrosée par le Bakhoy et le Ba-Oulé ne donnent, à l'exportation, que de faibles produits et que le commerce d'importation est, pour ainsi dire, nul (les articles importés servant au ravitaillement de nos garnisons disséminées vers le Niger et au personnel indigène des convois), les rivières du Sud, fréquentées par de nombreux navires, habitées par des négociants français, anglais et allemands, qui rivalisent d'activité et d'intelligence pour acheter aux indigènes et vendre les objets manufacturés en Europe, forment un contraste saisissant.

Les rives du fleuve Sénégal jusqu'à Médine (1000 kilomètres de Saint-Louis) ne sont pas également peuplées.

La rive droite n'est parcourue que par des tribus maures nomades (Trazzas, Bracknas, Dowiches) dans la plus grande partie de de son étendue.

Les villages n'apparaissent que dans le *Diafounou*, province rattachée à l'empire Toucouleur.

La rive gauche, sur laquelle réside une population agricole (Ouolofs, Toucouleurs, Malinkès), est plus intéressante. Le commerce se procure du mil et des arachides auprès des indigènes, le pays de Galam fournit de l'or et des plumes d'autruche. Au delà de Médine, les caravanes qui se dirigent sur le Sénégal, venant du Niger, n'apportent que de rares produits. Le beurre de Karité en pains, l'ivoire, quelques cuirs, des bœufs sont les principaux à citer.

De Bafoulabé à Bamako, les indigènes ne cultivent que pour leurs propres besoins. Cependant, aux environs du fort de Kita, dont un commandant très énergique, M. Monségur, a su, par son tact et sa bienveillance, conquérir le dévouement des Malinkès, l'agriculture paraît avoir progressé. Un marché fournit du mil, du riz, des arachides et divers légumes à nos soldats.

Malheureusement, sauf sur ce point, les villages sont clairsemés et sur le Niger, même à Bamako, on ne trouve plus les villes importantes signalées par Mungo-Park. Il faut remonter à travers le Bélédougou et le Mourdiari jusqu'aux confins du désert pour trouver des habitants, en assez grand nombre, pour faire des échanges commerciaux importants.

Il est juste d'avouer que, bien que notre autorité soit solidement établie, grâce aux forts échelonnés entre le confluent de Bakhoy et du Bafing et la rive gauche du Dioliba, les incursions répétées de Samory, chef du Ouassoulou, sur le territoire soumis à la France, incursions que la saison pluvieuse laisse souvent impunies, l'ont compromise aux yeux des indigènes.

Ils craignent toujours de nous voir abandonner nos postes fortifiés et nous replier sur le Sénégal, les livrant, sans défense, à leurs ennemis. Notre occupation, d'après eux, ne leur paraît que temporaire : les Français, disent-ils, ont construit des maisons de guerre, mais ils ne cultivent pas. Leurs vivres arrivent de l'Ouest, apportés à grands frais par des caravanes immenses. Les gens qui veulent s'établir pour toujours dans une contrée nouvelle défrichent le sol, élèvent des troupeaux, se procurent, en un mot, sur place tout ce qui est nécessaire à la vie. Ce sont leurs chevaux qui mangent le mil de nos récoltes et non leurs soldats.

Les notes précédentes ont été écrites en 1883, à l'issue de mon voyage au Mourdiari.

Jusqu'à 1885, la situation a été sensiblement la même. M. le colonel Frey, aidé de M. le lieutenant-colonel Combes, en battant Samory d'abord et traitant avec lui ensuite, a sauvé la question du Haut-Fleuve qui menaçait de sombrer.

La race française est trop sensible aux déboires et se lasse trop vite, a écrit M. Paul Leroy-Beaulieu. Cette pensée s'applique surtout aux œuvres entreprises dans les pays lointains, principalement au Sénégal, où le caractère s'exalte, où les yeux, fatigués par les clartés

éblouissantes et la monotonie du paysage ne peuvent se défendre d'un certain mirage.

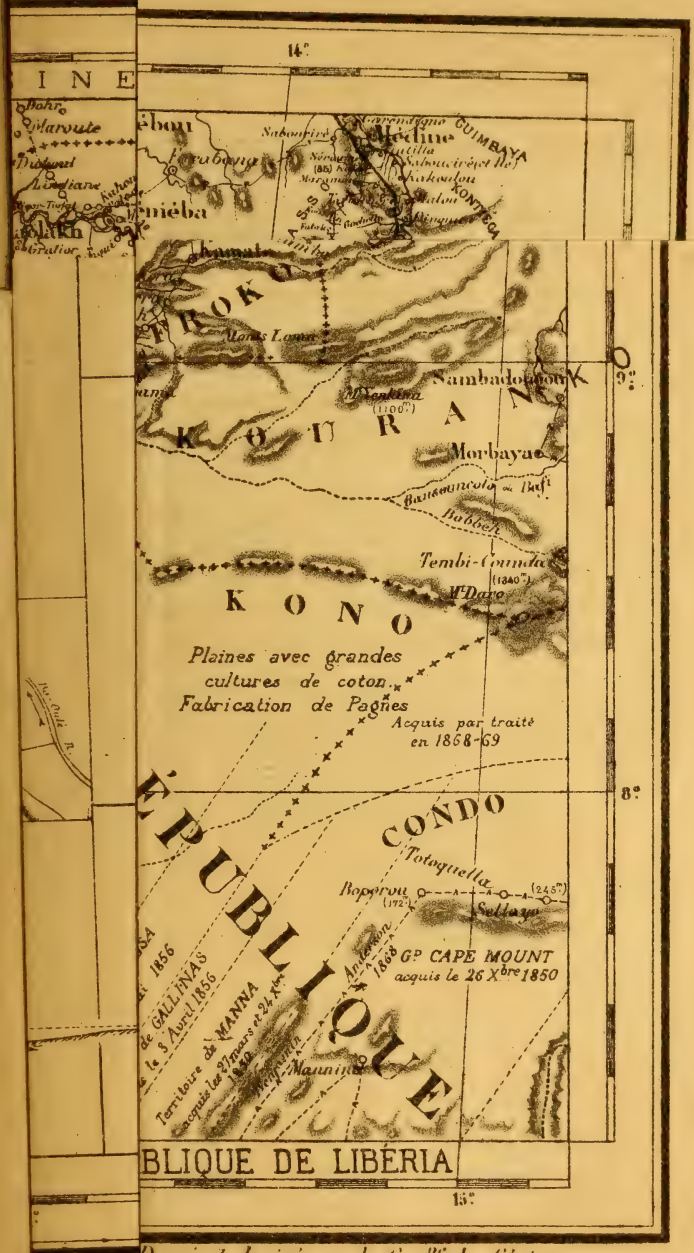
Ainsi que je le disais un jour à la Sorbonne, dans une conférence, il ne faut pas vouloir aller trop vite en Afrique, cette terre imprégnée de fatalisme. Tout marche lentement, c'est lentement qu'il faut se hâter.

M. le colonel Gallieni, assisté d'un officier du plus haut mérite, M. le commandant Valière, a terminé la pacification du Haut-Niger. Un vaillant officier de vaisseau, M. Caron, a montré le pavillon tricolore aux Maures de Tombouctou qui, malheureusement, n'ont pas accueilli, comme elles le méritaient, les ouvertures amicales que venaient leur faire l'envoyé français. Il n'en est pas moins établi que notre influence politique est prépondérante à l'heure actuelle dans le Soudan central.

Il serait intéressant de voir le commerce de Saint-Louis s'aventurer sur la route ouverte par nos valeureux soldats. Après quelques campagnes, nous pourrions juger si cette région qui est pour nous, au point de vue politique, de la plus haute et de la plus incontestable importance, mérite réellement l'attention des capitalistes français.

RE

F^lle N° 23



Dressé et dessiné par le Capne du Génie,
Régnauld de Lannoy de Bissy.

FREE TOWN

(St Louis 16)

Publié par le Dépôt de la Guerre, en 1882

(Monrovia 51)

Echelle Métrique ($\frac{1}{2,000,000}$)

Limites entre les acquisitions successives de la Rep^ue de Liberia

— Route
·· Chemin
— Ch^ins de fer
o Centres importants

Dessiné et dessiné par l'Ing^r de Genie Reynaud de Lanney de Bissy

(Origine Shaw 24)

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE, par E. Guillot, professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée Charlemagne 1
La Sénégambie 19
Haut-Sénégal et Niger 25
De Médine à Bafoulabé 27
De Bafoulabé à Kita 33
De Kita au Niger. — Le pays de Kita. — La route du Bélédougou 38
Guinina. — L'hostilité des Bambaras envers la mission Gallieni 47
L'attaque de la mission à Dio 53
L'opinion de M. Gallieni sur les mobiles qui ont conduit les Bambaras à piller la mission 55
Opinion de M. Pietri sur les habitants de Guinina et de Dio 59
Bamako. — Son importance actuelle. — Son commerce 61
La mission Gallieni traverse le Niger pour se rendre à Ségou. — Envoi du docteur Bayol au Sénégal pour porter le rapport officiel de M. Gallieni, sur l'attaque de Dio, au gouverneur 62
Le Manding. — Le Birgo. — Son importance. — Géographie 63
Voyage au Fouta-Djallon et au Bambouck 65
Départ pour le Rio-Nunêz 67
Organisation de la mission. — M. Billet, astronome 68
La route de Bambaya. — Les fils de famille chez les Peulhs. — Paturages. 69
Vallée du Kakrima. — La route des Rivières du Sud. — Le Konkouray. — Le Bouramaya. — Koussi 70
Produits du Fouta-Djallon 71
Les Plateaux du Timbi. — Tierno-Maadjiou 73
La superstition chez les Peulhs. — L'eau du Tiangol-Leydi. — Le marabout Modi-Mahmadou-Djoué. — La vallée du Téné 75
Douhol-Fella, résidence de l'almamy Hrahima-Sory 77
Organisation politique des Peulhs 79
Le pays du Labbé. — Alpha Aguibou 83
Le Bambouck. — Traversée de la Gambie. — Le Bélédougou. — Mamakono 85
Arrivée à Médine. — La mission Peulh à Paris 88
Les populations du Fouta-Djallon. — Géographie. — Histoire. — Politique. — Ethnographie 90

Le grand Bélédougou. — Les Bambaras 118
De Bamakou à Nossombougou 122
De Nossombougou à Koumi 127

Pages.

De Koumi à Dampa. — Le chef de Dampa. — Mauvais accueil. — Signature du traité. — Importance de ce pays 131
De Dampa à Mourdia. — Bomandjougou. — Les caravanes maures 137
Arrivée à Mourdia. — Les chefs Nama, Bobo et Fara. — La politique à Mourdia 138
Douabougou. — La route du Dioukoloni. — La mission revient à Mourdia. 145
Les envoyés du chef de Ségala. — La mission retourne à Bamakou 151
Le pays de Nonko. — Le Doirébougou 152
Géographie et statistique du grand Bélédougou. — Itinéraire. — Géologie. — Ressources commerciales 154

CONCLUSIONS

Itinéraire de la mission au pays de Mourdiari 213
Notes sur les pays de Goumbou, Kalari, Sokolo et Massina 215
Note sur le Kalari 217
Note sur le Massina 219
Conclusions du voyage au Mourdiari 220
Échantillons rapportés en mars 1881 du Haut-Sénégal 224
Analyse du beurre végétal 225
Conclusions générales 227

Paris. — Imprimerie L. Baudoin et Cᵉ, 2, rue Christine.

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
3 9088 01671 1350

PARIS. — IMPRIMERIE L. BAUDOIN ET C^o, 2, RUE CHRISTINE.